37



LES TALISMANS

DRAME FANTASTIQUE EN CINQ ACTES ET SEIZE TABLEAUX

PAR

FRÉDÉRIC SOULIÉ

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DE L'AMBIGU-COMIQUE, LE 30 JANVIER 1845.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE :

BACH..............	MM. SAINT-ERNEST.
'ALIER..............	MÉLINGUE.
GARÇON DE RESTAU-ANT..............	MÉLINGUE.
LLOCHOU..............	MÉLINGUE.
IRILA..............	MÉLINGUE.
MIQUOI..............	MÉLINGUE.
MAÇON..............	MÉLINGUE.
SERGENT DE VILLE	MÉLINGUE.
VOYAGEUR..............	MÉLINGUE.
POSTILLON..............	MÉLINGUE.
GENDARME..............	MÉLINGUE.
JOU..............	
ESTAN..............	COILY.
GAMIN..............	COILY.
IRNOFF..............	COILY.
CLERC..............	COILY.
COCHER DE FIACRE..	COILY.
BOURGADE..............	COILY.

MADAME FREMIQUOI....	MM. CHILY.
UN SERRURIER........	MM. CHILY.
UN SERGENT DE VILLE..	MM. CHILY.
UN CONDUCTEUR........	MM. CHILY.
JAVA........	MM. CHILY.
GASPARD CLINTON........	LACRESSONNIÈRE.
PETRUS........	VERNER.
GIROFLÉE........	LAURENT.
COMMIS VOYAGEUR........	LABBÉ.
LE VOYAGEUR du coupé..	ANTOINE.
LE PAYSAN........	ALEXANDRE.
UN POSTILLON........	MARTIN.
BARBEDOIE........	BERTHOLLET.
L'AIGREFIN........	ROCHERS.
FREMIQUOI........	MARTIN.
MADAME FREMIQUOI....	FRANCISQUE.
LE MINISTRE........	STAINVILLE.
L'EMPEREUR CLAUDE...	COQUET.
ENGUERRAND DE MARI-GNY........	MM. MARTIN.

LAUBARDEMONT........	SERRES.
UN CONSEILLER........	FRANCISQUE.
UN HUISSIER........	HECTOR.
UN INVITÉ........	HECTOR.
UN VOLEUR........	ADOLPHE.
META........	Mlles LUCIE.
VERDURETTE........	HORT. JEUNE.
MARGUERITE DE BOUR-GOGNE........	RACINE.
UNE NOURRICE........	LOUISE.
UNE FILLE D'AUBERGE.	ADÈLE.

SUR LA TERRE :

Invités des deux sexes, officiers, matelots, huissiers, domestiques, brigands, paysans et paysannes.

DANS L'ENFER :

Conseillers, directeurs généraux, auditeurs au conseil, secrétaires, huissiers, etc.

ACTE PREMIER.

riche salon ouvrant au fond sur des jardins. — Fête. — A roite du spectateur, une table de jeu. — À gauche, une causeuse. - Une porte à gauche.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

ASPARD CLINTON, CABESTAN, JEUNES GENS, entourant la table i jeu, puis META, VERDURETTE, UN NÈGRE, INVITÉS, INVITÉES.

N JOUEUR. Qui prend la banque?

ABESTAN, allant s'asseoir à la table de jeu. Moi; je fais deux louis.

UN JOUEUR. Je tiens.

CABESTAN, jouant. Pour moi... pour vous... les valets pour moi, les as pour vous .. (Il tire des cartes.) Un valet. Quatre louis.. Qui les veut?

UN JOUEUR. Les voici. (On entend une musique de bal.)

UN INVITÉ. Allons, Mesdames, l'orchestre vous appelle. (Les invités sortent.)

CABESTAN. Pour moi... pour vous. (Il joue, et l'on voit entrer au fond Meta et Verdurette, habillées pauvrement, accompagnées du laquais portant des malles, un nègre est avec eux.)

CLINTON, allant au-devant de Meta. Oh! Meta... c'est vous!.. mais pourquoi cette tristesse?

META. Je ne sais, et je m'en veux... mais l'arrivée de mon

père, au lieu de me donner cette joie pure et légitime qui est presque le devoir d'une fille, son arrivée me fait peur... Est-ce donc parce que je vous aime et que je crains qu'il ne nous sépare?..

CLINTON. Gardez-moi votre amour, Meta, et que votre nouvelle position ne vous fasse pas oublier vos serments.

VERDURETTE. Mademoiselle, votre père a défendu que vous parliez à qui que ce soit... Venez... venez .. on vous attend pour faire votre toilette. Venez donc; regardez les grimaces de ce vieux singe. (Le nègre parle bas à Verdurette, avec des signes d'impatience.)

META. Je te suis. A bientôt, Gaspard!

CLINTON. Et vous n'oublierez pas vos promesses?

META. Oublieriez-vous les vôtres?.. A bientôt! (Elle sort.)

SCÈNE II.

CLINTON, CABESTAN, JEUNES GENS, CAVALIER.

CABESTAN, jouant. Pour moi... pour vous... carte double... Je gagne cinquante louis... Qui les veut? Ah! c'est un terrible jeu que le lansquenet... c'est ce qu'il y a de plus nouveau à Paris... Il y a deux cents ans qu'on ne le joue plus... Eh bien! mes cinquante louis?

CLINTON, à part. Comme ce nègre me regarde, ne nous faisons pas remarquer.

CABESTAN. Eh bien! mes cinquante louis...

CLINTON. Banco... je les prends. (Cavalier paraît.)

CABESTAN. Toi, Gaspard!.. (A part.) Bien!.. (Haut, continuant de jouer.) Pour moi... pour toi!..

CLINTON. Les trois pour moi...

CABESTAN. Oui!.. (Il tire les cartes.) C'est long... Pour toi... Tu as gagné... à ton tour!

CAVALIER, s'avançant. Que fais-tu là, Gaspard?

CLINTON. J'attends l'arrivée de M. Forbach.

CAVALIER. Tu attends mal.

CABESTAN. Eh! c'est notre ami Cavalier. Toi... dans une maison où va se donner une brillante fête?..

CAVALIER. Je ne pense pas que le maître de la maison soit encore arrivé.

CABESTAN. Non, mais j'ai hâte de le voir... Un pauvre matelot, parti il y a quinze ans, avec trente sous de capital, laissant à la porte du couvent de Saint-Vincent une pauvre petite fille, la sienne, parbleu! qui serait morte de faim et de froid sans la charité des bonnes sœurs... et qui, après ces quinze ans d'absence, revient, dit-on, riche à millions... (Il joue.) Pour moi... je n'ai jamais vu ça que dans les romans et les comédies, et je ne serai pas fâché de le voir en réalité.

CAVALIER. Riche à millions, dit-il!

CLINTON. Hélas! oui, Cavalier... Meta n'est plus la pauvre enfant abandonnée pour laquelle mon amour pouvait être une protection... c'est une riche héritière.

CABESTAN, prenant l'argent. Eh! oui, une de ces héritières qui, si elles ont de l'ambition, peuvent choisir à leur fantaisie entre quelque marquis déchu de la vieille noblesse, ou un comte de l'empire menacé de Sainte-Pélagie.

CAVALIER. Ne l'as-tu pas vue?

CLINTON. Elle vient d'arriver de son couvent, et s'est retirée dans son appartement, pour y attendre l'heure du débarquement de son père.

CAVALIER. Et tu es venu l'attendre aussi?..

CABESTAN, se levant. Comme toute la ville... Le vieux matelot n'y a pas mis tant de façons... Il a fait annoncer son retour à son de trompe, comme s'il s'agissait d'un chien perdu... invitant tous les habitants de Paimbœuf à assister à la fête qu'il allait donner... promettant libéralité aux pauvres, plaisirs aux riches, bon accueil à tous... Je suis venu... tu es venu... il est venu... ma foi, nous sommes tous venus. (Les joueurs se lèvent et sortent.)

CAVALIER. C'est bizarre.

CLINTON. Et c'est pour cela, Cavalier, que je suis ici... car il est possible de réussir avec un tel homme, en lui disant : « Monsieur, j'aimais votre fille quand elle était pauvre et abandonnée, et je lui ai offert ma modeste fortune... Eh bien! je viens vous demander sa main, à présent qu'elle est assez riche pour que je sois pauvre à côté de vos immenses trésors. »

CAVALIER. Espères-tu arriver ainsi?

CLINTON. Je ne sais.

CABESTAN. Tu réussiras, Gaspard... Tu es jeune... tu es bon... tu es brave... le père ne peut te refuser sans être un méchant homme... (A part.) C'est un atroce gredin.

CAVALIER. Fasse Dieu que cet homme, poussé par un bon sentiment, consente à ce mariage!

CLINTON. Ah! s'il me fallait perdre Meta, mes amis, je ne sais à quoi me pousserait mon désespoir! C'est que ce n'est pas seulement un amour de la terre, c'est aussi comme un amour du ciel... Quand je la regarde, quand je l'écoute, je ne sais, mais il me semble qu'à travers l'azur de ses yeux brille une flamme qui purifie... que dans sa voix il y a comme un écho de la voix des anges... et c'est si vrai, que la première fois que j'ai voulu lui dire que je l'aimais, je suis tombé à genoux, et je lui ai dit : « Prenez pitié de moi! »

CAVALIER. Bien... bien... Gaspard, bien!

CABESTAN. Oh! oh! oh! je ne te croyais pas un lecteur assidu des feuilletons de monsieur... monsieur... je ne sais plus son nom .. Tu le remplaceras un jour.

CLINTON. Tu ris, Cabestan, et peut-être dis-tu, en riant, une singulière vérité... C'est que, sans talent, sans imagination, je ferais peut-être un roman fort intéressant... rien qu'en écrivant l'histoire de ma vie.

CABESTAN. Tu as raison; toute une famille consumée, disparue dans l'incendie d'un vieux château, sur le bord de la mer.... un inconnu qui te sauve... et, si l'on en croit la chronique qui se raconte tout bas... tout bas... pendant que les vieilles femmes filent leur chanvre... descendant d'une race vouée à Satan.

CAVALIER. Tais-toi, Cabestan; les mauvais souvenirs sont aussi pernicieux que les mauvais conseils... Tu le sais, à ce que je vois.

CABESTAN. Et toi aussi, à ce qu'il paraît.

CLINTON. Ne craignez rien de ces souvenirs, mes amis. Si quelquefois ils jettent dans mon âme d'horribles incertitudes, je sens aussitôt une force qui me soutient et les dissipe... et, faut-il vous le dire? au moment de décider de ma destinée, moi, pauvre orphelin, ne pouvant aller confier mon âme à une mère indulgente ou à un père prévoyant... je suis allé m'asseoir parmi les ruines de ce vieux château, à l'incendie duquel, seul, j'ai été miraculeusement arraché. J'ai évoqué, par la pensée, le souvenir de ceux qui ne sont plus... et qui m'avaient aimé. Je ne puis vous dire si je veillais ou si je dormais, lorsque tout à coup une ombre pâle et triste se leva devant moi... Est-ce une voix mortelle ou une voix céleste qui me parla? est-ce mon oreille ou mon cœur qui l'entendit? je ne sais; mais voilà ses paroles : « Enfant, espère et persévère... Ta tâche, en ce monde, est plus grande que tu ne penses... tes vertus rachèteront non-seulement, dans l'avenir, la race maudite des Clinton, elles peuvent même payer la rançon d'expiation que Dieu demande à tes ancêtres tombés! Marche! enfant, et n'oublie pas que Meta est la compagne que le ciel a marquée pour t'aider dans cette voie pénible... N'oublie pas surtout que si jamais ton amour cessait d'être saint et pur .. le malheur... » J'allais sans doute en entendre davantage, lorsque le bruit d'une fanfare vint m'éveiller... Pardieu! c'était toi, Cabestan, le jour où tu abattis ce sanglier que nul chasseur, avant toi, n'avait pu atteindre!

CABESTAN. Et je me réjouis de t'avoir arraché à ces visions qui finiront par te troubler la cervelle... Tu es un peu don Quichotte, mon pauvre Gaspard, et il ne s'en faut pas de beaucoup que tu ne croies aux enchanteurs... aux talismans... aux nécromanciens.

CAVALIER. Il croit, du moins jusqu'à présent, à la voix de l'honneur et à celle de Dieu... et, s'il veut écouter son cœur, il importe peu que le bruit de tes fanfares l'ait éveillé... Son cœur lui a dit que le jour où il ne respectera plus Meta, ce ne serait pas seulement leur perdition à tous deux qu'il accomplirait, mais celle de sa race à venir, et peut-être celle de sa race passée, sur laquelle Dieu n'a sans doute pas fermé tout à fait les portes de l'enfer.

CABESTAN. Les portes de l'enfer!.. Bien dit... le mot est charmant. Je ne savais pas que les clefs de l'enfer fussent au ciel.

CAVALIER. Cabestan! (On entend un bruit de fanfare.)

CABESTAN. Et puis!.. Mais point de querelle, Messieurs... Attention! Ma foi, moins les vingt et un coups de canons, c'est une entrée royale.

CLINTON. Je tremble!

CAVALIER. Allons, du courage.

SCÈNE III.

LES MÊMES, FORBACH, LE NÈGRE, LAQUAIS, INVITÉS.

FORBACH. Je vous suis obligé, mes bons compatriotes, de l'accueil que vous faites à moi et à mes millions. Je suis parti pauvre et seul; je reviens riche, et la compagnie ne me manque pas... c'est juste... Vous avez accepté ma fête... je vais vous dire pourquoi je l'ai donnée... Voilà quinze ans que je fais la guerre dans l'Inde... un peu y faire fortune, mais ce n'est pas là qu'on apprend les belles manières... Je suis un loup de mer, mais je veux vivre en bonne intelligence avec

mes voisins... J'aimerai qui m'aimera... je haïrai qui me haïra... (Rires.) Et si quelqu'un se moquait de moi, il me reste un sabre et des pistolets pour lui apprendre la politesse que je ne sais pas... Voilà! Maintenant, mes bons amis, vous savez que je n'ai pas encore vu ma fille... ainsi donc...

CABESTAN. C'est trop juste... Retirons-nous... Il est rare que les reconnaissances de famille n'aient pas besoin de mystère. (On se retire.)

CLINTON, à Cavalier. Que penses-tu de cet homme?

CAVALIER. Du courage... Gaspard, du courage. (Ils saluent et sortent.)

FORBACH, au nègre, montrant Clinton. C'est celui-là?

LE NÈGRE. Oui... lui!

FORBACH. Assez. . fais avertir ma fille. (Après que Clinton et les autres sont sortis.) J'y mettrai bon ordre... Ah! à peine arrivé, un obstacle!.. de par l'enfer, je le briserai!

SCÈNE IV.

FORBACH, META, VERDURETTE, qui se retire.

VERDURETTE, conduisant Meta. Allons donc! ne tremblez pas comme ça. (Elle sort.)

FORBACH, à part. La voilà... Oh! elle est belle.

META, avec hésitation. Mon père!

FORBACH. Ma fille... ma fille... avez-vous donc peur d'embrasser votre père?... damnation!

META, de même. Non, sans doute... mais...

FORBACH. Oui, vous avez raison, vous ne me connaissez pas... et je comprends que, élevée dans un couvent, l'aspect d'un vieux soldat que le soleil des tropiques et la poudre ont noirci pendant quinze ans, vous épouvante; mais vous m'aimerez... je le veux.

META, avec crainte. Mon père!

FORBACH. Oui, quand vous saurez ce que je veux faire pour vous... quand, au lieu de la misérable vie que vous menez depuis votre naissance, vous aurez l'existence d'une reine... au milieu des plaisirs, des fêtes, des bals, des parures... vous m'aimerez un peu, n'est-ce pas?.. vous m'aimerez?..

META. C'est mon devoir.

FORBACH, à part. Oh! oui, elle est belle. Monsieur Clinton a bon goût.

META, à part. O mon Dieu... ayez pitié de moi!

FORBACH. Vous pleurez?

META. Non, mon père... non; mais...

FORBACH. Oui, je comprends... vous regrettez sans doute la pauvreté et la liberté où vous viviez... les yeux d'un père y voient mieux que ceux de vingt bigottes... et peut-être vous attendrissez-vous sur quelque amoureux sentimental et pauvre, qu'il faut oublier désormais. Vous rougissez!..

META. Mon père, puisque vous lisez si bien dans mon cœur, je ne vous le cacherai pas... Pourquoi rougirais-je d'un amour pur et irréprochable?.. J'aime...

FORBACH. Quelque misérable artisan?

META. Monsieur Gaspard Clinton est d'une noble famille.

FORBACH, à part. Exécration!.. Akabila ne m'avait pas trompé.

META. Et, si la fortune est un mérite à vos yeux, il est riche.

FORBACH. Riche pour vous, qui étiez pauvre... pauvre pour moi, qui ai conquis une fortune royale.

META. Ainsi donc, mon père?..

FORBACH. Ecoutez, Meta... il vaut mieux, dès le premier jour, savoir à quoi vous en tenir sur mes desseins... Je vous aime... je vous aime comme un père... Vous serez riche, assez riche pour que je ne veuille pas vous marier au dernier rejeton d'une famille que je hais.

META. Que dites-vous, mon père?

FORBACH. Vous l'aimez?.. Eh bien! si vous l'aimez, éloignez-le pour toujours de vous et de moi... Pour des raisons que je ne puis vous dire, ce jeune homme me déplaît.

META. Mais vous ne le connaissez pas.

FORBACH. C'est un Clinton... cela suffit pour que je le déteste; mais, s'il osait vous poursuivre et si vous osiez l'aimer, ce serait assez pour que ma haine sût l'atteindre... et malheur à lui!...

META. Que dites-vous?

FORBACH. Il est ici... je le sais... vous le savez aussi... Vous lui avez parlé...

META. Mon père...

FORBACH. Vous ne connaissiez pas mes intentions, et je vous le pardonne... Mais, maintenant que vous les savez, songez que si vous ne détruisez pas toutes ses espérances... sa mort les détruira... Allez... on va revenir, et je ne veux pas que l'on voie vos larmes.

META. Mon Dieu! quelle faute ai-je donc commise que vous m'envoyiez le malheur? (Elle sort.)

SCÈNE V.

FORBACH, PETRUS.

FORBACH, se croyant seul. Oh! oui, elle est belle! mais faut-il qu'elle aime ce Clinton!... N'est-ce pas une fatalité, n'est-ce pas une de ces prédestinations attachées à cette race de maudits qui m'a perdu?... Oh! l'aspect de ce jeune homme a réveillé en moi des sentiments que quinze ans de guerre, de pillage et de crimes eussent dû étouffer... Oh! non, non, qu'il n'espère pas obtenir Meta... Qu'il s'éloigne... Je le sens... si je devais le rencontrer sur ma route, je le tuerais.

PETRUS, du fond du théâtre. Tu ne tueras personne.

FORBACH. Massacre et malédiction! qui ose me parler ainsi?

PETRUS, s'avançant. Moi!

FORBACH. Petrus!

PETRUS. Moi-même... Quinze ans ne m'ont pas assez changé, à ce qu'il paraît, pour que tu ne reconnaisses ton ancien compagnon de meurtre et d'incendie?

FORBACH. Tais-toi, misérable... tais-toi!

PETRUS. Je me tairai, mais à une condition.

FORBACH. Laquelle?

PETRUS. La voici!... Dans la nuit de l'incendie du château de Clinton et du massacre de ses habitants... j'arrivai dans une chambre où se mourait une femme frappée de deux coups de poignard; elle s'était traînée jusqu'à un berceau que l'assassin n'avait pas vu...

FORBACH. C'est vrai...

PETRUS. Là, était un enfant que sa mère expirante voulait vainement atteindre... Cette femme, c'était la comtesse de Clinton; cet enfant, c'était ce jeune Gaspard Clinton que tu veux tuer.

FORBACH. Et que tu sauvas alors, je ne sais trop pourquoi...

PETRUS. Je vais te le dire. Un jour, que j'étais resté mourant dans le bois de Rhones, après une lutte avec les gendarmes qui nous poursuivaient, je fus rencontré par une femme jeune et belle... Elle devait savoir qui j'étais... elle l'oublia à l'aspect de ma souffrance... Elle s'approcha de moi, étancha le sang de mes blessures... m'aida à me traîner jusqu'à une caverne où je pus me cacher, et ne me quitta qu'après m'avoir donné sa bourse, en me disant : « Voilà de quoi être un honnête homme. »

FORBACH. Tu as bien profité du conseil...

PETRUS. Non, car je t'ai retrouvé le lendemain, car deux jours après tu m'as parlé des trésors que renfermait le château de Clinton et de cet horrible projet de meurtre dont l'incendie a fait disparaître les traces. Je te suivis... et sais-tu quelle était la femme que je trouvai là... mourante, assassinée et que je reconnus aussitôt?

FORBACH. La comtesse de Clinton... celle qui t'avait sauvé.

PETRUS. Elle me reconnut aussi, et l'effroi lui rendant ses forces, elle s'empara de son enfant... C'est alors qu'épouvanté, je lui criai : Je le sauverai! je le sauverai!.. Dieu inspira le cœur des mères... Elle n'hésita pas... Au brigand armé et sanglant qui était devant elle, la pauvre femme tendit courageusement son enfant... et tomba morte... Voilà pourquoi j'ai sauvé Gaspard... et pourquoi je te dis que tu ne l'assassineras pas!...

FORBACH. Il n'y a pas besoin de l'assassiner pour le tuer.

PETRUS. Oh! je sais que tu es brave et qu'un coup d'épée ne te coûte pas plus à donner qu'un coup de poignard... mais, je ne veux pas que d'aucune façon tu attentes à la vie de ce jeune homme.

FORBACH. Mais s'il veut séduire ma fille?

PETRUS. Tu la surveilleras.

FORBACH. S'il m'insulte?

PETRUS. Tu le souffriras.

FORBACH. Et tu crois....

PETRUS. Ecoute... voici à quoi je suis résolu... Si tu touches un cheveu de Gaspard... je dis la vérité sur l'incendie du château de Clinton.

FORBACH. Ce serait te perdre.

PETRUS. Peut-être irai-je à l'échafaud... mais nous irons ensemble.

FORBACH. Eh bien! soit... Mais, où te verrai-je... que fais-tu?...

PETRUS. Tu me reverras quand je voudrai... Ce que je fais? je fais comme tous ceux qui ont commencé par le crime... je continue... Et toi?...

FORBACH. J'ai fait fortune dans l'Inde.

PETRUS. Comment?

FORBACH. De matelot, je suis devenu capitaine.
PETRUS. Au service de qui?
FORBACH. Au mien.
PETRUS. Ah! de voleur, tu t'es fait forban.
FORBACH. La Compagnie des Indes est si riche!...
PETRUS. Tu as bien fait. Et tu reviens pour faire la fortune et le bonheur de ta fille?
FORBACH. Oui!
PETRUS. Et tu la refuses à Gaspard?
FORBACH. Oui!
PETRUS. Tu as raison; le fils de la victime marié à la fille de l'assassin, ce serait affreux... Tu fais bien; mais songe à ce que je t'ai dit.
FORBACH. Je ne l'oublierai pas.
PETRUS. Prête-moi cent francs.
FORBACH. Tiens, voilà cent louis. Adieu.
PETRUS. Cent louis... Au revoir! (*Il sort.*)

SCÈNE VI.

FORBACH, *seul*. Faut-il que ce misérable Pétrus ait échappé au bagne et à l'échafaud pour venir me menacer... Mais qu'importe!.. je ne tiens pas à la mort de ce Clinton... je veux seulement l'éloigner de Meta; et pour être sûr de ne plus le revoir... c'est elle que je veux charger de ce soin... Le voici! il faut en finir. (*Cabestan, Clinton et Cavalier rentrent. Forbach sort en les saluant.*)

SCÈNE VII.

CABESTAN, CLINTON, CAVALIER.

CABESTAN. Eh bien! tu restes là, immobile... tremblant!... tu viens ici déterminé à parler au père... et quand tu as le bonheur de le trouver seul... tu le laisses filer comme une mouette qui gagne le large?...
CLINTON. Songes-tu que c'est le destin de ma vie qui va se décider, et qu'il m'est permis de trembler?
CAVALIER. Tu as raison... Cependant tu as prévu qu'il pouvait te refuser?..
CLINTON. Ah! cette pensée me tue... Perdre Meta... non, c'est impossible... Que ferais-je?
CABESTAN. Eh! mon Dieu, tu feras comme tant d'autres, tu te consoleras avec d'autres amours.
CAVALIER. Tu attendras avec patience qu'une occasion meilleure...
CABESTAN. Bonne ou mauvaise, en voici une qui se présente... car voilà le père et la fille ensemble.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, FORBACH, META, LE NÈGRE.

FORBACH, *entrant, donnant la main à Meta*. Qu'on serve... et dites à mes invités que le dîner les attend.
META, *à part, apercevant Clinton*. C'est lui!
CLINTON, *à part*. C'est elle... on dirait qu'elle craint de me regarder.
CABESTAN, *bas, à Clinton*. Allons, courage!
FORBACH, *bas, à sa fille*. Vous savez ce que je vous ai ordonné... (*S'avançant vers Clinton.*) Eh bien! Messieurs, ne venez-vous pas?
CLINTON. Pardon, Monsieur, je voudrais... je désirerais...
FORBACH. Vous avez à me parler?.. Je vous écoute.
CLINTON. Monsieur, ma démarche est bien étrange, sans doute; mais votre retour ici, la manière dont vous vous êtes annoncé, me donnent le droit de croire que les bizarreries ne vous déplaisent pas.
FORBACH. Non, Monsieur, j'aime l'extraordinaire! j'en ai beaucoup vu et je désire encore en voir.
CLINTON. Eh bien! Monsieur, cette façon d'être m'encourage... J'aime votre fille.
FORBACH. Ah!
CLINTON. J'ose espérer qu'elle croit à la sincérité de mon amour.
FORBACH. Bien! bien!..
CLINTON. Et je viens vous demander sa main.
FORBACH. Bravo! jeune homme, bravo! voilà qui véritablement est assez extraordinaire... N'est-ce pas? Messieurs et Mesdames... une demande de mariage en public. C'est une mode nouvelle, sans doute... j'en suis ravi... La mode exige-t-elle qu'on ignore le nom du prétendu?..
CLINTON. Je m'appelle Gaspard Clinton.
FORBACH. Clinton... Ah! je sais, une famille assez mal famée.
CLINTON. Monsieur!
FORBACH. Ça ne fait rien... les fils n'héritent plus, de nos jours, des crimes de leur père... mais ils héritent toujours de leur fortune... la vôtre?..
CLINTON. Dix mille livres de rente.
FORBACH, *riant*. Dix mille livres de rentes... mais qu'est-ce qui n'a pas dix mille livres de rente... Ma fille en aura cent mille à son mariage, Monsieur; mais, comme j'ai le droit de mépriser la fortune, parce que j'en ai une énorme, votre pauvreté, Monsieur, ne sera point un obstacle, et si ma fille vous choisit, je suis tout prêt...
CLINTON, *avec prière*. Ah! Meta... Meta, répondez, voulez-vous ma main, mon nom... mon amour?
META, *avec contrainte*. Non, monsieur Clinton.
CLINTON. Non! Meta... qu'ai-je entendu?.. vous refusez?..
META. Oui, Monsieur, jamais je ne serai votre femme.
FORBACH. Je ne le lui fais pas dire.
CLINTON. Oh! c'est affreux... Est-ce donc la fortune qui vous est venue... ces richesses inespérées...
META. Peut être...
CLINTON. Est-ce donc un rival favorisé par votre père?
META. Peut-être... mais, comprenez-moi bien, je ne puis pas... (*Elle rencontre le regard de Forbach.*) Je ne veux pas être votre femme.
CLINTON. Oh! malheur!
FORBACH. Ce n'est pas de ma faute, jeune homme... (*En sortant et riant avec dédain.*) Un Clinton... dix mille livres de rente!.. ça fait pitié... Venez, ma fille, le dîner nous attend.
META, *en sortant*. O mon Dieu!.. que voulez-vous de plus?

SCÈNE IX.

CABESTAN, CLINTON, CAVALIER.

CLINTON. Refusé... chassé... méprisé... Ah! c'en est trop... c'en est trop... la perfide... l'indigne!
CAVALIER. Mais tu ne l'as donc pas vue? elle pleurait, elle se mourait.
CABESTAN. C'est vrai, la première fois qu'il faut dire aux gens qu'on prétendait aimer... je ne vous connais plus... c'est dur... mais l'habitude lui viendra.
CAVALIER. Meta est un ange de candeur.
CABESTAN. C'est une femme.
CAVALIER. C'est la vertu même.
CABESTAN. C'est une femme... une femme qui était pauvre et qui aimait un homme riche... une femme qui est devenue très-riche et qui ne veut plus d'un homme pauvre... C'est comme ça que ça se passe toujours.
CLINTON. Oh! je me vengerai.
CAVALIER. Te venger?
CLINTON. Je me vengerai.
CABESTAN. Bien dit!
CAVALIER. Un homme qui se venge d'une femme est un lâche... Attends... espère...
CABESTAN. Et crève de rage et de dépit... Allons donc, au diable les amours langoureux! Viens, Gaspard, viens à Paris... C'est là qu'est la vie, la joie... l'amour... le bon amour où l'on n'a pas le temps de se désespérer, parce qu'on a de quoi se consoler tout de suite.
CLINTON. Eh bien! oui, tu as raison, je veux l'oublier... la fuir... Si je restais ici... elle serait trop fière de mes larmes, de mon désespoir. (*Il appelle.*) Giroflée?
GIROFLÉE, *du fond*. Monsieur...
CLINTON. Prépare tout pour mon départ... je veux dans une heure être loin de ce pays maudit.
CAVALIER. Tu es fou, Gaspard.
CLINTON. Perdrais-je à la fois amis et maîtresse?..
CABESTAN. Allons donc... Je te suis pour te guider dans la vie brillante et heureuse que tu vas mener.
CAVALIER. Et moi, je reste ton ami, pour te soutenir dans la vie périlleuse où tu vas entrer.
CLINTON. Brillante ou misérable, périlleuse ou paisible, je l'accepte... pourvu qu'elle me fasse oublier que je n'ai trouvé ici qu'ingratitude, bassesse et trahison.
CABESTAN. A Paris!
CLINTON. A Paris!

ACTE DEUXIÈME.

PREMIER TABLEAU.

Le théâtre représente un cabinet de restaurant, avec portes à droite et à gauche. — Une table au milieu.

SCÈNE PREMIÈRE.

CAVALIER, CLINTON, CABESTAN.

(Ils sont assis à la table, et paraissent avoir fini leur dîner.)

CLINTON. Je vous dis qu'en voilà assez... la vie est mortellement ennuyeuse... Faire aujourd'hui ce que j'ai fait hier; faire demain ce que j'ai fait aujourd'hui, et rouler jusqu'à la vieillesse dans ce cercle d'occupations mesquines... je n'en veux plus. (Il se lève.)

CAVALIER, se levant. Tu n'aimes donc plus rien?

CLINTON. Rien... et voilà pourquoi je suis ici... pour pouvoir me brûler la cervelle en liberté.

CAVALIER. Mais enfin... tu as été amoureux?

CLINTON. Assez souvent pour être parfaitement sûr que l'amour est un jeu qui ne profite qu'à celui qui triche.

CABESTAN. Et tu as été volé?

CLINTON. A ce point, que mon cœur est aussi sec que ma bourse... Je vous en préviens, mes amis, une fois la carte d'aujourd'hui payée, tous mes comptes seront réglés avec la vie... Belles espérances de ma jeunesse, douces illusions de mon cœur, dix mille livres de rentes que je possédais... tout cela est réduit à zéro...

CABESTAN. Ce n'est guère pour vivre.

CAVALIER. Et n'as-tu pas des bras... une tête?..

CABESTAN, se levant. Beau patrimoine!

CAVALIER. Les trois quarts des hommes n'en ont pas d'autres, et l'humanité vit... les pauvres arrivent.

CLINTON. Mais à supposer que j'arrive... à quoi arriverais-je?

CAVALIER. Au but que tu te proposeras.

CLINTON. Et quel but veux-tu que je me propose? d'être médecin, notaire, avocat, ministre?.. Médecin pour voir les infirmités hideuses de la nature humaine?.. Notaire pour apprendre les passions viles et intéressées de mes clients?.. Avocat! pour faire de l'attendrissement sur un homicide, de la même voix dont j'aurais plaidé pour une gargouille?.. Ministre! pour entendre dire que je suis un grand homme par ceux que je protége, et un imbécile par ceux que je ne protége pas?.. Allons donc!.. cela fait lever le cœur.

CAVALIER. Et les arts... et la poésie?

CLINTON. La poésie... Ah! par Dieu! elle est jolie votre poésie; la poésie, dans un pays où les machines sont plus intelligentes que les hommes; la poésie, à une époque où un pot d'eau réduit en vapeur vaut mieux que le bras de vingt Hercules et de cent Rolands; où l'on brave la colère du ciel, à l'abri d'une broche sur un toit... De la poésie dans un temps qui ne croit à rien, ni à personne... Non, non, il n'y a de poésie que là où il y a de la foi, de l'espérance... Tenez, vous autres, voulez-vous que je vous dise la vérité? . Je suis né cinq cents ans trop tôt, ou cinq cents ans trop tard.

CAVALIER ET CABESTAN. Bah!

CLINTON. Vous vous vantez de vos télescopes... Qu'est cela, près de la lunette de Mazraïm, qui faisait voir à travers les murs des maisons? Vous parlez des chemins de fer... cela vaut-il le tapis des trois bossus, qui les portait en une minute d'un pôle à l'autre?.. Qu'est-ce que vos ballons, auprès de l'hippogriffe? Qu'est-ce que vos magnétiseurs, près du rameau d'or qui endormait le triple chien?.. et l'eau infernale qui faisait Achille invulnérable?.. et l'anneau de Gigès qui rendait invisible? et la coupe de Roland qui apprenait la vérité aux maris?.. et tous ces précieux talismans qui donnaient à l'homme une puissance si haute? tout cela est perdu, oublié... Voilà pourquoi je suis né cinq cents ans trop tard.

CAVALIER. Et pourquoi es-tu né cinq cents ans trop tôt?

CLINTON. Parce qu'au train dont vont les hommes et les choses... je suis sûr que tout cela reviendra, pour se perdre encore et revenir ensuite... La terre tourne, le ciel tourne, la science tourne, et tout revient à la même place; je suis sûr que l'avenir nous ramènera le passé.

CAVALIER. Et penses-tu que tu eusses été plus heureux avec ce pouvoir de plus?.. Non, Gaspard, le malheur de l'homme n'est pas dans son impuissance... il est dans ses désirs insatiables...

CLINTON. Cela se peut, mais j'aurais voulu en courir la chance... Que veux-tu que j'y fasse? je n'ai pas été du passé où cela était, je ne serai pas de l'avenir où cela sera... Le hasard m'a mal choisi mon heure... elle me déplaît... la compagnie m'ennuie, je m'en vais; bonsoir!

CAVALIER. Mais ne sais-tu pas que Meta est arrivée à Paris?

CLINTON. Oui, je le sais.

CAVALIER. Ne l'aimes-tu donc plus?

CLINTON. Non, car je ne la hais plus... Ah! pendant la première année de cette vie d'orgies et de festins, souvent son image m'est apparue comme un reproche vivant...

CAVALIER. Et tu ne l'as pas écoutée?

CLINTON. L'écouter!.. elle, dont le mensonge m'a poussé à l'abîme où je suis arrivé... Oh! je l'ai maudite bien des fois.

CAVALIER. C'est que tu l'aimes encore.

CLINTON. Eh bien! oui... et c'est pour cela que je me tue... pour me punir de ma lâcheté, car j'ai voulu la revoir... je l'ai tenté... mais je l'ai trouvée aussi implacable et aussi dédaigneuse qu'elle le fut le jour où elle me perdit.

CABESTAN. Ainsi donc, impossible de te venger?

CLINTON. Je lui ai écrit... j'ai voulu lui léguer le remords de m'avoir poussé au suicide... Laissez-moi en finir, avant que je n'apprenne qu'elle a ri de ma dernière faiblesse...

CABESTAN. Elle en est capable.

CAVALIER, à Cabestan. Te tairas-tu malheureux!

CLINTON. Il a raison... et d'ailleurs, croyez-moi... mon parti est pris... mes réflexions sont faites... je n'aime plus rien... je ne désire plus rien... Voilà, je pense, assez de motifs pour en finir.

CABESTAN. Il n'y a rien à dire à cela.

CAVALIER. Il y a à dire une seule chose... c'est que c'est un crime de se tuer.

CLINTON. Je saurai cela tout à l'heure.

CAVALIER. Tu ne crois donc à rien?

CLINTON. A quoi veux-tu donc que je croie?

CAVALIER. A Dieu, qui punit et récompense.

CABESTAN. Et, par conséquent, au diable, son ennemi?

CAVALIER. Pourquoi pas?

CLINTON. Comment! vrai, Cavalier... tu crois...

CAVALIER. Eh! mon ami, n'est-il pas partout, et toujours à nos côtés, tentant, perdant petits et grands, enfants et vieillards, hommes et femmes?.. Cette servante effrontée qui s'introduit dans la maison d'un bon vieux père de famille, qui le flatte, le trompe, l'égare, chasse peu à peu du foyer domestique les amis, les parents, les enfants, et qui, une fois qu'elle tient sa proie, la dévore, jusqu'à ce qu'elle l'envoie mourir de douleur et de misère à l'hôpital... cette fille, c'est le diable! Le fainéant qui attire l'honnête ouvrier au cabaret... qui, au lieu du travail, lui fait de l'ivresse une habitude... qui de l'ivresse le pousse à l'improbité, de l'improbité au vol, du vol à la cour d'assises, de la cour d'assises au bagne... ce bon camarade, c'est le diable... Le diable, c'est l'infâme espion qui dit à l'oreille d'un général... « Tu auras un million si tu trahis... » c'est le vieux libertin qui promet des équipages et des dentelles aux pauvres jeunes filles qui gagnent vingt sous à travailler vingt heures par jour... Le diable, c'est le flatteur qui pousse les puissants à écraser les faibles... Le diable, te dis-je, il est partout : à côté du joueur qui perd le pain de sa femme et de ses enfants... à côté du banqueroutier qui prend le fond de sa caisse, et y laisse son honneur... (Désignant Cabestan.) Mais de toutes les figures qu'il prend... la plus trompeuse, la plus fatale, c'est celle de l'ami qui rit à vos sottises, applaudit à vos vices, bat des mains à votre lâcheté, et qui, lorsqu'il vous a poussé de précipice en précipice jusqu'au dernier abîme, le suicide, vous crie : « Va toujours, il n'y a rien au delà!.. » voilà le vrai diable envoyé sur la terre pour la perte des hommes!

CABESTAN. Cavalier!

CAVALIER. Cabestan?

CABESTAN. Si tu me connais... tu sais ce dont je suis capable...

CAVALIER. Eh bien! comme tu voudras, Cabestan.

CLINTON. Allons, allons, Messieurs, n'allez-vous pas vouloir vous égorger parce qu'il me plaît de me brûler la cervelle?... Point de dispute, et buvons...

CAVALIER, à part. Il faut le sauver! (Il prend le verre que lui a rempli Clinton, et y verse quelques gouttes d'un flacon qu'il cache.)

CLINTON. Buvons!.. vous, à ma bonne mort... moi, à votre longue vie... (Il trinque avec Cabestan.) Tu refuses, Cavalier?

CAVALIER. Non, mais prends mon verre.

CLINTON. Soit! (Il boit dans le verre que lui a donné Cavalier.)

CABESTAN, présentant son verre. Prends plutôt le mien.

CAVALIER. Ne l'as-tu pas assez empoisonné de tes mauvais conseils?

CABESTAN. Prends garde!

CLINTON. Allons, buvons, et pas un mot de plus... Pouvez-vous me donner, l'un ou l'autre, le pouvoir d'être ce que je veux? pouvez-vous me rendre cette fleur de l'âme que j'ai perdue?.. non?.. Eh bien! laissez-moi en repos. (Cavalier étend la main sur lui.) C'est étrange, ce vin m'a troublé la tête... et je me sens une horrible envie de dormir.

CABESTAN. Dormir au moment de te tuer!... Tu as donc renoncé à ton projet?

CLINTON, cherchant à combattre le sommeil. Non, certes, non... Du reste, comme j'aime les affaires bien en règle, finissons-en tout de suite, et faisons-nous nos adieux.. Votre main, à tous deux... Vivez si cela vous va, et amusez-vous si vous pouvez.. Quant à moi... (Il tombe sur une chaise, appuie sa tête sur la table et s'endort.)

CAVALIER. Il dort!

CABESTAN. Mais il va bientôt s'éveiller... et alors il m'appartiendra... alors il accomplira le crime qui doit me le livrer.

CAVALIER. Peut-être?

CABESTAN. Tu sais qui je suis, Cavalier?

CAVALIER. Oui, tu es le démon à qui son maître a dit : « Il y a sur la terre le dernier rejeton d'une famille maudite dans toutes ses générations.. Celui-ci a été racheté par sa mère du pouvoir surhumain que j'exerçais sur ses ancêtres... mais il n'est pas à l'abri de l'influence fatale que les hommes ont sur les hommes. Démon, deviens homme et rends-moi le dernier des barons de Clinton. » Alors tu es venu, tu t'es mis à l'œuvre, tu as débauché cette nature faible, tu as perverti toutes ses idées, flétri toutes ses affections... Et moi, en te voyant si lâche, si flatteur, si infâme... en te voyant, pour comble de crimes, le pousser au suicide après l'avoir poussé au mal, je me suis dit : Mais ce n'est pas là un homme, c'est un de ces démons fangeux dont l'enfer lui-même rougit.

CABESTAN. Ah! diable, nous jouons donc cartes sur table... vaillant esprit du ciel? Depuis tantôt quinze ans que je te trouve entre moi et ce niais, je me suis quelquefois dit : Mais, ce Melchior Cavalier, qui n'est ni menteur, ni intéressé, ni bas, ni lâche, ni traître... ce malheureux, qui n'a aucun des bons vices qui profitent aux humains, n'est pas un homme; et il m'est venu quelquefois en pensée que tu étais un de ces bannis d'en haut qui n'y peuvent rentrer qu'à charge d'y ramener une âme, et que tu t'étais flatté de tirer celle-ci de mes griffes.. Mais, je dois l'avouer aussi, en voyant la sottise de tes efforts pour m'arracher ce pauvre Gaspard Clinton, je n'ai jamais pu me résoudre à te prendre pour un esprit... J'ai eu tort... je t'en demande pardon.

CAVALIER. La lutte n'est pas finie et sera plus longue que tu ne penses.

CABESTAN. Tu l'as donc endormi pour un siècle?

CAVALIER. Pour un quart d'heure.

CABESTAN. Ce n'est guère.

CAVALIER. Qu'importe! si c'est assez pour l'empêcher d'accomplir son crime... Car, avec le vin que je lui ai présenté, il a bu l'amour de la vie et cet effroi de la mort qui fait supporter l'existence, si misérable qu'elle soit.

CABESTAN. Ah! bon génie... mon doux ennemi, vous vous servez de petits philtres divins pour le sauver... Eh bien! nous nous servirons de petits talismans diaboliques pour le perdre... C'est la loi de nos combats, vous le savez?

CAVALIER. Parfaitement, spirituel démon, il en est un peu entre nous comme chez les hommes, ce ne sont pas seulement les voleurs qui savent le Code... Que lui donneras-tu donc?

CABESTAN. Ce qui en prendrait de plus sages que lui... Je lui donnerai ce qu'il désire, ces talismans qui lui apporteront, à ce qu'il croit, le pouvoir de faire ce qu'il voudra.

CAVALIER. Cela comprend le bien.

CABESTAN. Il choisira le mal.

CAVALIER. Et tu l'y aideras?

CABESTAN. De tous mes moyens... En vérité, tu me fais la partie trop belle... Quoi! tu m'as vu renoncer au projet de perdre à la fois, et l'un par l'autre, Clinton le maudit, Meta la bénie (je savais que la vertu de Meta résisterait à toutes les séductions humaines), et, lorsque je me contentais de celui-ci, tu me permets de soumettre l'autre aux séductions que va prêter à son amant la puissance de mes talismans?..

CAVALIER. Dont il pourra seul se servir...

CABESTAN. C'est convenu, *doctissime doctor*... La position est claire : nous avons lutté quinze ans sans nous connaître, tous deux enfermés dans les misérables pouvoirs que la nature a donnés aux simples mortels... Au moment où tu te sentais vaincu, tu en as appelé aux puissances célestes; ceci m'éclaire, je riposte, et j'en appelle aux puissances infernales... Il a ton élixir, et je lui donnerai mes talismans; puis, une fois muni de nos présents, il marchera à sa guise, libre entre ses deux bons amis, Melchior Cavalier et Balthazar Cabestan... jusqu'au jour où il tombera pile ou face... pour toi ou pour moi... Est-ce bien cela?.. as-tu quelque chose à ajouter ou à retrancher?.. n'est-ce pas clair comme un traité entre deux fripons, où ni l'un ni l'autre ne laissent jamais rien de douteux?

CAVALIER. Et tu prétends que nous resterons enfermés, toi dans ton rôle de Cabestan, moi dans mon rôle de Cavalier... Non, non, mauvais histrion, je te suivrai dans tous les déguisements infâmes que tu prendras pour le conduire à sa perte.

CABESTAN. Viens donc, habile et céleste comédien.

CAVALIER. Soit! et je lui ferai voir que tes présents sont...

CABESTAN. Dangereux?

CAVALIER. Ce n'est pas cela qui l'arrêterait.

CABESTAN. Inutiles?

CAVALIER. Il ne me croirait pas.

CABESTAN. Comment les lui montreras-tu donc?

CAVALIER. Que t'importe?

CABESTAN. Ah! voilà que tu te caches et que tu veux me tromper.

CAVALIER. Je te laisse le mensonge.

CABESTAN. C'est un vice, il m'appartient, et tu me le prends.

CAVALIER. Non, mais la discrétion... c'est une vertu, et je la garde.

CABESTAN, à part. Qui sait? le remède n'a pas encore opéré peut-être? et, s'il lui reste un grain d'envie de se tuer, il ne faut pas le perdre... les mauvaises idées sont précieuses.

CAVALIER, à part. Il n'est pas diable à lâcher sa proie sans tenter un dernier effort... veillons sur lui.

CABESTAN. Ainsi donc, c'est convenu?

CAVALIER. Convenu.

CABESTAN. Allons donc! à nous deux, pauvre esprit!

CAVALIER. A nous deux, pauvre diable!

CABESTAN ET CAVALIER, d'une voix élevée en sortant. Gaspard Clinton, il faut vivre. (Cavalier sort à gauche et Cabestan à droite.)

SCÈNE II.

CLINTON, seul, s'éveillant. Qui m'a dit qu'il fallait vivre?... est-ce le ciel ou l'enfer qui m'a parlé?.. Dois-je vivre pour le repentir ou pour la vengeance?.. Mais Cavalier... Cabestan... ils riront de ma lâcheté si je recule... Non, non... il faut en finir. (Il pose le pistolet sur la table.) Mais, j'y pense, je ne puis pas quitter la vie en fripon... Holà! garçon! (Il sonne.)

LE GARÇON, au dehors. On y va.

CLINTON. Et Meta... Oh! l'avoir aimée à ce point de me perdre pour l'oublier, et sentir là que je l'aime encore plus que jamais... Oh! lâche... lâche... finissons-en!.. (Il appelle.) Quelqu'un!.. Cette pensée me brûle... me torture!.. Garçon... garçon!..

SCÈNE III.

CLINTON, LE GARÇON. (CAVALIER).

LE GARÇON, entrant par la porte de gauche. Voilà, Monsieur... voilà!

CLINTON. Garçon, la carte?

LE GARÇON, lui donnant une carte. Voilà!

CLINTON. Ce n'est pas ça... Ma carte?

LE GARÇON. Connais pas.

CLINTON. La carte à payer?

LE GARÇON. Monsieur veut dire l'addition?

CLINTON. L'addition, la carte à payer, comme vous voudrez.

LE GARÇON. Monsieur est de province?

CLINTON. Hein?

LE GARÇON. Sans ça, Monsieur saurait qu'on ne dit plus la carte à payer que chez les marchands de vins... Vous avez l'honneur d'être à la Grande-Chartreuse, Monsieur, maison chocno-ople, bal superlificoquentieux... valse flamboyante!.. cachucha humanitaire!.. polka échevelée et style Pompadour!

CLINTON. Donne-moi l'addition... puisque ça s'appelait comme ça du temps de madame de Pompadour.

LE GARÇON, sortant. A l'instant.

CLINTON, seul. Oui, il faut mourir... et cependant, à vingt ans!

SCÈNE IV.

CLINTON, UN GAMIN (CABESTAN).

LE GAMIN, entrant par la porte de droite. Ohé! houp! la, la!

CLINTON. Eh bien! cette carte?

LE GAMIN. Monsieur Gaspard Clinton? ohé!

CLINTON. C'est moi.

LE GAMIN, lui donnant une lettre. Une lettre pour Monsieur.

CLINTON. De quelle part?

LE GAMIN. De la part d'un farceur joliment vêtu! deux

habits, une redingote, un manteau, trois gilets... j'ai pas pu compter les pantalons et les chemises.

CLINTON, regardant la lettre. C'est bien pour moi, et c'est l'écriture de mon drôle de domestique... Où t'a-t-on remis cette lettre ?

LE GAMIN. Au corps de garde ici près... Le particulier m'a dit : Puisque mon maître n'est pas ici, tu le trouveras sans doute à la Grande-Chartreuse.

CLINTON. Il paraît que j'ai fait attendre M. Giroflée ; lisons... (Il lit.) « Monsieur, j'ai appris par une lettre dont vous m'avez « chargé de la remettre à mademoiselle Forbach, que vous « étiez parti pour vous suicider... Je ne peux que vous engager à continuer... M. Forbach, notre nouveau propriétaire, « m'ayant attrapé votre lettre, pendant que mademoiselle « Meta, à ce qu'il m'a dit, se pâmait de rire en la lisant... a « fait saisir et empoigner votre mobilier, qui est pour le mo- « ment en état d'arrestation. Pour moi, comme c'était hier votre « fête, et que vous ne m'avez rien donné... j'ai pris en cadeau « plusieurs linges et habits, dont je me les ai mis sur le dos, « afin de les sortir en fraude des huissiers ; avec quoi j'ai « l'honneur de vous saluer. Votre fidèle domestique et affec- « tionné... FORMOSE GIROFLÉE, fils de veuve. »

LE GAMIN. Y a pas de réponse ?

CLINTON, à lui-même. Honte de la misère !.. je ne croyais pas qu'on pût descendre le malheur si bas que cela.

LE GAMIN. Y a pas de réponse ?

CLINTON. Non !

LE GAMIN. Il m'a dit que vous payeriez la commission.

CLINTON. Moi ?

LE GAMIN. Oui, vous, pardieu ! De quoi ?.. vous êtes le maître, c'est votre état de payer.

CLINTON. Allons, je ne veux pas que ce misérable même puisse se plaindre de moi... Tiens, voilà cent sous pour la commission.

LE GAMIN. Y a pas de pourboire ?

CLINTON. Drôle !

LE GAMIN. Dame ! vous avez dit que c'était pour la commission ; le pourboire, c'est à part... c'est connu... faut être de Pézénas, pour ne pas savoir ça.

CLINTON. Va-t'en ! va-t'en ! (Le gamin sort.) Meta se pâmait de rire, et je suis sans asile !.. Allons, allons, c'est pour le coup qu'il faut en finir ! (Il prend le pistolet et le dirige vers son front.)

LE GARÇON, lui présentant l'addition. L'addition de Monsieur.

CLINTON. Ça ? (Il pose le pistolet sur la table.)

LE GARÇON. Voyez : Cabinet treize, vendredi treize, total, cent treize francs.

CLINTON. Tu as dit cabinet ?..

LE GARÇON. Numéro treize.

CLINTON. Le jour ?

LE GARÇON. Vendredi treize.

CLINTON. Le total ?

LE GARÇON. Cent treize francs.

CLINTON. C'est comme un fait exprès !.. c'est comme un avis de la destinée !.. Payons, et finissons-en... Tenez, voilà un, deux, trois, quatre, cinq louis.

LE GARÇON. Ça fait cent ; il en manque treize.

CLINTON. Et treize !.. toujours !.. toujours !..

LE GARÇON. J'attends !

CLINTON, prenant sa bourse. A l'instant... Allons, voilà que ma bourse est vide

LE GARÇON. Monsieur n'a pas quelques bijoux ?.. pas de montre, pas de chaîne ? Je suis volé ! (Prenant le pistolet.) Eh ! pardieu, voilà mon affaire !

CLINTON. Laisse cela, malheureux !

LE GARÇON. Ça vaut bien treize francs.

CLINTON. C'est ma dernière ressource.

LE GARÇON. C'est pour ça que je le prends.

CLINTON. Je ne pourrai donc pas même me tuer ?

LE GARÇON. Vous tuer... non !.. mais vous pouvez danser... voilà le bal qui va commencer... Faites vos invitations... nous avons la belle Clara... Paquita la Fricotteuse... et la reine Tintamarre, le tout sans rétribution... Écoutez... (On entend la musique.) Et, si vous croyez encore au nombre treize, souvenez-vous qu'il vous a sauvé la vie. (On appelle.) Voilà !.. voilà !.. (Il sort.)

SCÈNE V.

CLINTON, seul, puis GIROFLÉE.

CLINTON. Eh bien ! non... je ne me tuerai pas... je vivrai... j'ai joué jusqu'à présent le rôle de dupe... mon tour est venu de prendre les autres pour victimes... et, pour commencer, je veux retrouver mes bons amis, qui me préparent une si joyeuse oraison funèbre... Hé ! Cavalier !.. Cabestan !..

GIROFLÉE, entrant, une serviette à la main. Pardon, Monsieur, nous sommes là une société que vous empêchez de s'entendre manger... et boire.

CLINTON. Ah ! c'est mon drôle de Giroflée... vêtu de ma garde-robe.

GIROFLÉE, se tenant à distance de Clinton. Comment ! Monsieur, vous n'êtes pas mort ?

CLINTON. Tu vas d'abord me rendre mes habits.

GIROFLÉE, de même. On ne trompe pas ses domestiques comme ça ..

CLINTON. Et je te romprai les os.

GIROFLÉE, ôtant son habit. Quand je me dépouille pour vous...

CLINTON. Oui, drôle !

GIROFLÉE, lui jetant son habit dans les jambes et fuyant. Au voleur !

CLINTON, le poursuivant. Attends-moi !

GIROFLÉE, sortant. Au voleur ! à la garde ! à l'assassin !

DEUXIÈME TABLEAU.

Le théâtre représente une boutique de marchand de bric-à-brac, divisée en deux parties. — A droite du spectateur, et avec une porte au fond, sur la rue, la boutique d'un pauvre marchand d'habits. — A gauche, la boutique d'un riche marchand de curiosités, avec une porte à gauche. — Il y a une porte de communication entre les deux boutiques.

SCÈNE PREMIÈRE.

GIROFLÉE, entre en courant dans la boutique de droite ; il n'a plus qu'une chemise et un pantalon. Je suis exténué ! si je n'avais pas eu un de ses habits à lui flanquer dans les jambes, j'aurais été pincé. . En voilà-t-il un scélérat de maître ! Ça plante là son pauvre domestique pour se tuer... on se fie à cela... pas du tout, on le trouve debout... Heureusement que, si j'ai lâché les hardes... j'ai gardé l'argent monnayé... Voici mon affaire... vieux habits, vieux galons... O Verdurette, maintenant tu ne refuseras plus mon amour... Eh ! dépêchons... Oh ! la maison !

SCÈNE II.

GIROFLÉE, KARKNOFF (CABESTAN).

KARKNOFF, au judas. Qui avre abelé ?

GIROFLÉE. C'est moi .. Où êtes-vous donc, vieux Lorrain ?

KARKNOFF. Lefez le nez.

GIROFLÉE, l'apercevant au judas. Tiens, c'est vrai... Eh bien ! ne descendez-vous pas ?

KARKNOFF. Je suis en rope de jambre... dides-moi ce qu'il fous faut ?

GIROFLÉE. Je voudrais quelque chose dans ce genre-là... un habit.

KARKNOFF. Endrez dans la seconte poutique... fous allez foir.

GIROFLÉE, entrant dans la boutique de gauche. Pristi, que c'est cossu !

SCÈNE III.

GIROFLÉE, dans la boutique à gauche, CLINTON, à droite, puis KARKNOFF.

CLINTON, entrant dans la boutique de droite. Le drôle m'a échappé... voilà tout ce qu'il m'a laissé. . Tâchons de nous en défaire le mieux possible, ce sera du moins de quoi vivre pendant quelques jours... Quelle honte ! si on me voyait. (Il appelle.) Hé ! quelqu'un !

LA VOIX DE KARKNOFF. On y fa... on y fa !...

GIROFLÉE, dans la seconde boutique de gauche. En a-t-il des ors... ce vieux Barabbas !

CLINTON, dans la boutique de droite. Quelle misère ! où suis-je tombé !...

KARKNOFF, entrant, par la porte à gauche, dans la boutique du marchand de curiosités à gauche. Bonchour, bonchour, chène homme ; que foulez-fous ?

GIROFLÉE. Il me faut un habit... mais un habit ficelé... une redingote ficelée.

KARKNOFF. Très-pien, très-pien... ché fais foir si chai fotre affaire . restez là (Il passe dans la boutique de droite. — A Clinton.) Qu'y a-t-il bour fotre zervice, Monsié ?

CLINTON. Je voudrais savoir si vous pourriez m'acheter ces habits ?

KARKNOFF. Foyons... un hapit noir... toupIé en soie... une redingote, un gilet...

CLINTON. Combien m'en donnez-vous ?

KARKNOFF. Ça faut fingt-cinq francs.

CLINTON. Vingt-cinq francs ! mais c'est tout neuf.

KARKNOFF. Bardon... bardon... les emmanchures sont vadi-

guées, le chilet est fassé... Za faut pas fingt-cinq francs, ché me trompe, ça faut fingt francs.

CLINTON. J'aime mieux aller ailleurs.

KARKNOFF. A fotre aise, Monsié... des hapits de babier mâché.

GIROFLÉE, à gauche. Hé! là-bas... dites donc, je m'enrhume... (Clinton va jusqu'à la porte de la rue.)

KARKNOFF, à Giroflée, à la porte de communication.) Un moment, chêne homme, je crois que chai fotre affaire... Un hapit et une retingote superbes. (Il va vers Clinton.)

CLINTON, à part, revenant. Voilà les rues qui se peuplent... si l'on me rencontrait avec ce paquet... Il le faut...

KARKNOFF. Monsié n'est bas bardi?

CLINTON. Vous m'avez offert vingt francs de ce paquet?... Allez donc.

KARKNOFF, prenant les habits. Ché fas fous chercher fotre archant. Chy pertrai... ché suis trop pon !... (Il retourne vers Giroflée.)

GIROFLÉE. Arrivez donc, vieux cuistre!

KARKNOFF, lui présentant les habits. Foilà fotre affaire... hein?... Foyez... c'est po... ça... très-po...

GIROFLÉE, examinant l'habit. Il me semble que j'ai brossé ces habits-là...

KARKNOFF. Za ze beut... tous les hapits noirs... sont te la même couleur.

GIROFLÉE. Et vous en voulez?..

KARKNOFF. Cent cinquante francs te l'hapit et te la retingote.

GIROFLÉE. Cent cinquante francs, des vieux habits!... Ça vaut soixante francs.

KARKNOFF. Sur mon honneur, tevant Dié, ché les ai bayés, il y a trois chours, cent fingt francs... Faut pien que che gagne teux pièces de cent sous... Cent trente francs.

GIROFLÉE. Cent trente francs, soit... Donnez!

KARKNOFF. L'archant?..

GIROFLÉE. Voilà!... voilà!...

KARKNOFF. Fous vaites là une pien ponne affaire.

GIROFLÉE. Et vous permettez que je fasse un bout de toilette?

KARKNOFF. Vaites... vaites... et ché fous temanterai rien bour za... (A part.) A l'autre. (Il revient du côté de Clinton.)

CLINTON. Enfin... Eh bien! Monsieur, est-ce fini?

KARKNOFF, s'asseyant sur une chaise, avec des signes de désespoir. Ah! chene homme, chene homme... fous foyes un homme gonfondu, tésolé, apimé!

CLINTON. Qu'est-ce donc, Monsieur?

KARKNOFF. Ché tiens te faire ma gaise, Monsié... Folé... folé!.. bas une biece de trente sous... imbossible de fous bayer.

CLINTON. Monsieur, ceci ressemble beaucoup à une friponnerie.

KARKNOFF. Un vriponnerie... moi... un vriponnerie! Ma barole tevant Dié, ni l'y être pas folé... Un vriponnerie... ché zuis connu.

CLINTON. Alors, rendez-moi mes habits!

KARKNOFF. Un vriponnerie! chémerais mié fous tonner tout mon poutique.

CLINTON, regardant autour de lui. Et que voulez-vous que je fasse de vos guenilles?

KARKNOFF. Tes quenilles... Ah! Monsié, foulez-fous foir tes quenilles gomme za? Tenez... fenez...

CLINTON. C'est inutile... mes habits ou mon argent.

KARKNOFF. Pien... pien... fous allez les foir, fos hapits... fenez.. (Il ouvre la porte de communication.)

GIROFLÉE, de la boutique de gauche. Dites donc... hé! là-bas, vieux candélabre... j'aurais besoin d'un chapeau.

CLINTON, de la boutique de droite. Voilà deux ou trois fois que je crois reconnaître cette voix...

KARKNOFF. Un jabeau! Foyez si zelui qui est sur la blanche, il fous fa.

GIROFLÉE. Où ça?

CLINTON, entrant dans la boutique de gauche. Est-ce lui?

KARKNOFF. La... à troite... C'est pien.

GIROFLÉE, prenant un chapeau placé au-dessus d'une étagère couverte de cristaux. Ça?

KARKNOFF. Essayez s'il fous fa.

CLINTON, donnant un coup de pied au derrière de Giroflée qu'il a reconnu. Ah! drôle!... (Giroflée est tout à fait contre l'étagère au moment où il reçoit le coup de pied. Il met le chapeau et disparaît.) Ah! misérable... Qu'est-il donc devenu?

GIROFLÉE, invisible. Grâce! Monsieur, grâce!

KARKNOFF. En foilà, tes quenilles, en foilà.

GIROFLÉE, invisible. Grâce! grâce!

CLINTON. Mais je l'entends parler et je ne le vois pas.

KARKNOFF. C'est qu'il afre mis le jabeau enchanté... il être isi et tous bas le voir... Ze être sa tes quenilles!

CLINTON. Pardon, Monsieur, expliquons-nous un peu... Vous parlez de chapeau enchanté?

KARKNOFF. Zertainement... et le poignard qui rend infulnérable, et la lunette qui fous vait foir à drafers les murs... et le gant qui vait zancher de vigure... et le dapis qui vait foler en l'air... et dous les audres dalismans, ché les ai là, Monsié... ché les ai là... Za être tes quenilles!

GIROFLÉE, invisible. Tiens... tiens... voilà qui est drôle, je suis invisible!

CLINTON. Mais le coquin est ici?

GIROFLÉE, invisible. Je n'y serai pas longtemps.

KARKNOFF, fermant la porte. Ah! foleur... du ne zortiras bas, foleur!

GIROFLÉE, invisible. C'est ce que nous verrons.

KARKNOFF. Denez la borte... denez-la... ché fais le droufer. (Il va à travers la pièce en étendant les bras.)

GIROFLÉE, invisible. Ah! vouiche... de quoi?

KARKNOFF. Barle donc, que ché d'adrappe? (La fenêtre s'ouvre.) Ah! scélérat! (Il court à la fenêtre.) Ché de diens!

CLINTON. Mais je ne le vois pas.

KARKNOFF, faisant des efforts comme s'il luttait contre quelqu'un. Fous allez le foir... Ode ton jabeau... vilou!

GIROFLÉE, invisible. Voulez-vous me lâcher!

KARKNOFF. Du ne m'éjabberas bas.

GIROFLÉE, invisible. Ah! vieux rabbin. (Karknoff, luttant toujours, semble renverser Giroflée invisible, sur un vieux bahut.)

KARKNOFF. Je de diens... c'est inutile... du ne de dégacheras pas.

GIROFLÉE, toujours invisible. Au secours!

KARKNOFF, lui donnant des coups. Le jabeau... Oderas-tu le jabeau!

GIROFLÉE, apparaissant et sortant du bahut. Le voilà votre chapeau.

KARKNOFF, le tirant du bahut. Le foilà, le foleur!

GIROFLÉE, les yeux pochés. Il appelle ça un talisman!

CLINTON. Je suis anéanti, confondu, et, si je ne l'avais vu de mes propres yeux...

KARKNOFF. Il y afre tes gens qui foulaient bas groire... Et j'afre pien d'audres delismans engore .. Et la poudre magnétique qui fait obéir en esclave, et la rose qui rend les femmes folles de fous... J'ai dout za dans cette casette. Z'est pas tes quenilles.

CLINTON. Allons donc! mais si vous possédiez tous ces talismans, comme vous le dites, vous vous en seriez servi pour votre propre fortune.

KARKNOFF. C'est qu'il y afre un âche où dous les dalismans sont inutiles... Passé drente ans, c'est fini.

CLINTON, à lui-même. C'est une folie... mais c'est égal... voyons... (Haut.) Vous dites que vous avez la lunette qui fait voir à travers les murs?..

KARKNOFF, montrant un coffre. Là.

CLINTON. Donnez, que je l'essaye?

KARKNOFF. Il est inutile... fous foulez pas les acheter.

GIROFLÉE, à Clinton. Oh! Monsieur, n'achetez pas ces horreurs-là.

CLINTON. Tais-toi... (A part.) Mais je suis fou d'y penser... ruiné (Haut.) Allons, Monsieur, finissons-en, donnez-moi mon argent.

KARKNOFF. Ché fous l'ai tit... ché zuis billé. Ché fous tonnerais blutôt dout ça... que de fous tonner de l'archant.

CLINTON. Et si j'acceptais le marché?

KARKNOFF. Ah! tame... tame!.. il y a des gonditions.

CLINTON. Quelles conditions?

KARKNOFF. Une paquatelle... de brendre l'encachement égrit et zigné, de m'agombagner tans un petit foyage.

CLINTON. Où ça?

KARKNOFF. Ché beux bas le tire.

GIROFLÉE. C'est trop loin, Monsieur, ne signez pas.

CLINTON. Fût-ce en enfer... j'irai, si...

SCÈNE IV.

LES MÊMES, MAILLOCHOU (CAVALIER), UN HUISSIER et ses CLERCS.

MAILLOCHOU, entrant et appelant dans la boutique de droite. Oh! l'oustal... la maizoun... oh! l'oustal... (Il frappe 3 grands coups avec son bâton.)

KARKNOFF. Qu'être là... (A Clinton, en passant dans la boutique de droite.) Attentez, chêne homme.

MAILLOCHOU, appelant. Oh! l'oustal... l'oustal!..

KARKNOFF, à Maillochou. Qui l'y être ce putor?

MAILLOCHOU. C'est moi.

KARKNOFF. Ché bas gonnaître fous.

MAILLOCHOU. Ni moi non plou... je ne vous connais pas.

KARKNOFF. Ché zuis Karkuoff qui ai achedé, il y afre drois chours, le vonds du bère Zamuel.

MAILLOCHOU. Et je chuis Maillochou, qui ai acheté la maisoun avant-hier... avec toutes ches tenanches et dépendanches... et, comme dans ches tenanches et dépendanches il y a trois ans de loyers d'arriérés du père Chamnel, je viens chaisir les marchandises, ou je demande chix mille francs.

KARKNOFF. Six mille francs! c'était un lot.

MAILLOCHOU. No gacheconnons pas, vieux Pitavi... J'ai fait des gros chous avec des fonds de cacherolles, avec les gros chous, j'ai fait des louis; avec les louis, j'ai fait des billets de banque... cha honnestement, probement... J'ai crompé la maizoun et les créanches... payez, ou je poigne la marchandise.

KARKNOFF. Ze être un gompte à faire?

MAILLOCHOU. Gna pas de compte à faire... gna chuchement... Payez-vous? ches chix mille francs.

KARKNOFF. Je temande seulement un quart d'heure.

MAILLOCHOU. Pache une minute... pache une s conde... (Appelant à la porte de la rue.) Hé! par ichi les papiers marqués... Entrez ichi... et poignez tout.

UN HUISSIER, entrant et regardant dans la boutique de gauche. Ah! c'est M. Gaspard Clinton et Giroflée.

GIROFLÉE, à Clinton. L'huissier de M. Forbach, celui qui nous saisis hier.

KARKNOFF, à part. L'hnissier de monsié Forbach! tout n'est pas berdu... Attentez, attentez .. Messieurs... ché n'est bas fini... Ah! crand Zalomon, quel tésastre!.. (Il sort par la gauche.)

MAILLOCHOU, entrant dans la boutique de gauche. Faites votre affaire donc, monsieur Barbedoie.. (A Clinton et à Giroflée.) Et vous austres, filez d'ici, ou je vous fais mettre chous les chellés.

CLINTON, à Maillochou. Mais, Monsieur, toutes ces marchandises valent plus de six mille francs, et c'est une indignité d'arrêter le commerce de cet homme.

MAILLOCHOU, à Clinton. Payez-vous pour l'israélite? Non? Fichez-moi la paix et fichez-moi le camp... Une .. deux...

CABESTAN, en petit clerc bossu et rabougri, entrant par la porte de la rue, dans la boutique de droite. Monsieur Barbedoie!... monsieur Barbedoie!...

L'HUISSIER, dans la boutique de droite. Qu'y a-t-il, monsieur Bonoamour?

LE CLERC, bas, à l'huissier. Il y a, que le commissaire-priseur vient de faire l'estimation du mobilier de M. Gaspard Clinton, et qu'il l'évalue, à bas mot, à vingt mille francs, tandis qu'il n'est dû que quinze cents francs de loyers.

CLINTON, au clerc. Comment avez-vous dit, Monsieur?

LE CLERC, à Clinton. Qu'il vous reste à peu près dix-huit mille francs.

CLINTON, à part. Quelle idée!

LE CLERC, à part. Le coup a porté de ce côté.

CLINTON. Dix-huit mille francs! (A Maillochou.) Monsieur, voulez-vous accepter ma garantie pour la somme qui vous est due?

MAILLOCHOU. Vochtre garantie?... ché ne gonnais d'autre garantie que les jécus.

LE CLERC. Ah! monsieur Barbedoie, quelle affaire si... (Il parle bas à l'huissier.)

L'HUISSIER. Compris. (Le clerc sort.)

MAILLOCHOU. Eh! monchu Barbedole... chauffons la chose.

CLINTON. Mais, Monsieur, vous venez d'entendre que je possède encore...

MAILLOCHOU. Etche que je voos connais?

CLINTON, à lui-même. Ah! ces talismans... ces talismans... (A l'huissier.) Mais n'y a-t-il aucun moyen de sauver ce malheureux?

L'HUISSIER. Comme c'est moi qui ai eu l'avantage de vous saisir hier, croyez à ma bonne volonté pour vous rendre service aujourd'hui.

KARKNOFF (CABESTAN), rentrant par la gauche. Rien!... rien!... Ah! grand Mathuzalem, ché redourné doute la maison... Rien... rien...

CLINTON, allant à Karknoff. Arrêtez les poursuites un seul jour... et peut-être pourrai-je venir à votre aide.

KARKNOFF. Bas bossiple, moo pon seigneur... Le crand Chosué a bu arrêter le soleil... mais il aurait bas bu arrêter les huissiers.

MAILLOCHOU. Allons... dépêchons!... Faites votre affaire, monchu Barbedoie.

L'HUISSIER, écrivant. Je vais la faire, Monsieur... Car, en vérité, je suis indigné de voir ainsi spolier un pauvre homme! C'est d'une inhumanité! Spéculer sur la misere... Ah! Monsieur... (Présentant un papier à Clinton.) Tenez, jeune homme, lisez

CLINTON, lisant. « Je déclare céder à M. Barbedoie, huissier, tout le mobilier que je possède, pour la somme de six mille francs. »

L'HUISSIER. Signez, Monsieur, et je paye cet homme à l'instant, et vous pourrez accomplir votre bienfait... Les cœurs généreux s'entendent, Monsieur.

CLINTON, bas, à Karknoff. Et les talismans seront à moi?

KARKNOFF. A l'instant, si vous signez le petit encachement.

MAILLOCHOU, à part. C'est ce que nous verrons.

CLINTON. Je signe d'abord ceci... (Il signe le papier de l'huissier qui lui remet de l'argent. — A Maillochou.) Voilà votre argent, Monsieur.

MAILLOCHOU. Chest bon... chest bon! il faut vérifier les billets.

KARKNOFF, à Clinton. Et foilà dans ce goffre dous les dalismans, et le lifre qui abbrend la maoière do s'en serfir... Enfin, ché le tiens!... (Haut.) Signez.

MAILLOCHOU, se mettant entre Karknoff et Clinton, et les séparant. Igna pas bejouin de rien chigner. (A Clinton.) Voilà les papiers, Mouchieu.. je vous chède tous mes droits... et tout vous appartient dans chette bootique.

CLINTON, à Giroflée. Prends la cassette.

KARKNOFF, à Maillochou. De quoi fous mêlez-fous, putor?

MAILLOCHOU. Ché me mêle de vos affaires, et je dis à che chêne homme que, puichqu'il a fait la chotise de payer pour vous, il ne faut pas qu'il fache chelle de vous engager cha chignature... Chaimerais autant qu'il che mit à filer une corde pour che pendre.

CLINTON. Vous avez peut-être raison... mais, comme je ne veux pas que cet homme puisse se plaindre de moi... je lui laisse tout le reste... Allons, Giroflée, partons.

GIROFLÉE, avec la cassette sous le bras. Et où allons-nous

MAILLOCHOU, à Giroflée. Eh! dans la petite manchardo que vous avez louée à Belleville, hier, après avoir vulé les habits de votre maitre... Cha vous chervira de pied-à-terre.

CLINTON. Allons donc... Et maintenant je vais vivre, enfin... et surtout me venger. (Clinton et Giroflée sortent.)

SCÈNE V.

KARKNOFF (CABESTAN), MAILLOCHOU (CAVALIER).

(Ils se regardent tous deux.)

KARKNOFF. Il a les talismans ..

MAILLOCHOU. Mais il n'a pas signé le marché qui te le livrait.

KARKNOFF. Il fera quelque mauvaise action qui me vaudra tout autant que sa signature... je ne le quitte pas.

MAILLOCHOU. Et la maison?

KARKNOFF. La maison? Que le diable l'emporte, méchant Aufergnat!

MAILLOCHOU. Alors, chai pas bejouin de t'aider à déménager, vieux Pincemaille.

KARKNOFF. Nous nous reverrons, Charabia.

MAILLOCHOU. Oui, nous nous reverroos, triple Judas.

TROISIÈME TABLEAU. — Paris à vol d'oiseau.

A gauche du spectateur et sur le premier plan, l'extérieur d'une mansarde, ouvrant par une porte-fenêtre sur un balcon praticable. — Toute la scène se passe sur le balcon, qui est entouré d'une balustrade. — Le devant du théâtre est occupé par la crête des toits, au delà desquels on voit le panorama de Paris.

SCÈNE PREMIÈRE.

CLINTON, assis sur la balustrade du balcon, un livre à la main, puis GIROFLÉE.

GIROFLÉE, arrivant avec le coffre. Ouf! cent vingt marches à monter... J'espère, Monsieur, que vous allez changer de logement?

CLINTON. J'ai à penser à bien d'autres choses!.. (Il lit.) « Le « moyen de faire cesser l'effet de chaque talisman, c'est de le « séparer de soi. » C'est fort simple... Diable!.. (Lisant.) « Chaque talisman ne peut servir qu'une fois à la même personne. » Ceci m'avertit d'en user avec prudence.

GIROFLÉE. D'abord, Monsieur, je vous déclare que, s'il me faut monter tous les jours six étages, je quitte votre service.

CLINTON. Mais, drôle, tu comptais bien les monter pour toi.

GIROFLÉE. Oh! pour moi, c'est bien différent... Quand on n'est pas payé pour ça, on se gêne; mais quand on est payé, merci! on veut avoir ses aises.

CLINTON. Ah çà! maître Formose Giroflée, fils de veuve... savez-vous bien que vous avez toute la tournure d'un fripon?

GIROFLÉE. A cause de vos habits?

CLINTON. Faquin !

GIROFLÉE. Je vais les ôter. (*Il rentre.*)

CLINTON. En voilà assez... Ouvre ma cassette. (*Seul.*) Avec ces talismans, je veux conquérir le pouvoir, les honneurs !.. O Meta !.. Meta, malheur à vous !

GIROFLÉE, *reparaissant avec sa livrée.* Ah ! ah ! pardon, Monsieur... Monsieur croit donc à ces talismans ?

CLINTON. Comment, si j'y crois !.. Mais, toi-même, n'as-tu pas coiffé le chapeau enchanté ?.. n'as-tu pas été invisible ?

GIROFLÉE. Le juif tapait trop fort et trop juste pour ne pas voir : c'est une frime !

CLINTON. Du reste, nous allons savoir à quoi nous en tenir... car je vais essayer sur-le-champ celui de ces talismans qui doit me montrer ce que fait à cette heure... cette impertinente Meta... Où était-elle hier ?

GIROFLÉE. Dans notre maison, à Paris... Pardieu ! vous pouvez voir ça d'ici, là-bas.

CLINTON. Donne-moi la lunette.

GIROFLÉE, *apportant la lunette.* Oui, Monsieur.

CLINTON. Allons, dépêchons... dépêchons...

GIROFLÉE, *en plaçant la lunette.* Mais, Monsieur, il y en a autant que ça sur le boulevard, où on vous fait voir la lune pour un sou.

CLINTON. Mais, avec ces télescopes arriérés, on ne voit pas à travers les murs.

GIROFLÉE. Il n'y a peut-être pas des murs dans la lune !

CLINTON. Assez... Ote-toi de là. (*Cherchant le point de vue.*)

GIROFLÉE. Voyons un peu ce que vous voyez ?

CLINTON, *regardant.* J'y vois...

GIROFLÉE. Moi aussi, j'y vois.

CLINTON. La lunette n'est pas à son point... aide-moi à la tirer, pendant que je vais regarder. (*Pendant que la lunette se développe, la maison sur laquelle elle est dirigée, grandit.*)

GIROFLÉE. Voilà, Monsieur.

CLINTON, *stupéfait, sans quitter l'œil de la lunette.* Mon ami...

GIROFLÉE. Monsieur ?

CLINTON, *de même, avec joie.* Ça rapproche... Tire encore ; Je vois la maison grandir ; tire donc !

GIROFLÉE, *allongeant la lunette.* Ah ! hu ! ah ! hu !

CLINTON, *de même, avec enthousiasme.* Va toujours... C'est vrai, Giroflée... c'est vrai, je vois dans la maison. (*La maison, étant arrivée à son point, représente une chambre avec une porte au fond. Verdurette et Meta y entrent.*)

GIROFLÉE. Quoi donc ?

CLINTON, *toujours de même.* Oh ! c'est elle... c'est Meta et Verdurette.

GIROFLÉE. Verdurette !.. Laissez-moi voir.

CLINTON, *regardant toujours.* Le cornet enchanté ?

GIROFLÉE. Oh ! ma foi, puisqu'il voit, je puis bien entendre. (*Il prend le cornet et écoute.*)

SCÈNE II.

LES MÊMES, *sur le balcon de la mansarde,* META *et* VERDURETTE, *dans la maison, qui, en grandissant, semble s'être rapprochée sur le devant de la scène.*

META. Non, vois-tu, Verdurette, je ne consentirai jamais.

VERDURETTE. Ah ! Mademoiselle, ce M. Clinton est un mauvais sujet... un grand sot, qui ne mérite pas le chagrin que vous vous faites pour lui.

CLINTON, *sans quitter l'œil de la lunette.* Mon cornet ?

GIROFLÉE, *qui tient le cornet à son oreille.* J'entends, Monsieur ; c'est mademoiselle Meta qui parle.

CLINTON, *regardant toujours.* Que dit-elle ?

GIROFLÉE. Que vous êtes un grand sot...

CLINTON. Mauvais drôle... donne. (*Giroflée lui ayant donné le cornet, il regarde et écoute.*)

META. Il est certain que d'écrire à une femme qu'on va se tuer de désespoir... et aller se griser à la Grande-Chartreuse... Oh ! Verdurette... ce n'était pas ainsi quand il m'aimait...

GIROFLÉE. Qu'est-ce qu'elles disent ?

VERDURETTE. C'est un vrai paltoquet, que ce monsieur... pas beau... pas spirituel.

GIROFLÉE. Qu'est-ce qu'elles disent ?..

CLINTON, *sans cesser de regarder.* Je n'entends pas bien... (*Lui passant le cornet.*) Tiens.

GIROFLÉE, *à part.* C'est qu'il entend trop. (*Il écoute.*)

VERDURETTE. C'est comme ce Giroflée... un fainéant...

GIROFLÉE, *écoutant.* Possible !

VERDURETTE. Gourmand...

GIROFLÉE, *de même.* Possible !

VERDURETTE. Et menteur... et laid... et bête.

GIROFLÉE, *de même.* Ah ! non, non, pas du tout ! Dites donc, hé ! là-bas !

CLINTON. Eh bien ! à qui en as-tu ? Donne-moi le cornet !

GIROFLÉE, *rendant le cornet à Clinton.* Voilà ! c'est dégoûtant des talismans comme ça... (*Clinton regarde et écoute.*)

VERDURETTE. Enfin, Mademoiselle, je vous conseille d'obéir à votre père.

META. Mon père... Ah ! si tu savais, Verdurette... mais ce n'est point à toi que je puis confier de pareils secrets !

VERDURETTE. Vous avez donc des secrets ?

CLINTON, *toujours attentif.* Écoutons.

SCÈNE III.

LES MÊMES, FORBACH, *de la maison.*

FORBACH, *en dehors de la maison.* Tonnerre et massacre ! (*A cette voix, Verdurette se sauve dans un coin ; Meta est tremblante. — En entrant dans la maison.*) M'a-t-on entendu ! Comment ! j'aurai lutté avec les orages et la guerre, pour me voir désobéir par une petite fille !

META. Mais, mon père...

FORBACH. M'avez-vous entendu ?

VERDURETTE. Ce serait difficile de ne pas vous entendre.

FORBACH. Qu'est-ce qui parle ?

VERDURETTE. C'est moi !

FORBACH. Et qu'oses-tu dire ?

VERDURETTE. Que vous pourriez parler comme ça à vos éléphants, à vos esclaves, et à toutes vos bêtes de l'Inde, mais qu'on s'exprime autrement quand on s'adresse à des femmes libres.

FORBACH, *avec menaces.* Pillage et mort ! te tairas-tu ?

CLINTON, *regardant et écoutant.* Le butor !

VERDURETTE. Ah ! dites donc, messieurs les commissaires de police ne sont pas faits seulement pour les chiens et pour les maîtres... si vous me touchez... j'irai porter plainte.

FORBACH, *à lui-même.* Canon et mitraille !.. et dire que j'ai perdu ce scélérat d'Akabila... un esclave parfait... Décidément les mœurs de l'Europe sont contraires à ma santé... C'est pour cela que j'ai hâte de les voir marier pour retourner ensuite dans le pays délicieux des esclaves.

CLINTON, *regardant et écoutant toujours.* Il veut la marier !

META. Mais, mon père, je ne veux pas me marier.

FORBACH. Je ne veux pas... une fois...

VERDURETTE, *bas.* Ma foi, Mam'selle, il n'y a pas de mari qui ne vaille mieux qu'un père comme ça.

META. C'est égal, je ne veux pas me marier.

FORBACH. Je ne veux pas... deux fois... Comme je suis la douceur même, je vous permets de le dire encore une fois ; mais, passé la troisième, je dirai à mon tour... je veux ! Le mari que je vous destine vient d'arriver ; M. le marquis de Fonbourgade nous attend à ma maison de campagne, à Meudon.

CLINTON, *toujours de même.* C'est bon à savoir.

FORBACH, *faisant un geste de menace.* Et... massacre et damnation !...

VERDURETTE, *à part, à Meta.* Il n'y aura donc pas un homme qui fera taire ce vieux brigand-là ?...

META. Tais-toi.

FORBACH, *à Meta.* Nous allons partir... faites un bout de toilette... Allons, Verdurette, dépêchez-vous. Je n'ai pas apporté des vallées de Golconde des diamants, des colliers, des perles fines et des étoffes brochées de pierres précieuses pour que ma fille paraisse devant son futur comme une grisette. (*A part.*) Et si après toute cette fureur paternelle elle ne croit pas que je veux la marier, je serai bien maladroit. (*Il sort.*)

VERDURETTE. Eh bien ! Mademoiselle, puisque vous êtes résignée, commencez votre toilette, et allez voir votre futur époux.

CLINTON, *quittant la lunette.* Oh ! ça ne sera pas, je le jure.

GIROFLÉE, *prenant la place de Clinton.* A mon tour. (*Il regarde à la lunette.*)

CLINTON. A moi mes talismans ! (*Clinton va chercher le tapis.*)

META, *pendant que Verdurette arrange ses cheveux.* A quoi bon m'habiller ainsi... ce n'est pas pour lui plaire que je vais voir cet homme, c'est pour voir si je trouverai en lui quelques sentiments honnêtes.

VERDURETTE, *s'apprêtant à lui ôter son peignoir.* Et puis, j'ai une idée... mais, pour ça, il faut commencer par obéir à votre père.

META. Comme tu voudras. (*Verdurette ôte le peignoir de Meta.*)

GIROFLÉE, *regardant toujours, et riant.* Hi ! hi ! hi !

CLINTON. Qu'y a-t-il donc ? (*Verdurette enlève le fichu de Meta.*)

GIROFLÉE, *de même.* Hi ! hi ! hi ! que c'est gentil !

CLINTON. Mais que vois-tu ? (*Verdurette dégrafe une robe de dessous à Meta, cette robe tombe à ses pieds.*)

GIROFLÉE, *toujours de même.* Ah ! Monsieur, qu'elle est jolie comme ça !

CLINTON, qui devine. Comment, drôle, et tu te permets... (Il referme la lunette. La maison diminue, à mesure que la lunette se referme.)

GIROFLÉA, voulant reprendre la lunette. Encore un petit peu?

CLINTON. Impertinent!

GIROFLÉA, de même. Une seconde?

CLINTON. Misérable! (Il ferme totalement la lunette, et la maison a disparu.)

GIROFLÉA. Quel dommage! je voyais si bien...

CLINTON. Profane!

GIROFLÉA. Ah! Monsieur, je vous en fais bien mon sincère compliment.

CLINTON, allant prendre le tapis. Assez, drôle, et songe à m'accompagner.

GIROFLÉA. Où ça?

CLINTON. Chez ce Forbach... Prends cette cassette.

GIROFLÉA. Vu l'état de mes... de vos finances... je crois que nous ferons bien d'aller à pied.

CLINTON. Lorsque dans un instant elle sera près de son fiancé! .. Oh! non... nous irons...

GIROFLÉA. En coucou?

CLINTON. Ils sont morts!

GIROFLÉA. Ce n'est pas ce que dit la chanson... Vous prendrez donc les vélocifères?

CLINTON. Ils ne vont plus.

GIROFLÉA. Les chemins de fer?

CLINTON. Arriérés... enfoncés... ruinés!

GIROFLÉA. Comment donc voulez-vous voyager?

CLINTON, lui montrant le tapis. Viens ici!. .

GIROFLÉA, montant sur le tapis. Là?

CLINTON, se mettant aussi sur le tapis. Et maintenant, chez M. Forbach, à Meudon! (Le tapis les enlève et ils traversent la scène.)

GIROFLÉA, se débattant avec frayeur. Au secours! . au voleur!.. à l'assassin! Je veux descendre... A la garde! Eh! la! la... A la garde!

ACTE TROISIÈME.

PREMIER TABLEAU. — Cabinet de Forbach.

Le cabinet de Forbach, avec une porte au fond et une autre porte à droite et à gauche. — Une table à droite. — Des curiosités de l'Inde couvrent les murs et les meubles.

SCÈNE PREMIÈRE.

AKABILA (CAVALIER), VERDURETTE. Akabila chante en éponnement.

VERDURETTE, entrant. Tiens! c'est toi, noiraud? Qu'es-tu devenu depuis huit jours qu'on ne t'a vu?.. Ah bien! Monsieur est furieux; je ne voudrais pas être à ta place.

AKABILA. Ah! li battre moi... Hélas! pauvre diable!.. (Il s'assoit.)

VERDURETTE. Mais travaille, occupe-toi, ça le calmera peut-être... Va donc, paresseux.

AKABILA, se levant avec nonchalance. Oui, chère petite Verdurette à moi... moi qua travailler... (Ils montrent un bout de la table et soulèvent l'autre.) Veni prendre ça, par petit bout-là.

VERDURETTE. Comment, paresseux!..

AKABILA, laissant retomber la table. Ah! ça trop lourd, moi fatigué, moi lui chaud, moi qua suer. (Il se rassoit.)

VERDURETTE. Mais non, tu ne sues pas.

AKABILA. Ah! moi qua sué en dedans.

VERDURETTE. Ma parole d'honneur! un enfant au maillot a plus d'intelligence que ça .. J'entends Monsieur, quand il est en colère, tout lui est bon à battre.

AKABILA. Li qua battre moi, dos à moi dur comme ça, même ça qua plus à moi rien.

VERDURETTE. Je me sauve. (Elle sort par la porte du fond.)

SCÈNE II.

AKABILA (CAVALIER), chantant, **FORBACH.**

FORBACH, entrant par la porte de gauche, et s'arrêtant. Qu'est-ce que j'entends là?.. cette voix...

AKABILA, toujours assis tranquillement. C'est voix à moi.

FORBACH, s'approchant doucement. Toi, Akabila!.. toi!.. Qu'es-tu devenu depuis huit jours?

AKABILA, se levant, et avec enthousiasme. Moi qua aller à Paris... moi qua vu la colonne... qué belle!

FORBACH, courant sur Akabila. Ah! tu as été voir Paris... (Il lui donne un coup de pied que l'autre esquive.) Viens ici!

AKABILA, passant derrière la table. Moi qua voir Zopéra... des peti madames qua danser... qua virer... (Il danse.) qua sauter... Ah! ça bien beau.

FORBACH, lui envoyant un coup de pied sans pouvoir l'atteindre. Ah! tu as été à l'Opéra... Veux-tu venir ici?

AKABILA, se tenant à distance. Ah! Monché, pas mettre vous en colère, ça qua vous fail mal... Moi, allé aussi...

FORBACH. Drôle... va me chercher ma cravache!

AKABILA, pleurant et mettant une chaise entre lui et Forbach. Si vous battre moi, Monché. . bon Dieu puni vous, tonnerre écrasé vous. (Avec énergie.) Oui, moi domestique, mais pas zesclave à vous!

FORBACH, cherchant toujours à l'attraper. Viens ici!.. Ah! tu te sauves... tu t'échappes... Va me chercher ma cravache!

AKABILA, avec résolution. Moi pas voulé, vous qua peut-être prendre moi pour yun nègre? Moi libre, moi blanc comme vous-même.

FORBACH. Qu'est-ce qui t'a appris ces choses-là?

AKABILA, de même. Oh! c'est co ça.

FORBACH. Qu'est-ce qui t'a corrompu à ce point?

AKABILA, de même. Moi... pas corrompu, moi libre...

FORBACH, furieux. Libre!

AKABILA, de même. Ah! c'est co ça!

FORBACH. Et on appelle ça de la civilisation... Attends, si tu ne vas pas me chercher ma cravache, j'y vais aller moi-même et je vais te civiliser.

AKABILA, avec énergie, et en frappant du poing sur la table. Moi veni en France, moi libre, sacrebleu!.. sacrebleu, moi libre!

> Aux armes, citoyens!
> Formez...
>
> (Il se sauve par la porte de gauche.)

FORBACH, le poursuivant. Comment! tu chantes *la Marseillaise!*

SCÈNE III.

FORBACH, seul. Tonnerre et malédiction!.. (Regardant autour de lui.) Il n'y a personne, ce n'est pas la peine d'user mes bons mots... j'en aurai besoin tout à l'heure pour avoir l'air de forcer Méta à épouser mon protégé... La position est difficile... Ah! c'est qu'il ne s'agit pas moins que de trois millions... c'est la dot de Méta, trois millions!.. (Tirant un portefeuille de sa poche.) Les voilà dans ce portefeuille, en valeurs au porteur... Ah! quand je m'en emparai, il y a quinze ans, au milieu de l'incendie du château de Clinton, je croyais emporter une fortune .. Tout cela ne valait pas cent écus... Je ne sais quel bon génie m'a poussé à le garder... Un peu d'audace, un peu d'adresse... et cela peut aujourd'hui me valoir trois millions.

SCÈNE IV.

FORBACH, AKABILA (CAVALIER).

AKABILA, rentrant par la porte du fond. Monché... maître moi... c'est yun...

FORBACH. Tu m'apportes ma cravache?

AKABILA. Ah! c'est ça yun distraction!.. Moi qua oublié li.

FORBACH. Que veux-tu donc?

AKABILA. C'est yun grand monché qui voulé parler et puis vous...

FORBACH. Je n'y suis pas.

AKABILA. Li qua menacer... li qua crier... nom à li Petrus...

FORBACH. Tu as dit?

AKABILA. Petrus.

FORBACH. Petrus! j'étais sûr qu'il viendrait.

AKABILA. Si vous voulez moi qua flanquer li à la porte?

FORBACH. Fais-le entrer.

AKABILA, appelant. Monché là... monché Petrus!

FORBACH. Tais-toi donc, malheureux!

AKABILA, d'un air doux et bas. Veui, moi dis vous. (Petrus arrive.)

FORBACH, à Akabila. Reste là, que personne n'entre ou ne puisse même écouter.

AKABILA, se couchant. Bon, Monché... moi qua bien veiller.

SCÈNE V.

FORBACH, PETRUS, AKABILA (CAVALIER).

PETRUS. Il faut que nous soyons seuls... et ce nègre?

FORBACH. Meilleur qu'un chien pour la garde, moins qu'un chien pour l'intelligence... Tu peux parler.

PETRUS. Tu maries ta fille?

FORBACH, allant s'asseoir près de la table. Oui.

PETRUS. A un marquis gascon, très-ruiné, très-sot et très-laid?

FORBACH. Oui.

PETRUS. Tu dois lui rendre compte de la fortune de Meta?

FORBACH. Oui.

PETRUS. Il s'agit de trois millions?

FORBACH. Oui.

PETRUS. Comment comptes-tu les lui voler?

FORBACH, *à part.* Imbécile! (*Haut.*) Un père ne vole pas ses enfants.

PETRUS. Un autre père, c'est possible... mais toi?

FORBACH, *lui montrant le portefeuille.* Voilà les trois millions dans ce portefeuille.

PETRUS. Je n'en crois pas un mot.

FORBACH. Je te dis qu'ils sont là... D'ailleurs, que t'importe... et que me veux-tu?

PETRUS. Je veux mon droit de commission.

FORBACH. Ton droit de commission?...

PETRUS, *passant de l'autre côté de la table.* Écoute... tu as écrit à Barbajou que tu voulais marier ta fille, et que tu voulais un gendre titré, un homme facile à vivre, peu habitué aux chiffres; et comme tu n'as pas parlé de probité, c'est que non-seulement tu ne l'as pas jugée utile, mais même que tu l'as jugée dangereuse.

FORBACH. C'est possible.

PETRUS. Barbajou m'a montré la lettre, il ne l'avait pas comprise... je l'ai devinée. Je me suis mis en campagne... je t'ai cherché un gendre... comme tu le veux... un homme à qui tu peux dire qu'il fait nuit en plein midi, un homme à qui tu peux donner des enveloppes de Leperdriel pour des rentes au porteur. Est-ce bien là ton affaire?

FORBACH. Parfaitement... Et tu veux?

PETRUS. Ça vaut cher un gendre comme ça.

FORBACH. Combien l'estimes-tu?

PETRUS. Trois millions.

FORBACH, *lui tendant le portefeuille.* Prends-les.

PETRUS. J'ai donc bien deviné... Qu'est-ce que ça vaut?

FORBACH. Ça vaut trois millions.

PETRUS. C'est égal... passons à une autre monnaie. (*Il met la tabatière de Forbach dans sa poche.*)

FORBACH, *lui retenant la main.* Soit!.., mais de la modération.

PETRUS. Dix mille francs.

FORBACH. Le Gascon tout entier ne vaut pas ça; cent louis.

PETRUS. Douze... ou chaque mot que tu ajouteras te coûtera mille écus.

FORBACH. Bah!.. est-ce que dans tout honnête commerce on paye la marchandise avant d'en avoir vérifié la qualité?

PETRUS. Je te garantis le Fonbourgade.

FORBACH. Comme quoi?

PETRUS. Comme bête.

FORBACH. Je le sais... je lui ai parlé.

PETRUS. Comme honnête homme.

FORBACH. Ce qui veut dire que c'est un fripon.

PETRUS. Auquel cas tu le refuses?

FORBACH. Auquel cas je l'accepte.

PETRUS. Bah! mais quel est donc ton projet?

FORBACH. Je vais d'abord te dire le tien, et tu me comprendras tout de suite.

PETRUS. Je n'ai d'autre projet que de te rendre service. (*Il s'asseoit.*)

FORBACH. Encore faut-il que tu ne fasses pas de maladresse dans ta friponnerie... Écoute-moi... je suppose que Meta n'est pas ma fille, que ce soit une enfant que j'ai recueillie, et je suppose encore que j'aie trouvé dans l'Inde un des parents éloignés de Meta à qui j'ai fait l'aveu de ma bonne action, et que ce parent ait légué à Meta trois millions que j'ai recueillis pour elle.

PETRUS. Tu es fort pour recueillir.

FORBACH. Supposons que l'on signe là, sur cette table, le contrat de M. le marquis de Fonbourgade et de Meta. Selon l'usage, je remets au futur la fortune et la dot de Meta, et, selon l'usage, il me donne quittance.

PETRUS. C'est le fait d'honnêtes gens.

FORBACH. Très-bien... le mariage doit avoir lieu le surlendemain... le marquis de Fonbourgade met la dot dans sa poche, et se retire ivre de joie et de bonheur... et puis...

PETRUS. Et puis, le surlendemain il épouse.

FORBACH. Le surlendemain... il est parti avec la dot dont il t'a donné la moitié.

PETRUS. Ah! Forbach...

FORBACH. Voilà ton projet... ou tu n'es qu'un imbécile.

PETRUS. Et comme je ne tiens pas à être un imbécile, cela me fait comprendre parfaitement le tien... Les trois millions sont dans ce portefeuille?

FORBACH. Peut-être.

PETRUS. Le Fonbourgade les prend... nous les partageons, et c'est nous qui sommes volés.

FORBACH. Peut-être... Dans tous les cas, je suis en règle, j'ai ma quittance, et je refais une bonne action en gardant Meta ruinée, et qui n'a d'autre soutien que moi.

PETRUS. Tu es un grand homme, et je m'humilie.

FORBACH. Et tu deviens riche... car tu as la maladresse de laisser échapper le Fonbourgade tout seul, et tu reviens près de ton ami qui te donne cinquante mille francs sur lesquels je vais t'en compter dix mille d'avance. (*Ils se lèvent.*)

PETRUS. Accepté! Décidément j'ai envie de quitter l'exploitation des grandes routes, pour celle des affaires civiles.

FORBACH. Tu as de l'ambition... tant mieux!... Attends-moi là, je vais te chercher ton argent. (*Il sort.*)

PETRUS, *seul.* Et ce n'est que sur celui-là que je compte... (*Prenant le portefeuille.*) Que diable y a-t-il là-dedans?... Voyons. (*Il l'ouvre et lit.*) « Rentes de la république de Niagara. » Il me semble que j'ai entendu parler de ça... Eh! pardieu, oui, c'est cette spéculation qui a dévoré les trois quarts de la fortune des Clinton!... Il a trouvé cela dans le château, le jour de l'incendie, et maintenant il en fait la dot de Meta. Voleur!.. Ah! mais, j'y pense... ce serait là une preuve terrible contre lui... Si je m'emparais de ce portefeuille?.. Que diable! ou je ne sais pas mon métier, ou je dois en avoir quelqu'un qui ressemble à celui-là... (*Il tire un portefeuille de sa poche.*) C'est trop petit. (*Il en tire un autre.*) C'est trop grand... (*Il en tire un troisième.*) Voilà mon affaire... Remettons les billets... (*Il aperçoit Akabila.*) Au diable! je n'ai pas le temps... Le nègre regarde... Forbach trouvera une autre combinaison... c'est son affaire. (*Il pose le faux portefeuille sur la table.*)

FORBACH, *rentrant.* Tiens, voilà ton argent... et maintenant pars.

PETRUS. A l'instant.

FORBACH. Un moment... le portefeuille?

PETRUS, *montrant celui qu'il vient de mettre sur la table.* Il est là...

FORBACH. Bien... attends. (*Il le met dans sa poche.*) Je ne veux pas qu'après t'être fait payer pour ne rien dire à Fonbourgade, tu ailles te faire payer pour lui dire quelque chose.

PETRUS. Oh! ma foi, je n'ai rien à lui apprendre.

FORBACH. Eh bien! permets-moi de t'accompagner jusqu'à la porte du jardin... (*A Akabila, en l'écartant brutalement.*) Allons, place... place, bête brute!.. (*A Petrus.*) Je ne me soucie pas de te montrer à mes gens.

PETRUS, *à part.* Il a des gens!

AKABILA, *qui s'est mis de côté pour les laisser passer.* Ah! moaché Forbach, moi qua veni à bout de vous.

DEUXIÈME TABLEAU. — Le jardin.

Le jardin de Forbach. — La maison à gauche. — Un pavillon à droite. — Fond de jardin.

SCÈNE PREMIÈRE.

UN COCHER (CABESTAN), FONBOURGADE.

LE COCHER, *entrant avec un domestique et frappant à la porte de la maison de gauche.* Monsieur de Fonbourgade?

FONBOURGADE, *sortant de la maison à gauche.* Voilà!...

LE COCHER. Une lettre.

FONBOURGADE, *lisant.* Ah!

LE COCHER. Vous comprenez, Monsieur?.. La personne vous attend dans ma voiture... je pique mes jumelles, et je vous fais marcher en chemin de fer... Allez, je vous suis. (*Seul.*) Et maintenant qu'il est en bonnes mains, je puis prendre la place du Gascon, et, de par l'enfer! je le montrerai si ridicule, que je ferai la partie belle à Clinton, et qu'il sera bien maladroit s'il ne la gagne pas contre un pareil prétendu. (*Il sort.*)

SCÈNE II.

FORBACH, PETRUS.

FORBACH. C'est bon... c'est bon... On n'y touchera pas à ton Clinton.

PETRUS. C'est la condition, tu le sais.

FORBACH. Allons, voyons, laisse-moi tranquille, et surtout parle bas; c'est là qu'est logé mon gendre. (*Il montre la maison à gauche.*)

PETRUS. Adieu donc, adieu... marquis de Fonbourgade.

FORBACH. En finirons-nous?...

PETRUS. Bonne chance! et tâche que le Gascon te donne quittance. (*Il sort.*)

FORBACH, *seul.* Que veut-il dire?.. (*A un valet.*) Holà!... fermez la grille et que personne n'entre... Et maintenant, tâchons de parler un peu à ce marquis. La meilleure manière de le faire

refuser, c'est de le pousser à déployer tous ses moyens de séduction... Ce marquis n'en finit pas... Hé ! mon gendre !...

FONBOURGADE (CABESTAN), sortant de la maison. J'y suis... je viens, j'arrive...

FORBACH. A la bonne heure !... vous voilà beau comme un lion.

FONBOURGADE. C'est pas mal, je crois que c'est pas mal... En passant à Toulouse, je me suis dit : Il faut qu'on m'aime, à moi, et à la première œillade. Alors je suis entré chez un tailleur à l'instar de Paris, et je me suis r'habillé de pied en cap. Savez-vous que je m'en suis fait cent vingt francs d'un coup?

FORBACH. Sac et carnage !... Quand je commandais les cipayes, je portais un uniforme qui m'avait coûté cent mille roupies.

FONBOURGADE. Vous preniez donc bien du tabac?

FORBACH, à part. Décidément mon futur gendre est bête comme un pot.

FONBOURGADE. Mais où donc est votre charmante demoiselle?

FORBACH. Je vais la faire prévenir... (Appelant.) Akabila ! Akabila !...

SCÈNE III.

LES MÊMES, AKABILA (CAVALIER).

AKABILA. Vous qua crier moi, Monché?

FONBOURGADE, en voyant Akabila. Quesaco?

AKABILA, en voyant le marquis. Kesaco... kesaco... ça, ça y est kesaco.

FONBOURGADE, à part. Quel est ce nègre?

FORBACH, à Akabila. Tu ne m'as pas apporté ma cravache?

FONBOURGADE, lui tendant sa canne. Voulez-vous la canne?

FORBACH. Merci, monsieur le marquis, ça peut lui casser un bras, et, au moment où je marie ma fille, j'ai besoin de faire des économies... Va me chercher ma fille.

FONBOURGADE. Va, et amène la demoiselle... Voilà trois quarts d'heure que je l'espère... j'ai hâte de la parler.

AKABILA, à part. Oh ! c'est li-là Fonbourgade... ça pas yun marquis... ça yun macaque.

FORBACH. Veux-tu t'en aller ! (Akabila se sauve.)

SCÈNE IV.

FONBOURGADE (CABESTAN), FORBACH.

FONBOURGADE. Connaissez-vous ce nègre?

FORBACH. Si je le connais ! Voilà dix ans qu'il est à mon service... Pourquoi me demandez-vous cela?

FONBOURGADE. Rien... C'est qu'il me pue au nez. (A part.) Je veillerai sur le droïo.

FORBACH. Mais laissons ça un moment... Je voulais vous parler un peu de ma fille.

FONBOURGADE. Elle ne me paraît pas jalouse de me connaître.

FORBACH. Il faut la flatter un peu... lui montrer son mariage comme le bonheur de sa vie.

FONBOURGADE. Hé bé !

FORBACH. Lui parler de fêtes, de bals.

FONBOURGADE. Hé bé !

FORBACH. De spectacles, de parures... Je vous préviens aussi qu'elle aime les gens d'esprit.

FONBOURGADE. Présent ! ah ! veau-père, faites-vous tranquille, vous n'avez pas à faire à un conscrit dans le service de la galanterie.

FORBACH. C'est ce que nous allons voir... car voici ma fille.

SCÈNE V.

LES MÊMES, AKABILA (CAVALIER), VERDURETTE, META.

AKABILA. Voilà maîtresse moi qua veni.

FORBACH. C'est bien... N'oublie pas de me faire souvenir que je ne t'ai pas encore battu.

AKABILA. Ah ! Monché, nègre à vous, pas teni yun grand mémoire.

FONBOURGADE, à lui-même. L'enfant est jolie.

FORBACH, à part. Mais tu ne l'auras pas.

FONBOURGADE, à part. Ce noir me barbouille l'esprit.

AKABILA, à part. Observons le Gascon.

FORBACH. Mais venez donc !

VERDURETTE, bas, à Meta. Je vous le dirai toujours... il n'y a pas de mari qui ne vaille mieux qu'un père comme le vôtre.

META. Hélas !

FORBACH. Mademoiselle ma fille, je vous présente votre époux futur, M. le marquis de Fonbourgade !

VERDURETTE, à part. Il n'est pas beau.

META. Monsieur..., en venant ici, j'obéis à la volonté de mon père, et j'aime à croire...

FONBOURGADE. J'aime à croire, Mademoiselle, que la seconde fois vous y viendrez par l'entraînement de votre propre cœur.

META. Monsieur, vous comprenez qu'il m'est difficile de répondre.

FONBOURGADE. Aussi, Mademoiselle, je ne vous demande pas de phrases... Je vous ai vue, vous me charmez... vous m'avez vu, qu'en dites-vous?

FORBACH. Au diable ! monsieur le marquis, vous ne voulez pas que ma fille vous saute au cou?... Il faut d'abord se connaître.

FONBOURGADE. Eh ! veau-père, quand on a le cœur sur la main, on se connaît en un jour comme en mille. Hé ! je connais déjà votre demoiselle, comme si elle était mienne. Elle est jolie, je suis bien fait... elle est riche, je suis noble... elle est timide, je suis brave... Ces vertus et ces qualités, opposées en apparence, doivent, en se balançant les unes par les autres, faire marcher admirablement le mécanisme du mariage.

META. Pardon, Monsieur, mais...

FORBACH. D'ailleurs, la vie de province est si agréable pour une femme qui a des goûts simples...

FONBOURGADE. Hé donc ! veau-père, vous ne savez ce que vous dites... vous nous prenez pour des ours ! Rassurez-vous, Mademoiselle, la ville de Sarrat n'est point en arrière de la civilisation... Nous avons le bal, et je puis me vanter d'y avoir fait fureur l'hiver dernier, dans la polka, avec la vicomtesse de la Brestache... On faisait rond pour nous voir... une gaillarde qui... Mais, bast ! elle peut en pleurer tous les yeux de sa tête... Nous concertons tous les dimanches, entre amateurs, quatre violons et cinq clarinettes.

VERDURETTE. Ça doit être joli.

FONBOURGADE. Eh ! oui, la fille, c'est joli... sans compter les grands jours, comme, par exemple, il y a un mois, nous avons eu le steap-chasse... nous étions trois... le petit Bidalat, qui montait le cheval de son oncle Matasset, le médecin... le grand Grezone, qui avait la jument de la maison veuve Boussens, Lesperou et compagnie... et moi qui avais enfourché une petite bête... la Bricole, que je vous ferai faire connaissance avec elle... Imaginez-vous...

META, avec impatience. Monsieur !...

VERDURETTE. L'imbécile !

FONBOURGADE, continuant. Imaginez-vous...

FORBACH, voulant le faire taire. Mon gendre !...

FONBOURGADE, continuant. Faites doucement, donc !... Imaginez-vous que nous étions à l'entrée du pont... le petit Bidalat était tout habillé en velours d'Utrecht jaune, qu'il avait l'air d'un fauteuil ; imaginez-vous qu'on donne le signal... (Montrant Verdurette.) Tenez, supposez que cette fille c'est le poteau. Nous étions là tout près.

META, à son père. Ah ! mon père... mon père !... pouvez-vous exiger que j'épouse cet homme?

VERDURETTE. Je suis brave... mais je n'aurais pas ce courage-là...

FONBOURGADE, continuant, à Verdurette. Imaginez-vous... (Verdurette lui tourne le dos.)

FORBACH. C'est bon, je vais lui parler... (Haut.) Évitez, mon gendre...

FONBOURGADE, à Forbach, continuant toujours. Imaginez-vous... Vous me suivez?.. On donne le signal... Tout à coup...

META, apercevant tout à coup Clinton. Ah !

VERDURETTE, à Meta. Qu'est-ce donc?

FORBACH, de même. Qu'y a-t-il?

META, émue. Ce n'est rien, mon père... j'ai vu... j'ai cru voir...

FORBACH. Pourquoi ce cri?

FONBOURGADE, continuant, et riant. Hé ! c'est absolument le même cri du petit Bidalat, quand je l'ai poussé dans le trou où il s'est cassé la jambe, qu'il y avait de quoi mourir de rire !

FORBACH, riant. Mon futur gendre, vous êtes une... vous êtes un... (A part.) Je ne pouvais pas mieux trouver.

VERDURETTE, bas à Meta. Comment ! c'était M. Gaspard?..

FORBACH, écoutant. Hein?

FONBOURGADE, de même. Hein?

META, à Verdurette. Je te dis que je l'ai vu là ; puis tout à coup il a disparu. C'est comme un rêve.

FORBACH, avec colère. Ah ! ce Clinton est ici !.. ah ! vous l'avez vu... il s'est caché quelque part, sans doute... mais je saurai bien le trouver... Et d'abord, vous, mademoiselle ma fille, commencez par rentrer chez vous.

META. Mais, mon père...

FORBACH. Et, pour que ce Clinton ne puisse pas tromper ma surveillance, je vais vous enfermer moi-même...

META. Mais, mon père...

FORBACH. Tonnerre et malédiction!

META. Comme vous voudrez. (Bas, à Verdurette.) Eh bien! tu lui diras, ma chère Verdurette...

FORBACH, séparant Meta de Verdurette. Il n'y a pas de Verdurette!.. Je vais l'enfermer aussi.

VERDURETTE. M'enfermer!.. moi!.. On n'enferme que les voleurs et les fous!

FORBACH. Mais l'on chasse les filles impertinentes!

META, avec prière. Mon père!.. Verdurette!..

VERDURETTE. En vérité vous êtes si malheureuse, qu'il y aurait pitié de quitter votre service. (Elle sort avec Meta.)

FORBACH. Allons, dépêchons... Et toi, Akabila... Akabila!..

AKABILA. Maître, moi?

FORBACH. Veille ici, et si tu aperçois ce Clinton, viens m'avertir, entends-tu, fouet et supplice!

FONBOURGADE. Eh! veau-père, est-ce qu'on ne va pas déjeuner?

FORBACH. O triple... quadruple animal! (Il sort.)

SCÈNE VI.

AKABILA (CAVALIER), FONBOURGADE (CABESTAN).

FONBOURGADE. Hé! moricaud!

AKABILA. Moricaud!.. moricaud!.. ah! c'est ça yun ti blanc qu'a embêté moi... Foin... Monché... vous qua crier moi moricaud!.. nom à moi... Akabila!

FONBOURGADE. Eh bien! Akabila, toi qui es habitué aux façons intempestives et tempêtueuses de ton maître, que diable a-t-il à crier à ce Clinton?

AKABILA. C'est yun bel ti blanc, bien joli, amoureux de mademoiselle Meta, amoureux beaucoup.

FONBOURGADE. Un rival à moi?.. Mais il n'y pense pas, l'infortuné!.. Il veut donc que je le casse, que je le rompe!

AKABILA, à part. Est-ce que ce serai un vrai Gascon?.. Attendons.

FONBOURGADE. Mais, un moment, est-ce qu'il connaît la demoiselle depuis longtemps?

AKABILA. Tendez... tini neuf... non, six... Ah! moi pas tini yun grand calcul dans tête à moi; dans temps-là mademoiselle Meta était encore yun tout petit monde.

FONBOURGADE. Peste! Mais, depuis qu'elle n'est plus petit monde, la vertu de mademoiselle Meta n'a eu à subir aucun assaut, un peu, là .. hein?

AKABILA. Oh! Monché, vous qua babiller, babiller!.. Moi, pas savé ça vous voulez dire à moi.

FONBOURGADE. Je te demande, moricaud...

AKABILA. Ah! Monché, vous ça chagriner moi.

FONBOURGADE. Eh bien! Akabila, je te demande si la demoiselle ne se serait pas laissée aller à un goût prononcé pour le Clinton?

AKABILA. Non, hélas! et c'est yun grand malheur,.. car monché Clinton tini yun grand zamabilité; li qu'à bayer moi toujours des petits dix sous pour boire tafia.

FONBOURGADE, à part. Ça m'a l'air d'un nègre bon teint.

SCÈNE VII.

Les MÊMES, CLINTON, GIROFLEE.

CLINTON, entrant au fond, à Giroflée. Arrive, paresseux! Il n'y a plus personne ici à craindre... Akabila est incapable de nous trahir. (Il veut lui donner de l'argent.)

FONBOURGADE, à part. Enfin... c'est lui.

AKABILA, tendant la main. Maître moi à dit co ça... si monsieur Clinton veni ici, moi voulé casser li en deux. Eh bien! moi, qu'aller cacher moi dans yun petit coin, et si veni, moi qua avertir vous.

CLINTON, qui n'a pas d'argent. Plus tard... une autre fois.

AKABILA. Ça qua fait à moi rien.

FONBOURGADE, à part. Ça ne te fait rien... tu es un faux nègre. Je te connais, vilain masque!

CLINTON. Arriveras-tu, Giroflée?

GIROFLÉE, arrivant en portant la cassette. Puisque ce sont des talismans, ils devraient bien se porter tout seuls.

CLINTON, lui montrant le pavillon à droite. Entre là, et attends mes ordres; il faut d'abord que je donne une leçon à ce Monsieur. (Allant à Fonbourgade.) N'est-ce pas à monsieur de Fonbourgade que j'ai l'honneur de parler? (Giroflée entre dans le pavillon de droite.)

FONBOURGADE. C'est moi qui le suis....

CLINTON. Vous êtes venu ici dans l'intention d'épouser mademoiselle Meta?

FONBOURGADE. Vous parlez comme un livre.

CLINTON. Avez-vous mis dans vos prévisions que ce mariage pourrait déplaire à quelqu'un?

FONBOURGADE. J'ai mis l'épée et les pistolets dans la malle, et j'ai chanté *la Parisienne*... « En avant! marchons... »

CLINTON. Eh bien! si vous voulez, nous la chanterons en chœur, Monsieur?.. « En avant! marchons... »

FONBOURGADE. En chœur? merci, Monsieur, je ne fais pas de musique.

CLINTON. Est-ce que vous vous moquez de moi?

FONBOURGADE. C'est à mon insu.

CLINTON. Il paraît qu'il faut que je vous parle en bon français pour me faire comprendre.

FONBOURGADE. Ça me sied, Monsieur. Je déteste les gens qui ont de l'accent.

CLINTON. Eh bien! Monsieur, avec ou sans accent, il y a quelqu'un à qui il déplaît que vous prétendiez à la main de mademoiselle Forbach.

FONBOURGADE. Quesaco? Il déplaît à quelqu'un... pécaire!.. où en sommes-nous .. Hé! la fille! quelqu'un! apportez une chandelle; faites-moi lumière, que je voie ce Monsieur à qui il déplaît que j'épouse mademoiselle Forbach.

CLINTON. Ce Monsieur, c'est moi!

FONBOURGADE. Vous... Et qui êtes-vous?

CLINTON. Je suis Gaspard Clinton.

FONBOURGADE. Vous êtes Clinton?... Connais pas.

CLINTON. Suivez-moi, Monsieur, et je vous apprendrai à me connaître.

FONBOURGADE. Je ne me bats qu'avec mes amis.

CLINTON. Monsieur le marquis de Fonbourgade! (s'avançant sur le marquis.)

FONBOURGADE. Monsieur...

CLINTON. Vous êtes un drôle!..

FONBOURGADE, reculant. C'est une injure qui...

CLINTON. Vous êtes un faquin!

FONBOURGADE, de même. C'est un outrage que...

CLINTON. Je vous couperai les oreilles.

FONBOURGADE, de même. C'est une menace dont...

CLINTON. Dont je vous rendrai raison.

FONBOURGADE. Eh! je la sais, votre raison, vous aimez mademoiselle Meta... soit! vous voulez l'épouser... soit! vous voulez un duel... je vous en propose un autre, digne de moi... Voyons lequel de nous deux plaira le mieux à la jeune demoiselle.

AKABILA, à part. Ah! voilà où nous en voulons venir... Je te connais, marquis.

CLINTON. C'est un jeu où j'aurais trop d'avantage.

FONBOURGADE. Vous êtes bien présomptueux.

CLINTON. Moins que vous ne pensez... (A part.) Et grâce à cette rose...

FONBOURGADE. Vous voulez?

CLINTON. Vous me faites pitié, Monsieur. Mais songez-y, si vous ne renoncez pas à la main de mademoiselle Meta, je saurai bien vous forcer à vous battre; et il faudra que l'un de nous reste sur le terrain.

FONBOURGADE. Pour le moment, ce sera vous, car je m'en vais. (Il va pour sortir.)

CLINTON. Et j'espère que c'est pour toujours.

FONBOURGADE, revenant. C'est pour aller délivrer la demoiselle de la prison où son père la retient, et pour qu'elle vous dise elle-même ce qu'elle pense de vous et de moi. Bonjour, Clinton... à revoir. (Il sort.)

SCÈNE VIII.

CLINTON, AKABILA (CAVALIER), puis GIROFLÉE, dans le pavillon.

CLINTON, à lui-même. C'est d'une impudence à renverser!.. et cependant les femmes sont si bizarres... ou plutôt elles savent si bien ce qu'on peut faire d'un mari ridicule et lâche, que Meta est capable d'accepter ce malheureux. C'est ce que nous verrons... (Appelant.) Giroflée!..

AKABILA, à part. Ah! maître Gascon, tu veux profiter du malheur de Meta et de l'amour de Gaspard, pour les perdre l'un par l'autre .. Heureusement que bon esclave est là.

CLINTON, appelant. Giroflée! (A part.) Oui, je le sens, c'est honteux d'avoir recours à de pareils moyens... Mais ce n'est pas votre amour, pour votre amour seulement que je veux, Meta .. c'est ma vengeance... (Appelant.) Giroflée!..

AKABILA. Vous, qua crier moi, Monché?

CLINTON. Ce n'est pas toi. (Appelant.) Giroflée!

AKABILA. Si vous qua commander moi, Monché, moi faire ça vous voulez tout de suite.

CLINTON. Merci!.. (Appelant.) Giroflée!..

GIROFLÉE, dans le pavillon, ouvrant la fenêtre. Eh bien! qu'est-ce qu'il y a?

CLINTON. Il y a, que voilà un quart d'heure que je t'appelle.

GIROFLÉE. Ah! Monsieur, il n'y a que cinq minutes que je dors.

CLINTON. Pas de sotte réponse, s'il vous plaît... Ouvre la cassette et donne-moi la rose qui s'y trouve.

GIROFLÉE. Une rose... Voyons... (On le voit cherchant dans la cassette.)

CLINTON, à lui-même. Que Méla vienne... et la puissance de ce talisman me la livrera bientôt... (Il remonte la scène.) Le hasard me sert... voici Méla. (Il redescend vers le pavillon.)

AKABILA, à part. Ah! c'est pour ça que le Fonbourgade voulait aller la délivrer... Si elle voit Gaspard, c'est fini d'elle. (Il remonte la scène en courant et criant.)

GIROFLÉE, sortant du pavillon en tenant la rose. Voilà, Monsieur.

AKABILA, criant. Monché! maître moi!.. maître moi!.. (Il sort.

SCÈNE IX.

CLINTON, GIROFLÉE.

CLINTON. Qu'est-ce donc?

GIROFLÉE. C'est ce moricaud qui crie à tue-tête.

CLINTON. Mais à qui en a-t-il?

GIROFLÉE, du fond du théâtre. Oh! Monsieur, il parle à M. Forbach; il lui montre l'endroit où nous sommes... (Revenant vers Clinton, avec frayeur.) C'en est fait de nous.. fuyons!

CLINTON. Au moment où, grâce à cette rose, je peux m'assurer la possession de Méla... fuir... non, certes!..

GIROFLÉE, tremblant. Il est furieux!

CLINTON. Eh bien! après tout, ce n'est pas un tigre.

GIROFLÉE, de même. Lui... mais c'est un brigand... un assassin... Vous pouvez rester, vous, qui avez le don de vous rendre invisible ou prendre la figure d'un autre.

CLINTON. Oh! tu as raison, mais quelle figure prendre? Oh! pardieu, celle de mon rival... Allons, dépêchons, dépêchons, et tu verras comment on se moque d'un sot. (Il rentre dans le pavillon à droite, dont la fenêtre reste ouverte.)

GIROFLÉE, apercevant Forbach. Le voilà... le voilà... sauve qui peut! (Il disparaît au moment à gauche.)

SCÈNE X.

LES MÊMES, FORBACH, AKABILA (CAVALIER).

AKABILA, entrant en courant. Par ici... par ici...

FORBACH, entrant, tenant des épées. Tonnerre et carnage!... Où est-il.. où est-il, ce misérable?

AKABILA. Li ici, tout à l'heure... moi qua voir li... li qua déserter.. fouin.

CLINTON, dans le pavillon, et cherchant dans la cassette. Où sont donc ces gants?..

FORBACH. Il s'est enfui... et tu es sûr de l'avoir vu?

AKABILA. Moi qua parler à li, moi qua voir li.

CLINTON, dans le pavillon. Ah! les voilà au fond.

FORBACH, qui regarde et écoute. On a parlé... Il est dans ce pavillon.

AKABILA, se mettant devant Forbach. Ah! pas tuer li, cher maître moi... battez plutôt negre à vous...

FORBACH. Ça n'empêchera pas... (Écartant Akabila.) Ote-toi de là.. Ah! monsieur Clinton, vous vous permettez... Ouvrirez-vous, mitraille et enfer!... ouvrirez-vous? (Il frappe à la porte.)

CLINTON, qui a mis les gants. A nous deux maintenant!.. (Il sort sous la figure exacte de Fonbourgade.) Eh! que diable, veau-père, avez-vous à faire tout ce tapage?

FORBACH. Le marquis!

AKABILA, à part. Je suis pris!

CLINTON, en Fonbourgade, mais de sa voix naturelle, à Giroflée. Comment me trouves-tu?

GIROFLÉE, qui a reparu. C'est effrayant.

FORBACH, stupéfait. Le marquis!

CLINTON, en Fonbourgade. Eh! oui, c'est moi-même... fort surpris de vos cris et de vos jurements.

FORBACH. Et vous êtes resté ici depuis mon départ?

CLINTON, de même. Je n'en ai pas bougé.

FORBACH. Alors vous savez ce qu'est devenu ce Gaspard Clinton?

CLINTON, de même. Quel est cet homme?

FORBACH. Mais... celui qui vous a cherché querelle.

CLINTON, de même. A moi... je n'ai vu personne... Vous plaisantez, cher veau-père.

FORBACH, à Akabila. Comment, drôle! ne m'as-tu pas dit que tu avais vu ici Gaspard Clinton?

AKABILA. Oui, moi qua voir li, avec yeux là. (A Clinton.) Li qua crié: Vous yun drôle et yun faquin!

CLINTON, de même. A moi?

AKABILA. Oui, vous... ça vérité... Li vouloir couper oreilles à vous.

CLINTON, de même. A moi?

AKABILA. Li qua défendu vous d'aimer mademoiselle Méla, et vous qualler tout doux, pas méchant, comme à présent... vous bon capon.

FORBACH. Est-ce possible, monsieur de Fonbourgade?

AKABILA, attrapant Giroflée, au moment où celui-ci cherche à s'évader. Mi Giroflée domestique à li... demandez si moi pas dire à vous la vérité.

FORBACH, à Giroflée. Ah! c'est toi, croquant... Réponds-moi... Est-il vrai que ton maître est venu ici?

GIROFLÉE, embarrassé. Oui, Monsieur, mais...

CLINTON, de même, mais de sa voix naturelle, à Giroflée. Tais-toi!..

FORBACH. Viens ici... Est-il vrai qu'il ait traité M. de Fonbourgade de faquin?

GIROFLÉE. C'est vrai, mais...

CLINTON, de même à Giroflée. Misérable!

FORBACH. Qu'il l'ait menacé de lui couper les oreilles?

GIROFLÉE. C'est vrai, mais...

CLINTON, toujours de même, à Giroflée. Drôle!

FORBACH. Damnation et mitraille!.. Monsieur mon futur gendre, vous êtes un paltoquet.

CLINTON, de même et de sa voix de Fonbourgade. Monsieur mon veau-père, vous n'êtes qu'un manant!

FORBACH. Exécration et triple canon! vous m'avez appelé manant! Voici des épées, jeune homme, voici des épées!

AKABILA, avec joie. Ça va... ça va...

GIROFLÉE, à Clinton. Eh! Monsieur, vous oubliez que vous êtes Fonbourgade!

CLINTON, de même, de sa voix naturelle, à Giroflée. Laisse-moi tranquille.

FORBACH. Monsieur le marquis de Fonbourgade, en garde!

CLINTON, de même, de sa voix naturelle. Je ne suis pas le marquis de Fonbourgade.

FORBACH, hors de lui. Vous n'êtes pas Fonbourgade! Mais qui êtes-vous donc? massacre et damnation!

CLINTON, toujours en Fonbourgade, mais de sa voix naturelle. Je suis... je suis... Eh bien! Monsieur, je suis Gaspard Clinton!

TOUS. Hein?

FORBACH, laissant tomber son épée. Akabila! Akabila! la peur lui a troublé la raison; il est fou!

AKABILA. Monché, my un bon corde.

CLINTON, de même. Moi, fou... (Il veut ôter ses gants, pour reprendre sa figure naturelle. Akabila et Forbach l'arrêtent.) Me laisserez-vous, misérables!.. (Il s'échappe derrière la maison de gauche.)

FORBACH. Arrêtons-le! arrêtons-le!.. (Ils courent après.)

GIROFLÉE. En voilà des talismans! (Clinton, poursuivi, se sauve en cherchant à retirer les gants qui lui ont fait prendre la figure de Fonbourgade, retraverse le théâtre et court vers le pavillon de droite. Akabila et Forbach l'attrapent sur la porte et luttent avec lui; enfin, Clinton est parvenu à retirer ses gants, et ils le ramènent sur la scène sous sa vraie figure.)

FORBACH, qui avait pris Clinton pour Fonbourgade. Gaspard Clinton! (Il entre dans le pavillon.)

CLINTON, en fureur et jetant ses gants. Au diable les maudits gants!

FORBACH, ressortant. Mais où donc est ce Fonbourgade?

SCÈNE XI.

FORBACH, CLINTON, FONBOURGADE (CABESTAN), AKABILA, GIROFLÉE.

FONBOURGADE, paraissant à la porte de la maison de gauche. Eh! que diable! veau-père, vous criez comme un veau!

AKABILA. Eh! le voilà!.. c'est li! (Il lui saute au collet.)

FORBACH. Tiens-le bien!

FONBOURGADE. Mais, sang-Dieu! veau-père, qu'est-ce que cela veut dire?

AKABILA, le tenant au collet. Li fou, Monsieur, moi qua amarré li.

FORBACH, à Clinton. Quant à vous, Monsieur, je n'ai pas besoin de vous dire que votre présence...

CLINTON. Il suffit, Monsieur. (Il fait un signe à Giroflée qui va dans le pavillon.) Et, quant à vous, monsieur de Fonbourgade, s'il vous plaît de me suivre, je suis à vos ordres.

FONBOURGADE. A l'instant. Prêtez moi vos épées, veau-père.

FORBACH. Pourquoi faire?

FONBOURGADE, montrant Clinton. Pour me couper la gorge avec ce godelureau.

FORBACH. Sang et carnage! puisque vous en êtes capable!, c'est à un autre que vous aurez affaire.

FONBOURGADE. Et à qui donc?

FORBACH. A moi, sang et mort! et à l'instant.

GIROFLÉE, *à son maître.* Le capitaine va le massacrer pour les injures que vous lui avez dites.

CLINTON. C'est ce que je ne souffrirai pas.

FORBACH. Allons, en garde !

FONBOURGADE, *reculant.* Mais, du diable si j'entends un mot à vos fariboles !

FORBACH. Comment, misérable ! après m'avoir appelé manant !

FONBOURGADE. Moi !

AKABILA, *lui présentant une épée.* Oui, vous, monché Bourgade.

CLINTON. Eh ! non, ce n'est pas lui.

FORBACH. Comment ! après m'avoir dit que vous n'étiez pas le vrai marquis de Fonbourgade ?

FONBOURGADE. Moi ?

AKABILA, *de même.* Oui, vous, monché Kesaco...

CLINTON. Eh ! non, ce n'est pas lui.

FORBACH. Après avoir eu l'insolence de me dire que je criais comme un veau !

FONBOURGADE. Moi ?

AKABILA, *de même.* Oui, vous, monché Makakc.

CLINTON. Eh ! non, ce n'est pas lui.

FORBACH, *se retournant vers Clinton.* Qui est-ce donc ?

CLINTON. Eh ! mon Dieu, Monsieur, c'est moi.

FORBACH. Vous ?

CLINTON. Oui, moi.

FORBACH. Vous qui m'avez dit que vous n'étiez pas le marquis de Fonbourgade ?

CLINTON. Oui, moi !

FORBACH. Qui m'avez appelé manant ?

CLINTON. Oui, moi !

FORBACH. Mais je ne vous ai pas vu ?

CLINTON. C'est égal.

FORBACH, *à Fonbourgade.* Et vous prétendez que ce n'est pas vous qui là, tout à l'heure...

FONBOURGADE. Ce n'est pas moi.

FORBACH. Mais je vous ai vu.

FONBOURGADE. C'est égal.

FORBACH, *hors de lui.* Carnage ! incendie ! massacre ! est-ce que vous croyez qu'on se moque comme ça d'un homme qui a traversé le Mogol et la Grande-Tartarie, le sabre au poing ?

AKABILA. Vous qua tuer eux chez maître moi... moi qué demander vous grâce...

FORBACH. Oh ! ce n'est pas comme ça qu'on punit de pareils misérables. Va me chercher des cravaches.

AKABILA. Oui... oui... moi qua comprendre ça que vous voulez. *(Il sort en courant.)*

CLINTON, *à Forbach.* Qu'est-ce à dire ?

FONBOURGADE, *à Forbach.* Veau-père vous êtes un bélître.

FORBACH, *en fureur.* Exécration ! Akabila !

AKABILA, *apportant les cravaches.* Mi... moi !..

FORBACH, *de même.* Gardes-en une.

AKABILA, *avec joie.* Ah ! Monché... c'est yun grand regalade pour moi... moi toujours battu... moi qua flanquer yune pile à Kesako là.

FORBACH, *à Clinton, en le menaçant.* Ah ! vous m'avez appelé manant !

CLINTON. Eh ! Monsieur, je suis prêt à vous en rendre raison.

FORBACH. Eh ! je ne veux pas de vos raisons.

CLINTON, *il pousse entre lui et Forbach Giroflée, qui reçoit les coups de cravache, et il s'échappe en menaçant Forbach.* Monsieur... Monsieur !

FORBACH, *frappant sur Giroflée qu'il rencontre toujours devant lui en poursuivant Clinton.* Ah ! lâche... ah ! drôle. *(Il sort.)*

CLINTON, *en sortant, et de loin.* Monsieur, vous me payerez cette injure de votre sang.

AKABILA, *à Fonbourgade, qui veut se sauver, et en lui barrant le passage.* Vous bien en colère... cher petit blanc là ?.. *(Il lui donne un coup de cravache.)*

FONBOURGADE. Tu me le payeras, exécrable moricaud.

AKABILA. Comment trouves-tu que les talismans profitent à toi et à ton protégé ?

FONBOURGADE, *en fuyant.* Que Dieu te sauve, malheureux !

AKABILA. Que le diable t'emporte... infâme !

ACTE QUATRIÈME.

PREMIER TABLEAU. — La Bourse.

L'intérieur de la Bourse, avec sortie à droite et à gauche. — Des joueurs forment des groupes, d'autres se promènent.

SCÈNE PREMIÈRE.

CABESTAN, JOUEURS, *puis* CAVALIER.

PREMIER JOUEUR. Qu'est-ce qui a du cinq ?

CABESTAN. Moi !

PREMIER JOUEUR. Combien ?

CABESTAN. Cent dix-neuf, trente.

DEUXIÈME JOUEUR. Tu es fou, le cinq est à cent vingt.

CABESTAN. Je crois à la conversion.

CAVALIER, *entrant.* C'est la seule à laquelle tu crois, sans doute ?

CABESTAN. Eh ! c'est mon ami Cavalier, se montrant à ciel ouvert... blanc comme son âme... Bonjour... bonjour.

CAVALIER, *bas à Cabestan.* Hélas ! mon pauvre Cabestan, je suis fâché de notre rencontre d'hier, d'autant mieux que je crains d'avoir un peu déteint sur toi... Il me semble que tu as là deux ou trois petits noirs...

CABESTAN. Tu me le payeras.

CAVALIER. La cravache n'est pas perdue... Et que viens-tu faire ici ?

CABESTAN. La même chose que toi... attendre Gaspard.

CAVALIER. D'où sais-tu qu'il va venir ?

CABESTAN. D'un mot échappé à sa colère.

CAVALIER. Et tu crois à ceux-là ?

CABESTAN. Je crois toujours aux mauvais premiers mouvements. Il veut devenir riche.

CAVALIER. Mais je ne vois pas de mal au désir qu'il a de s'enrichir.

CABESTAN. Ici, à la Bourse ?.. mais c'est mon domaine, Cavalier. Fausses nouvelles, bruits fâcheux, révolutions inventées, dividendes menteurs, actions sur des houilles imaginaires, créances périmées, brevets d'invention qui décorent du nom de bougie ce que nous appelions autrefois chandelle... emprunts étrangers dont on paye les intérêts sur le capital, jusqu'à ce qu'on ne paye plus ni capital ni intérêts... mais tout cela m'appartient.

CAVALIER. Tu es trop modeste, Cabestan, et le changeur qui bourre de plomb les lingots d'or qu'il livre au commerce, et le commissionnaire qui vend au comptant, à vingt pour cent de perte, les marchandises qu'il a achetées à crédit, en réalisant quatre-vingts pour cent de bénéfice, car il palpe l'argent et ne paye pas ses effets.

CABESTAN. C'est assez distingué, je m'en vante.

CAVALIER. Et le filou qui coupe les bourses, le voleur qui force les caisses, le faux-monnayeur qui trompe le pauvre, le faussaire qui ruine le riche... l'escroc qui dépouille tout le monde...

CABESTAN. Pas si haut, Cavalier... Ils sont tous de ma famille, je le sais... mais je suis un peu aristocrate... je n'aime pas le vol qui mène en cour d'assises.

CAVALIER. Oui, parce que tu sais que, tout égaré qu'il est, Gaspard est incapable de descendre jusque-là.

CABESTAN. Oh ! oh ! on ne sait pas où peuvent mener de mauvais commencements... Mais, pour le moment, ce n'est pas mon affaire... Meta n'aimerait pas un fripon... et c'est l'amour de Meta pour Gaspard, et leur perte à tous deux qu'il me faut...

CAVALIER. Eh bien ! je te permets de l'enrichir.

CABESTAN. Bah ! ne sais-tu pas que la richesse inspire les mauvaises pensées ?

CAVALIER. Oui, mais je sais aussi que la pauvreté est une mauvaise conseillère.

CABESTAN. Mais si je l'enrichis par une méchante action...

CAVALIER. Mais si je la rends bonne ?

CABESTAN. C'est ce que nous allons voir... Le voici !

CAVALIER. C'est moi qui lui ai conseillé de venir ; et, pour te montrer jusqu'à quel point je te méprise, je te l'abandonne. *(Il s'éloigne.)*

SCÈNE II.

CABESTAN, CLINTON.

CABESTAN, *à lui-même.* Hum ! je vais me défier de tout le monde... Attention.

CLINTON. Eh ! c'est toi, Cabestan... Est-ce que tu es devenu agent de change ?

CABESTAN. Pas encore.
CLINTON. Courtier?
CABESTAN. Plus tard.
CLINTON. Que fais-tu donc ici?
CABESTAN. Je suis marron... je fais la coulisse... et je carotte sur les primes et les reports.
CLINTON. Encore cet argot incompréhensible... Cabestan, je veux faire fortune.
CABESTAN. Moi aussi!
CLINTON. Je le comprends... Mais écoute... j'ai pour cela des moyens que tu ne peux avoir.
CABESTAN. Il est certain que tu as une capacité, un génie...
CLINTON. Trêve de compliments... Je possède, te dis-je, des moyens qui dépassent toute croyance.
CABESTAN, *à part.* Si je ne viens pas à son aide, il va s'embrouiller, même avec moi. (*Haut.*) Je ne te demande pas les secrets de tes moyens, dis-moi seulement ce que tu prétends faire?
CLINTON. Eh! mon Dieu! je n'en sais rien... Jamais je n'ai pu comprendre un mot de vos affaires de prime, de reports, dont un... de fin courant... de hausse, de baisse.
CABESTAN. Alors, écoute-moi!... (*Lui montrant un joueur qui entre à gauche.*) Tiens, vois-tu ce gros homme à l'air si lourd et si empâté?.. Eh bien! c'est le roi des aigrefins... Ou je le connais mal, ou il a dans sa poche quelque nouvelle importante, fausse ou vraie, avec laquelle il peut changer le cours de la Bourse.
CLINTON, *à part.* Cette nouvelle, je la saurai... ou ce lorgnon me tromperait. (*Haut.*) Je comprends cela... Mais comment pourrai-je me servir de cette nouvelle?
CABESTAN. Tiens, regarde encore... (*Lui montrant un autre joueur venant du côté droit.*) Vois-tu là-bas ce malheureux vieillard qui porte sur son visage les traces de la misère qui l'accable?.. Eh bien! il a dans sa poche pour trois cent mille francs de rentes de la république de Niagara, qu'il a payés, il y a trente ans, de toute sa fortune.
CLINTON. Et il est pauvre?
CABESTAN. La république a fait banqueroute, il y a vingt ans, les républiques y sont sujettes, et ces trois cent mille francs ne valent pas trois cents sous.
CLINTON. Quelle affaire peut-on donc tenter avec un pareil homme?
CABESTAN. Le voici... Je suppose que l'aigrefin sache avant ce misérable que la république du Niagara veut ou peut payer... l'aigrefin achètera ses rentes au pauvre diable, pour un morceau de pain, et les revendra une heure après à leur valeur réelle.
CLINTON. Mais c'est simple comme bonjour!
CABESTAN. A condition qu'on sera dans le secret de l'aigrefin.
CLINTON. C'est mon affaire.
CABESTAN. Va donc le trouver... Dépêche-toi, le voilà qui s'éloigne...
CLINTON, *à part.* A moi, mon lorgnon. (*Il va vers l'aigrefin, et cause bas.*)

SCÈNE III.

LES MÊMES, CAVALIER, PETRUS.

CAVALIER, *à Petrus.* C'est ici, mon brave homme; mais j'ai bien peur que vous ne trouviez pas grand'chose de vos trois millions de papier.
PETRUS, *à part.* Imbécile que je suis! au lieu de prendre du bon argent...
CAVALIER. Allez... voyez.
CABESTAN, *à part.* Eh! c'est Cavalier... avec un drôle que je connais... un voleur de haute volée... Ah çà! est-ce que notre honnête homme voudrait marcher sur mes brisées? Ce serait drôle.
CAVALIER, *à part.* Je n'ai plus besoin de m'en mêler... Cabestan fera le reste.
CLINTON, *revenant.* Ah! Cabestan, quelle nouvelle!
CABESTAN. Qu'as-tu donc?
CLINTON. En vérité, on dirait que tu vois à travers les poches... (*A part.*) Comme moi, avec mon lorgnon.
CABESTAN. C'est de la perspicacité.
CLINTON. Ce que tu supposais est arrivé.
CABESTAN. Comment! la république de Niagara paye?... Tu veux dire qu'elle promet de payer.
CLINTON. Mieux que cela... elle vient de céder tout son territoire à l'Angleterre, à la condition que l'Angleterre payera ses dettes.
CABESTAN. L'Angleterre en est bien capable... Mais alors, comment n'as-tu pas couru après le malheureux que je t'ai montré?
CLINTON. Le voilà là-bas.
CABESTAN. Trop tard... notre aigrefin le tient déjà, et il suffit qu'il ait mis la main sur lui pour qu'il soit déjà plumé jusqu'au sang.. Attends, je vais tâcher de le rattraper.
CLINTON. Oh! je trouverai... je verrai.
PETRUS, *qui s'est adressé à plusieurs groupes.* Rien! pas un sou à tirer de tous mes chiffons... Ah! misère...
CAVALIER. Adresse-toi à ce jeune homme.
PETRUS, *allant à Clinton.* Des Niagara...
CLINTON. Vous en avez?
PETRUS. Pour trois millions...
CLINTON. Trois millions... et vous en demandez?..
PETRUS. Ah! Monsieur, je sais bien que ça ne vaut pas grand'chose... J'en demande trois mille francs.
CLINTON, *à part.* Trois mille francs! et j'ai à peine quelques louis... Et Cabestan qui n'est pas là.
CAVALIER. Qu'as-tu donc, Clinton?
PETRUS, *bas, à Cavalier.* Clinton! Oh! non... non... ce serait le voler, lui... et je ne veux pas.
CAVALIER, *bas, à Petrus.* Reste, ce remords te vaudra mieux qu'une friponnerie. (*Haut.*) Mais qu'as-tu donc, Gaspard?
CLINTON. Que t'importe!.. Tu es mon ami, à ce que tu dis.. mais jamais cela n'a été jusqu'à me prêter de l'argent.
CAVALIER. Pour des folies indignes... jamais! pour une bonne affaire... toujours! Que te faut-il?
CLINTON. Trois mille francs.
CAVALIER. En voilà six mille... Laisse-moi traiter avec cet homme... (*A Petrus.*) Eh bien! mon brave, ça vous va-t-il?
PETRUS, *donnant le portefeuille.* Dépêchons... Tenez, voyez!..
CAVALIER. C'est bon... Voilà ton argent... et souviens-toi que la première bonne pensée que tu as eue t'a plus valu que tous tes crimes.
PETRUS, *en s'éloignant.* Merci de la morale, et surtout de l'argent...
CAVALIER, *donnant le portefeuille à Clinton.* Tiens, Clinton, voilà ta fortune.
PETRUS, *à part.* Oh! voilà Forbach... Observons. (*Il se cache derrière un groupe.*)
CLINTON, *examinant le portefeuille.* C'est singulier... je connais ce portefeuille.
CAVALIER, *à part.* Je le crois.
CLINTON, *l'ouvrant.* En effet, c'est bien lui, et renfermant des valeurs immenses.
CABESTAN, *revenant.* Barrmont avait tout acheté... et déjà la nouvelle est connue. L'opération est manquée.
CAVALIER. Elle est faite, regarde.
CLINTON, *à lui-même.* Trois millions!.. trois millions!..
CABESTAN, *à Cavalier.* Trois millions.. à qui les as-tu volés? (*Pendant la fin de cette scène, Forbach est entré, et va d'un groupe à un autre, interrogeant avec inquiétude.*)

SCÈNE IV.

LES MÊMES, FORBACH.

FORBACH. Qui parle de voler?.. C'est moi... moi qu'on a volé... Eh! justement, monsieur Clinton, ce portefeuille m'appartient.
CLINTON. Ah! c'est vous, monsieur Forbach.
CABESTAN, *à Cavalier.* Ah! vertueux esprit, tu fais acheter à ton protégé des rentes volées!
CAVALIER, *à Cabestan.* Tu vas voir.
CLINTON, *à Forbach.* Vous qui avez eu, hier, l'insolence de me chasser de chez vous .. vous m'en rendrez raison!
FORBACH. A vous? Mais, Monsieur, avant d'engager une querelle d'honneur, méritez qu'on vous réponde, et rendez-moi ce portefeuille, qui m'a été volé hier... chez moi... où vous vous êtes introduit, Monsieur...
CLINTON. Infamie! Et vous osez dire?..
FORBACH. Si bien, que si vous ne me restituez pas ce portefeuille, je vais aller chercher la police.
CABESTAN, *à Cavalier.* Oh! Cavalier... on n'est pas plus bête.
CAVALIER, *à Cabestan.* Tu n'es pas fort, Cabestan.
FORBACH, *à Clinton.* Voyons, Monsieur, voulez-vous me remettre ces valeurs?.. sinon je vais...
CAVALIER, *allant à Forbach.* Un moment, monsieur Forbach, un moment .. Ne faites pas, dans un premier mouvement de colère, une action dont vous vous repentiriez peut-être.
FORBACH. Je ne me repens jamais.
CABESTAN, *à part.* En voilà un qui m'est fidèle.
CAVALIER. Qui sait? Tenez, vous n'avez pas bien regardé ce portefeuille... Voyez, les armes de Clinton sont gravées à l'intérieur, sous ce secret...
CLINTON. Que j'ai reconnu.
FORBACH, *à part.* Oh! maladroit!

CAVALIER. Ce portefeuille, sans valeur il y a quinze ans, existait dans le château de Clinton... on le croyait brûlé, pas du tout... quelque adroit voleur s'en était emparé... Ce n'est pas vous, n'est-ce pas?

FORBACH. Moi!.. quelle indignité!

CAVALIER. Alors, c'est qu'il a été volé par ce misérable Petrus...

FORBACH. L'infâme!.. Il en est bien capable.

PETRUS, à part. Le gueux!

CAVALIER. Qui vient de le remettre à son légitime propriétaire.

FORBACH. Pour rien?

CAVALIER. Non, je lui ai donné deux mille écus.

FORBACH. Sachant que c'était un portefeuille volé?

CAVALIER. Par qui?

FORBACH. Par qui... eh bien! par Petrus, comme vous avez dit.

CAVALIER. A qui?

FORBACH. A qui... à qui...

CAVALIER. A Gaspard, c'est clair... Le portefeuille lui a été volé, le portefeuille lui est rendu... (A Cabestan.) Qu'en dis-tu?

CLINTON, à Forbach. Maintenant que l'affaire de ce portefeuille est vidée entre nous, monsieur Forbach, il en reste une...

FORBACH. Eh bien! soit, vous savez où je demeure... vous vous y êtes assez souvent présenté pour cela... Quand vous voudrez.

CLINTON. J'y compte. (Forbach et Clinton se séparent.)

PETRUS, bas, à Forbach. Je ne veux pas.

FORBACH. Oh! misérable!.. sais-tu ce que tu m'as volé?

PETRUS. Ce que tu avais volé toi-même.

FORBACH. Écoute et regarde.

PREMIER JOUEUR. Eh bien! Messieurs, la grande nouvelle vient d'être confirmée... les Niagara sont garantis.

CAVALIER. Fais tes affaires, Clinton. (Il se fait un groupe.)

CABESTAN, à part. Je vais tâché de grappiller un peu.

DEUXIÈME JOUEUR. J'en prends à soixante.

PREMIER JOUEUR. Soixante et un.

DEUXIÈME JOUEUR. Deux!

TROISIÈME JOUEUR. Trois!

QUATRIÈME JOUEUR. Quatre!

FORBACH, à Petrus. Entends-tu, misérable?... C'est deux millions que tu me fais perdre!

PETRUS. A toi? tant mieux... Ça me console de les avoir perdus.

CABESTAN, à part. Voilà cent mille francs que je gagne.

FORBACH, à Petrus. Mais ce misérable Gaspard... il a osé me provoquer... je lui apprendrai...

PETRUS. Je ne veux pas.

FORBACH. Ah! ce sera donc toi par qui je commencerai!

PETRUS. Ça sera difficile... Si tu me suis, je te dénonce; un geste, et je parle; un mot, et je dis tout.

FORBACH. Je te retrouverai.

PETRUS. Où ça?.. chez moi?.. J'en ai pas. (Il sort par le côté droit.)

FORBACH. Il faut que j'en finisse avec ce Petrus, et surtout avec ce Clinton. (Il sort par le côté gauche.)

CABESTAN, à Cavalier. Dis-moi lequel des deux est le plus honnête?

CAVALIER. C'est-à-dire lequel est le plus voleur?

CABESTAN. Ça veut dire la même chose.

PREMIER JOUEUR. Soixante-dix

CABESTAN. C'est inouï... ça monte toujours.

CAVALIER. Eh bien! Cabestan, tu vois, le voilà riche.

CABESTAN. Ça me va.

CAVALIER. Que penses-tu donc qu'il va faire de sa fortune?

CABESTAN. Tiens... demande-le-lui.

CLINTON, à lui-même. Riche!.. riche!.. plus riche que je ne pouvais l'espérer... voilà la vraie puissance. Ah! Meta... Meta... vous allez enfin me payer votre abandon!

CABESTAN, à Cavalier. Tu vois...

CAVALIER. Oui, l'ivresse de l'or est dangereuse.

CABESTAN. Plus que tu ne crois.

CLINTON, à un groupe de joueurs. Messieurs, je vous invite tous à un splendide festin... Demain, venez tous chez moi, et je vous promets une aventure dont je veux que le scandale amuse Paris et l'épouvante.

CABESTAN. Que prétends-tu donc?

CLINTON. Demain j'aurai enlevé Meta... Demain je la mettrai en face de tous ces hommes que je viens d'appeler chez moi... demain, en la livrant à leurs risées, je me vengerai de tout ce que je souffre depuis un an. A demain, Messieurs... à demain. (Il sort. — On entend la cloche, et tous les joueurs disparaissent.)

CABESTAN, à Cavalier. A ton tour, qu'en dis-tu?

CAVALIER. Ah! tu l'as bien travaillé.

CABESTAN. Et tu as été assez niais pour l'enrichir... tu as remplacé les talismans inutiles que je lui avais donnés par une puissance qui domine toutes les autres... Mais tu ne sais donc pas que l'or est le grand moteur de ce monde?.. que politique, guerre, amour... Il commande tout, mène tout... fait marcher à lui seul les mille rouages de la société?

CAVALIER. Oh! oh! oh! que de grosses phrases pour dire si peu de choses!.. Et, pour te répondre dans ton style, ne sais-tu pas, grand orateur, que le moindre grain de sable, jeté dans les rouages de la plus puissante machine, l'empêche de marcher?

CABESTAN. Quand elle ne l'écrase pas.

CAVALIER. Chauffe donc la machine, Cabestan... marchons à toute vapeur... déploie tout ton génie... Je me ferai grain de sable. (Ils sortent, et le décor change à vue.)

DEUXIÈME TABLEAU. — Les portiers. — La maison à deux étages.

Le théâtre représente une maison qui avance jusqu'au bord de la scène. — Le rez-de-chaussée est divisé de manière à laisser voir au centre la voûte de la porte cochère, qui se trouve au fond sur la rue. — A gauche du spectateur, la loge du portier. — A droite, le vestibule d'un grand escalier. — Au premier, on voit un salon avec trois croisées, au fond, qui ouvrent sur les Champs-Élysées, et une porte à droite et à gauche; une table au milieu. — Deux de ces croisées sont garnies de barreaux de fer; la troisième, celle du milieu, est libre et ouverte, et laisse voir une échelle et un échafaudage sur lequel est un maçon qui travaille.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

CAVALIER, FREMIQUOI.

CAVALIER. Soyez sûr de votre affaire, mon brave homme, vous me connaissez?.. Je comprends... la mère Fremiquoi est en train de balayer les escaliers, et ne peut pas veiller au cordon... Je vous dis que je suis là... Allez porter cette lettre... vingt francs pour vous, si vous me rapportez la réponse. A M. de Fonbourgade, vous entendez bien? c'est au Bas-Meudon. Vous chercherez, jusqu'à ce que vous ayez trouvé.

FREMIQUOI. J'y vas, Monsieur, j'y vas .. mais...

CAVALIER. Je ne bouge pas d'ici, jusqu'à ce que la mère Fremiquoi soit descendue. Je sais que M. Forbach ne plaisante pas. (Fremiquoi sort.)

SCÈNE II.

CAVALIER, puis CABESTAN et LA MÈRE FREMIQUOI.

CAVALIER, seul. Et maintenant, j'empêcherai bien Gaspard d'arriver jusqu'à Meta... S'il la soumettait jamais à la puissance de ses deux plus funestes et plus impérieux talismans, il lui jetterait dans le cœur une passion folle et irrésistible... Elle serait perdue, et Clinton avec elle.

LA MÈRE FREMIQUOI, dans l'escalier. C'est bon.

CAVALIER, à part. Eh! c'est la mère Fremiquoi... A mon poste. (Il se retire au fond de la loge du portier.)

CABESTAN, reconduisant la mère Fremiquoi. Je paye d'avance, mère Fremiquoi; vous savez quel plaisir je ferais à M. Forbach, si je pouvais lui retrouver ce scélérat d'Akabila... Je l'ai vu il n'y a pas deux heures dans un cabaret de Bellevue... vous l'y trouverez... ramenez-le... Je sais bien que le père Fremiquoi est un peu sourd... Soyez tranquille; je vous dis que je ne sors pas de là... Je vous excuserai. (La mère Fremiquoi tire le cordon, et elle sort.)

CAVALIER, sous le costume de Fremiquoi, dans la loge.

Vous n'aurez pas grand'chose à faire;
Vous me ferez mon beau lit blanc,
Belle rose,
Vous me ferez mon beau lit blanc,
Belle rose au rosier blanc.

CABESTAN. Eh! voilà ce vieux cerbère de Fremiquoi qui s'éveille; dépêchons, il m'aurait bientôt mis à la porte. (Il rentre dans le vestibule.)

SCÈNE III.

FORBACH, au premier étage, LE MAÇON, sur l'échafaudage.

FORBACH, entrant par la porte de gauche. Encore une lettre de cet insolent Clinton. Oh! si j'avais encore Akabila... si même je pouvais retrouver ce Fonbourgade... Il m'avait l'air brave quoique Gascon... Il m'eût débarrassé de Gaspard sans que Petrus pût se fâcher... C'est que ce Clinton est capable de tout...

J'ai beau lui défendre ma porte, il est homme à monter par la fenêtre... Hé! vous autres... (On voit passer une tête de maçon.) dépêchez un peu, et que ces grilles soient scellées pour aujourd'hui même.

LE MAÇON. Ça serait fait...

FORBACH. Voyons, relisons un peu cette lettre. (Il lit.) « Monsieur, si vous ne vous décidez pas à me rendre raison de la « grossière injure que vous m'avez faite, j'irai... » Ça y est, « J'irai chercher moi-même votre réponse, et, si vous ne m'en « faites pas une convenable, ne vous étonnez pas de la ven« geance que je saurai bien tirer de vous... » Et ne pouvoir m'en débarrasser! Mais est-il besoin de faire toujours ses affaires soi-même? Parmi tous mes anciens compagnons, n'en est-il pas beaucoup qui, pour quelques louis... J'ai lu, dans la *Gazette des Tribunaux*, que Renart, celui que nous appelions Java-le-Tigre, venait de s'échapper du bagne... Si je pouvais le retrouver, j'en aurais bientôt fini avec vous, M. Gaspard Clinton... Il fait à peine jour, c'est l'heure où je puis trouver encore Java, s'il est à Paris, hâtons-nous... Et, une fois débarrassé de Gaspard, j'oserai parler, et Meta, sans amis, sans famille, sans conseil, obéira, je l'espère, ou je saurai bien la forcer à obéir. (Il sort par la porte de droite, qui conduit à l'escalier.)

SCÈNE IV.

VERDURETTE, META, entrant par la porte de gauche.

META. Eh bien! est-il parti?

VERDURETTE. Oui, Mademoiselle, il est parti... Mais, entendez-vous? le voilà qui nous enferme à double tour... (Criant.) Mais dites donc, Monsieur!..

META. Tais-toi, malheureuse, tais-toi! Si tu savais quelles horribles menaces mon père vient de prononcer...

VERDURETTE. Contre vous?

META. Non, contre lui, contre Clinton... Oh! n'est-ce pas assez de l'avoir poussé au mal par mes refus... faut-il que son amour pour moi mette sa vie en danger?.. Il faut qu'il parte, qu'il ne tente plus de me voir... Je vais lui écrire, tu lui porteras ma lettre.

VERDURETTE. Ce ne serait pas pour vous, que je le ferais rien que pour pouvoir me moquer de votre scélérat de père! Mais par où sortir? nous sommes enfermées.

META. Ah! c'est affreux, Verdurette... mais si tu n'arrives pas jusqu'à lui, Gaspard est perdu!

VERDURETTE. Et malgré ses folies passées, vous l'aimez encore?.. Eh bien! écrivez-lui, je me charge de lui porter votre lettre.

META. Mais comment?

VERDURETTE. Eh! Mademoiselle, il n'y a pas besoin d'être mariée pour porter les culottes... Vous allez voir... Écrivez... (Elle sort.)

SCÈNE V.

FORBACH, en bas, puis FREMIQUOI (CAVALIER), MADAME FREMIQUOI (CABESTAN).

FORBACH, appelant. Hé! père Fremiquoi! mère Fremiquoi! mille sabres!

FREMIQUOI. Qu'est-ce qu'il y a, monsieur Forbach?..

MADAME FREMIQUOI. Voilà, mon bon monsieur Forbach... Qu'ordonnez-vous? que voulez-vous?.. que faut-il faire?.. où faut-il aller?..

FORBACH. Il faut vous taire.

FREMIQUOI, à sa femme. Il faut vous taire!

MADAME FREMIQUOI. Commence d'abord, toi, hé!

FORBACH. Voulez-vous vous taire?.. tonnerre et enfer!

FREMIQUOI, à sa femme. Voulez-vous vous taire?.. tonnerre et enfer!

MADAME FREMIQUOI. A qui parles-tu donc, monsieur Fremiquoi?

FORBACH, à tous deux. A vous! à vous! à vous!

FREMIQUOI, à sa femme. A vous! à vous! à vous!

FORBACH. Et à toi aussi, je te dis de te taire, vieux sourdaud!..

FREMIQUOI, à sa femme. Et à toi aussi, je te dis de te taire, vieux... (S'arrêtant et regardant Forbach.) C'est à moi que Monsieur parle, à ce qu'il paraît?

FORBACH. A tous les deux. (Ils font un mouvement pour parler.) Taisez-vous! et écoutez-moi.

FREMIQUOI ET MADAME FREMIQUOI, ensemble. Oui, Monsieur...

FORBACH. Mais taisez-vous donc!..

FREMIQUOI ET MADAME FREMIQUOI, ensemble. Oui, Monsieur.

FORBACH. Enfer et fureur! vous tairez-vous?

FREMIQUOI. Oui, Monsieur.

MADAME FREMIQUOI. Oui, Monsieur.

FORBACH. Silence!

FREMIQUOI. Monsieur...

FORBACH. Ne répondez pas.

MADAME FREMIQUOI. Monsieur...

FORBACH. Silence! je vous défends de me répondre... Écoutez... Vous ne laisserez entrer personne dans la maison; vous m'entendez? (Silence.) M'entendez-vous? (Silence.) Ah çà voulez-vous me répondre? (Silence.)

MADAME FREMIQUOI. Monsieur nous l'a défendu.

FREMIQUOI, à sa femme, en la menaçant. Veux-tu te taire?

FORBACH. Animaux! brutes!.. répondez-moi quand je vous le dis, et ne répondez pas quand je ne vous le dis pas. Vous me comprenez, n'est-ce pas?

TOUS DEUX. Oui, Monsieur.

FORBACH. A la bonne heure! Vous ne laisserez entrer personne, surtout M. Gaspard Clinton.

FREMIQUOI. C'est entendu, M. de Fonbourgade.

FORBACH. Mais non!.. Clinton... Clinton!.. S'il se présente... dites-lui que je suis parti.

MADAME FREMIQUOI. Pour où?

FORBACH. Pour nulle part... Vous n'avez pas besoin de lui dire pour où... Pour où?.. pour où?.. vieille sotte!.. Autre chose... si mademoiselle Verdurette, la dame de compagnie de ma fille, voulait sortir, vous l'en empêcherez.

MADAME FREMIQUOI. J'avais idée que j'avais entendu Monsieur fermer la porte de ces demoiselles à double tour?

FORBACH. C'est égal... En fait de tours, la drôlesse en remontrerait à toutes les serrures du monde. Vous m'avez entendu?

LES DEUX. Oui, Monsieur.

FORBACH. C'est bien. Que le ciel et l'enfer vous confondent!

LES DEUX. Oui, Monsieur.

FORBACH, sortant. Le cordon!.. (Les portiers se disputent et n'entendent pas.) Le cordon!.. le cordon!.. (Forbach revient jusque sous le nez de Fremiquoi, en lui demandant le cordon. Celui-ci salue et tire enfin le cordon. Forbach sort.)

SCÈNE VI.

FREMIQUOI (CAVALIER), MADAME FREMIQUOI (CABESTAN).

FREMIQUOI. Vous avez entendu? Que personne ne monte.

MADAME FREMIQUOI. C'est bon! retourne à ton ouvrage, fainéant!.. on y veillera. (Elle prend une prise de tabac.)

FREMIQUOI. Vous voilà encore, avec votre tabac! vous savez que cela m'est antipathique.

MADAME FREMIQUOI. Vous pipez bien toute la journée.

FREMIQUOI. Moi, je suis un vieux Suisse.

MADAME FREMIQUOI. Vous? vous n'êtes qu'un vieux portier!

FREMIQUOI. En attendant, madame Fremiquoi, mon déjeuner.

MADAME FREMIQUOI. Je n'ai pas faim.

FREMIQUOI. Les estomacs sont libres, et le mien veut à déjeuner

MADAME FREMIQUOI. Il n'y a rien.

FREMIQUOI. Allez lui chercher quelque chose.

MADAME FREMIQUOI. Eh! vas-y toi-même!

FREMIQUOI. Je préférerais une petite omelette de trois œufs... Je vais mettre la pelle au feu pour me faire un petit caramel.

MADAME FREMIQUOI. Une omelette sucrée à Monsieur!... Donnez donc une omelette à Monsieur! Plus souvent!

FREMIQUOI. Mon café... et pas de lait .. de la crème.

MADAME FREMIQUOI. Ah! vieux gueulard... Et après?..

FREMIQUOI. Après? (Il la menace.) Voulez-vous me faire l'honneur de filer?

MADAME FREMIQUOI, à part. Le butor serait capable de me battre! (Haut.) On y va.

FREMIQUOI, à lui-même. Décidément, c'est le mari qui porte les culottes. (Il rentre dans sa loge en chantant.)

Vous coucherez avec ma mère,
Ou bien encore avec moi,
Belle rose,
Ou bien encore avec moi,
Belle rose au rosier blanc.

(Il rentre dans la loge, madame Fremiquoi sort.)

SCÈNE VII.

META, puis VERDURETTE, au premier.

META, seule. Me comprendra-t-il? verra-t-il dans mes terreurs la preuve de cet amour auquel il ne croit plus?.. Oh! je ne

sais ce qu'il faut que je souhaite. Peut-être s'il y croyait, ne voudrait-il plus partir? et alors il serait perdu.

VERDURETTE, en gamin. Eh! biribi, biribi!

META. Qu'est-ce cela?

VERDURETTE. Voici!

META. Verdurette!

VERDURETTE. Vous voyez, Mademoiselle.

META. Mais pourquoi ce déguisement?

VERDURETTE. Pour prendre le seul chemin qui nous soit ouvert. Les ouvriers sont à déjeuner...

META. Et tu n'auras pas peur?

VERDURETTE. Peur!.. Allons donc!.. le gamin!

META. Ta confiance me rassure... Tiens, voilà une lettre, trouve Clinton, et songe qu'il y va de sa vie... peut-être même de la mienne.

VERDURETTE. Comptez sur moi. (Elle va pour sortir; on frappe à la porte.)

META. Grand Dieu! si c'était mon père... Regarde...

VERDURETTE, allant à la fenêtre. Pas moyen de voir... l'échafaudage m'en empêche.

SCÈNE VIII.

META, VERDURETTE, au premier, CLINTON, FREMIQUOI (CAVALIER), en bas.

CLINTON, en se dirigeant vers l'escalier. M. Forbach?

FREMIQUOI, le retenant. Il n'y est pas, il est parti.

CLINTON. Allons, père Fremiquoi, nous sommes de vieilles connaissances... ce n'est pas avec moi que vous ferez le méchant... Je veux voir M. Forbach, ou bien, s'il n'y est pas, je présenterai mes hommages à sa fille; voici d'abord dix louis.

FREMIQUOI. Vous ne lui présenterez rien, ni à moi non plus... Ils sont partis en voyage.

VERDURETTE, au premier. Je n'entends pas hurler, ce n'est pas votre père.

META. Va donc... (On frappe.) Encore... (On frappe.)

CLINTON. Vous dites qu'ils sont partis... mais pour quelle ville?

FREMIQUOI. Je les soupçonne d'être allés en Amérique.

VERDURETTE, en haut. Ce doit être votre père.

CLINTON. Ah! ah! ah!... Voici vingt louis.

FREMIQUOI. Est-ce que vous me prenez pour ma femme?

CLINTON. En voici trente... (On frappe.) Tirez le cordon... (On frappe.) Allez donc!

FREMIQUOI. Ce n'est rien, c'est ma femme... j'ai reconnu son numéro.

CLINTON. En voici cinquante.

FREMIQUOI. Je préférerais que vous allassiez dans la rue causer avec un autre qu'avec moi... (On frappe.)

CLINTON. C'est à n'y pas tenir, et je vais moi-même... (Il tire le cordon.)

FREMIQUOI. Vous devriez débuter dans les portiers.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, MADAME FREMIQUOI (CABESTAN).

MADAME FREMIQUOI, entrant et laissant la porte ouverte. Ah! gros fainéant, vieux sourdaud, grand propre à rien, voilà une heure que je frappe.

FREMIQUOI. Votre horloge avance, madame Fremiquoi.

CLINTON. Bonjour, madame Fremiquoi.

MADAME FREMIQUOI. Ah! bonjour, mon bon monsieur Clinton. Tiens, voilà ton déjeuner, goulu!! (A Clinton.) Qu'est-ce qu'il y a pour votre service?

FREMIQUOI. Je préférerais que vous allassiez mettre le couvert.

MADAME FREMIQUOI. De quoi! faudra-t-il que je te serve la serviette sous le bras?

FREMIQUOI. C'est votre devoir d'épouse et de mère.

CLINTON. Ma bonne madame Fremiquoi, je voudrais voir M. Forbach. (Il lui donne une bourse.)

MADAME FREMIQUOI. Oh! impossible!... impossible!...

FREMIQUOI, à Clinton. Je suis charmé qu'elle vous le dise comme moi.

MADAME FREMIQUOI. Ce n'est pas pour lui donner raison, à ce vieux loup affamé, mais, c'est vrai, il n'y a pas un quart d'heure que Monsieur m'a dit de vous dire qu'il était parti.

CLINTON. Il est donc à Paris?

FREMIQUOI, à sa femme. Silence, là-bas!

CLINTON. Il est à Paris... et sa fille aussi... sans doute?

MADAME FREMIQUOI. Hélas! oui, bien malheureuse... Car M. Forbach, c'est un horreur de père, un monstre d'homme!

FREMIQUOI, menaçant. Madame Fremiquoi!..

MADAME FREMIQUOI, se tenant à distance. Un... Tenez, avec celui-là, les deux font la paire.

FREMIQUOI, menaçant. Madame Fremiquoi!..

CLINTON, l'arrêtant. Ah!

MADAME FREMIQUOI. Eh bien! quoi?

META, à Verdurette, du premier, les écoutant. Eh bien?

VERDURETTE. Ma foi, je me risque. (Elle descend par la fenêtre.)

META, seule. Puisse-t-elle le retrouver! (Elle sort.)

MADAME FREMIQUOI, bas, à Clinton. Eh bien! venez, je vais tâcher.

FREMIQUOI, s'avançant et les séparant. Madame Fremiquoi, voilà la loge... Monsieur Clinton, voilà la rue. (La porte cochère étant restée ouverte, on voit Verdurette qui descend à l'échelle et saute à terre.)

MADAME FREMIQUOI, qui s'est retournée. Ah!

FREMIQUOI, regardant du côté de la rue. Qu'est-ce qui tombe là?

MADAME FREMIQUOI, à part. C'est Verdurette... Ah! que les diables sont bêtes, je n'y avais pas pensé. (Bas à Gaspard.) Monsieur Gaspard, les échelles ne sont pas faites que pour les maçons et les voleurs.

CLINTON. Quelle idée!.. Mais si l'on me voit monter ainsi vêtu?

MADAME FREMIQUOI, bas, de même. Un bourgeron et un...

FREMIQUOI, allant à Clinton. Je préférerais que vous filassiez plus vite.

MADAME FREMIQUOI, haut, à Clinton. J'en suis bien fâchée... mais impossible.

CLINTON. C'est bien, je m'en vais. (Il sort et ferme la porte.)

MADAME FREMIQUOI, à part. Veillons à ce qu'il ne lui prenne pas fantaisie d'aller sur la porte. (Haut.) Eh bien! déjeuneras-tu?..

FREMIQUOI. Je vous en offre un morceau. (Il entre dans la loge.)

MADAME FREMIQUOI. Je n'ai pas faim. (A part.) S'il résiste à mon café, il faudra qu'il ait la tête doublée d'acier. (Elle rentre dans le vestibule.)

FREMIQUOI, à part. La portière ne mange pas... elle a un projet.

CLINTON, avec un pantalon et un bourgeron de maçon, entrant par la croisée, en haut. M'y voilà... Ah! maintenant, je suis sûr de la victoire... à moi, mon talisman... Qu'elle respire cette rose, et, grâce au fol amour qu'elle éprouvera et qui doit me la livrer, elle apprendra à son tour ce que c'est que les tortures d'une tendresse méprisée.

META, entrant. J'ai entendu du bruit, c'est peut-être Verdurette. (Elle voit Clinton.) Grand Dieu! vous ici!

CLINTON. Oui, Meta, moi qui ai pris ce déguisement pour pénétrer jusqu'à vous.

META. Oh! fuyez, malheureux... fuyez; vous ne savez donc pas quel danger vous menace?

CLINTON. Quel qu'il soit, je le brave.

FREMIQUOI, en bas et à part. Il me semble qu'il y a des bottes qui marchent et qui parlent là-haut.

MADAME FREMIQUOI, à part. Je les entends tous les deux, ils se sont vus, ils se sont parlé... A moi le maudit! à moi les protégés du ciel!

FREMIQUOI, à part. Ah! misère... je suis joué... Il a dû monter par l'échelle. (Il court à la porte cochère.)

MADAME FREMIQUOI. Où vas-tu donc, vieux dévergondé?

FREMIQUOI. Je vais revenir te le dire. (Il sort.)

META, au premier. Oh! je vous en supplie, fuyez, fuyez!..

CLINTON. Eh bien! j'y consens... mais à une condition.

META. Parlez.

CLINTON. Vous souvenez-vous, Meta, de ce jour où, tremblant à vos pieds, je demandais une de ces douces faveurs, innocentes encore, et qui cependant engagent la vie et le cœur?.. tu cueillis une fleur comme celle-ci, tes lèvres y déposèrent le baiser qui me disait ton amour, et tu me la jetas en fuyant...

META. Ah! pourquoi me rappeler ces souvenirs?

CLINTON. Tiens, prends cette fleur, et je te promets mon obéissance pour la même faveur, et je te quitterai après si tu veux... je te fuirai si tu l'ordonnes.

META. Eh bien! vous le voulez... (Elle approche la rose de ses lèvres.) Tiens, adieu! (La main sur son cœur.) Juste ciel! qu'éprouvé-je?

CLINTON. Eh bien! Meta, veux-tu toujours que je m'éloigne?

META. Oh! non, non, c'est impossible... Ah! que m'importent mon père et ses menaces... Gaspard, je suis à toi! je suis à toi!

UN MAÇON (CAVALIER), apparaissant sur l'échafaudage, près de la fenêtre. Hé! là-bas! une truellée au sas, serré!

META ET CLINTON. Grand Dieu!

LE MAÇON, regardant dans le salon. Pardon, excuse!.. ne vous dérangez pas... (Voyant Clinton.) De quoi! pus que ça de gâcheux!..

CLINTON. Pardon, mon ami..

LE MAÇON. Mon ami... Eh! va donc, muff... marche devant

moi, Coquentin .. tu t'introduis dans des salons, monsieur de l'oiseau...

CLINTON. Mais...

LE MAÇON. Va me chercher ma taloche, ou je t'en donne une... Qu'est-ce que tu viens faire ici, voler?

CLINTON. Mais je ne suis pas ce que vous croyez.

LE MAÇON. Et avec mon bourgeron encore! t'introduire chez le bourgeois.. compromettre mon uniforme!

CLINTON. Mais, malheureux!..

LE MAÇON. Allons, file!.. ou je vas te brosser sur tes épaules.

CLINTON. Misérable!

META, au maçon. Monsieur!

LE MAÇON. Voyons, faut-il que j'appelle la garde?.. (Criant.) Hé! là-bas!

CLINTON, au maçon. Silence! tais-toi! je m'en vais... Mais je jure... Attendez-moi, Meta... attendez-moi. (Il sort par la fenêtre, et redescend par l'échelle.)

LE MAÇON. Et plus vite que ça.

META, au maçon. Mais, Monsieur, je suis chez moi.

LE MAÇON. Y a pas besoin de rien me donner pour ça... Non, Mam'selle... tout Français est galant et protecteur du sexe naturellement.

MADAME FREMIQUOI, en bas. Quel tapage fait-on là-haut?

CLINTON, descendant. Misérable goujat, va!

META, toujours en haut. Que devenir? O mon Dieu! ne viendrez-vous pas à mon aide? (Elle sort par la porte de gauche.)

MADAME FREMIQUOI, allant à la porte cochère. Mais qu'est-ce qu'il y a donc?

CLINTON, en dehors, montrant le maçon. Voyez... Mais... je vais avoir mon tour!

LE MAÇON, en haut, posant la grille. Hé! là-bas! le garçon de bureau, mon bachelle et mon riflard?

MADAME FREMIQUOI, à part. Ah! bon génie, tu scelles des grilles.. bon... Là où travaillent les maçons, il y a toujours de l'ouvrage pour les serruriers. (Elle rentre dans la loge.)

CLINTON, cherchant partout. Hé! monsieur Fremiquoi? (Trois fois.)

UN SERRURIER (CABESTAN), sortant de la loge. Qu'est-ce qu'il y a, bourgeois?

CLINTON. La portière?

LE SERRURIER. Elle vient de me dire d'aller ouvrir les serrures du premier qui sont brouillées avec les clefs.

CLINTON. Tu vas ouvrir les portes?

LE SERRURIER. A votre service.

CLINTON. Viens donc... (Il monte.)

LE MAÇON, en haut. Et maintenant, la cage est fermée.

LE SERRURIER. Tu fermes les fenêtres; moi, je vais ouvrir les portes. (Il va vers l'escalier pendant que le maçon commence à chanter.)

LE MAÇON (CAVALIER).

Margot s'en allait au moulin :
C'était pour faire moudre son grain.

SCÈNE X.

CLINTON, META, CAVALIER (MAÇON), CABESTAN (SERRURIER), FORBACH, puis M. et MADAME FREMIQUOI.

FORBACH, arrivant. Qu'est-ce que c'est que ça? la porte ouverte, tonnerre! Fremiquoi!.. Mère Fremiquoi!.. Holà! personne! Ah! hé! Fremiquoi! Scélérat! voleur! Où sont-ils?

FREMIQUOI, accourant de la rue. Me voilà!.. me voilà!.. Mais où donc est M. Cavalier?

FORBACH. Qu'est-ce que c'est que ça, M. Cavalier?

FREMIQUOI. Un ami de M. Clinton, qui m'a dit de...

FORBACH. Un ami de Clinton qui t'a fait sortir?.. Ah! misérable! (Il le prend au collet.)

FREMIQUOI. Mais ma femme est restée.

FORBACH. Ta femme?.. (Il appelle.) Madame Fremiquoi!..

MADAME FREMIQUOI, accourant de la rue. Me voilà!.. me voilà!.. Mais où est donc M. Cabestan?

FORBACH. Qu'est-ce que c'est que ça, M. Cabestan?

MADAME FREMIQUOI. Un ami de M. Clinton, qui m'a envoyée courir.

FORBACH, à tous deux. Encore! Comment, misérables! quand je vous ai dit là, tout à l'heure, de ne pas quitter la maison?

M. ET MADAME FREMIQUOI. A qui?

CLINTON, en haut, entrant par la porte de droite, et allant au-devant de Meta qu'il fait sortir. Venez, Meta, suivez-moi.

FORBACH. Comment, à qui?.. Est-ce que ça va recommencer?.. Mais à vous! (Ils sortent par la porte qui conduit à l'escalier.)

FREMIQUOI. A ma femme?

MADAME FREMIQUOI. A mon mari?

FORBACH, furieux. A tous deux!.. à tous deux! là, tout à l'heure?

FREMIQUOI ET MADAME FREMIQUOI. Mais je n'ai pas vu Monsieur.

FORBACH, hors de lui. Ah! sac... malédic... mitr... Non, il n'y a pas de jurements assez forts!.. J'en tuerai un!.. Je mettrai le feu à la maison! et si, par hasard, ce Clinton est venu; si ma fille l'a vu, je l'exterminerai! (Meta paraît avec Clinton au bas de l'escalier.)

CLINTON. Venez, Meta, venez.

FORBACH, courant chercher une arme. Les voilà!.. Un fusil! un sabre! une arme!

META. Nous sommes perdus!

CLINTON, à Meta. Rassurez-vous. (A part.) A moi mes talismans! (Il met un anneau.)

FORBACH, rentrant. Fremiquoi, ferme la porte!.. empêche-le de sortir!

FREMIQUOI, s'avançant sur Clinton. Ça sera bientôt fait!

CLINTON, touchant Fremiquoi de la main. Arrière, manant! (Fremiquoi reste immobile.)

MADAME FREMIQUOI, s'armant d'un balai. Ah! mon Dieu! il l'a tué!

CLINTON. Assez, vieille folle! (Clinton la touche, et elle reste immobile.)

FORBACH, s'avançant à son tour. Ah! misérable!

CLINTON, le touchant. Arrière! (Forbach reste immobile.)

META, épouvantée. Que vois-je?

CLINTON, se dirigeant vers la porte cochère. Et maintenant, venez, Meta, suivez-moi.

META, courant à son père. Jamais!.. Mon père!

CLINTON, touchant Meta pour l'entraîner. Meta!.. Meta!.. (Meta reste immobile.)

CABESTAN, près de l'escalier, en serrurier. Ah! le triple imbécile!

CAVALIER, dans la loge, en maçon. Encore un talisman!

CLINTON, avec désespoir. Oh! maladroit et sot que je suis! ou plutôt.. (Il ôte son anneau et le jette.) Au diable les talismans!

TOUS, se remettant en mouvement et criant. Au voleur! à l'assassin! (Ils le poursuivent et sortent.)

META. O mon Dieu! protégez-moi... je sens que ma raison s'en va! (Tous reviennent. Le maçon (Cavalier) arrête Fremiquoi, lui montre le serrurier (Cabestan) et sort.)

FORBACH, rentrant. Impossible de l'atteindre! Mais comment est-il entré?

FREMIQUOI, à Forbach, montrant le serrurier. Monsieur, il paraît que c'est ce gueux de serrurier qui a ouvert la porte à mademoiselle Meta.

FORBACH. Ce serrurier? Va me chercher un sergent de ville, qu'on l'arrête.

LE SERRURIER (CABESTAN), à part. M'arrêter?

CAVALIER, rentrant en sergent de ville. Qui a demandé un sergent de ville?

FORBACH. Moi, Monsieur, et je vous prie d'empoigner ce misérable. (Il montre le serrurier.)

LE SERRURIER, s'échappant. Nous allons voir.

CAVALIER. Ça sera bientôt vu. (Cabestan reparaît en sergent de ville.)

FORBACH, aux deux sergents de ville. Vous voilà en force pour l'arrêter... Quant à nous... Meta, nous allons quitter Paris... Suivez-moi... suivez-moi... (Ils sortent.)

CABESTAN, à Cavalier, tous deux en sergents de ville, avec dignité. Pensez-vous, Monsieur, que votre ministère soit encore nécessaire dans cette maison, et voulez-vous monter?

CAVALIER, de même. Du moment que vous êtes ici, il n'y a plus de voleur là-haut.

ENSEMBLE, et ôtant leur chapeau. Monsieur, j'ai bien l'honneur de vous saluer.

ACTE CINQUIÈME

PREMIER TABLEAU. — La diligence.

Le théâtre représente l'intérieur d'une diligence. — Le coupé est occupé par un monsieur et un vieux malade (Cavalier). — Dans l'intérieur, Forbach, Meta, Verdurette, un commis voyageur et une nourrice. — Sur le siége, un postillon. — Sur l'impériale, le conducteur (Cabestan). — Un paysan sous la bâche. — La diligence roule.

SCÈNE PREMIÈRE.

UN CONDUCTEUR (CABESTAN), UN VIEUX MALADE (CAVALIER), dans le coupé; dans l'intérieur, FORBACH, META, VERDURETTE, LA NOURRICE, UN COMMIS VOYAGEUR, UN VOYAGEUR dans le coupé, UN PAYSAN sur l'impériale, UN POSTILLON, puis CLINTON et GIROFLEE.

LE CONDUCTEUR, à part. J'ai laissé Clinton montant en chaise de poste, pour rattraper la pauvre diligence que Forbach a

choisie pour mieux cacher sa fuite. J'ai mis six bouteilles de vin dans le conducteur, et je l'ai laissé à Vizy...

LE COMMIS, à Meta. Vous êtes venus par le chemin de fer, n'est-ce pas, Mademoiselle? (Silence.) Je le sais, je vous ai vue descendre avec M. votre père; car c'est M. votre père?

FORBACH. Quelle exécrable patache!

LE COMMIS, chantant.

J'ai longtemps parcouru le monde, etc.

LA NOURRICE. Faites donc attention, Monsieur, vous allez réveiller le petit.

LE COMMIS. Et il a le réveil odorant?

FORBACH, au commis. Faites comme moi, dormez, et vous ne sentirez pas.

VERDURETTE, au commis. Dites donc, Monsieur, faites donc attention à vos pieds.

LE COMMIS. Mademoiselle les a plus sensibles que le cœur, à ce qu'il paraît.

VERDURETTE. C'est possible, je n'aime pas la pantomime.

LE PAYSAN, en haut. Sommes-nous bientôt arrivés?

LE POSTILLON. Dans une petite demi-heure.

LE PAYSAN. C'est que j'ai besoin de descendre.

LE VOYAGEUR du coupé. Ingrate Aglaé... Ah!

LE COMMIS, à Verdurette. En usez-vous... des pastilles de menthe?

VERDURETTE. Merci.

LE COMMIS. Ça rafraîchit.

VERDURETTE. Je ne suis pas échauffée.

LE PAYSAN. Sommes-nous bientôt arrivés?

LE POSTILLON. Dans une petite heure.

LE PAYSAN. C'est que je me meurs d'envie de descendre.

LE VOYAGEUR du coupé. Aglaé... Infidèle Aglaé!..

LA NOURRICE, cherchant son enfant. Tiens! où est-il le petit?

LE COMMIS, le ramassant. C'est donc ça que j'avais les pieds tout humides.

LA NOURRICE, à l'enfant qui crie. Fais dodo... (Elle chantonne.)

LE PAYSAN, en haut. Ah! en voilà une voiture qui marche là-bas!

LE CONDUCTEUR, à part. C'est Clinton, enfin! du train dont il va, il sera avec nous au premier relais... Il faut d'abord faire déguerpir ce petit commis voyageur... car c'est Cavalier, j'en suis sûr...

LE PAYSAN. Sommes-nous bientôt arrivés?

LE POSTILLON. Voilà!... (La voiture s'arrête. Le postillon descend et disparaît.)

LE PAYSAN. Ah! sapristi, je demande à descendre. (Il descend.)

LE COMMIS. Hé! conducteur, ouvrez un peu, par ici. (Le conducteur ouvre et le commis descend.)

UNE FILLE D'AUBERGE, portant un plateau. Il ne faut rien à ces messieurs et à ces dames?

LA NOURRICE. Pouvez-vous me donner pour un sou de lait, pour le bon chéri?

LE VIEUX MALADE. Monsieur le conducteur, ai-je le temps de prendre un bouillon?

LE CONDUCTEUR. Impossible, nous partons tout de suite.

LE VOYAGEUR du coupé. Malheureuse Aglaé!

CLINTON, arrivant. Conducteur, avez-vous des places?

LE CONDUCTEUR, regardant sa feuille. Un coupé... deux intérieurs... une banquette...

CLINTON. Je les prends toutes... (A Cirocée.) Monte sur la banquette, pour voir si ma voiture suit.

LE COMMIS, au conducteur. Vous savez que j'ai un coin?

CLINTON. Je monterai aussi dans l'intérieur.

LE COMMIS, au conducteur. Vous savez que j'ai un coin?

LE VIEUX MALADE, au commis. Monsieur, nous ne sommes que deux dans le coupé... je sens le froid qui me gagne... et si vous voulez me céder votre place dans l'intérieur, je vous céderais la mienne dans le coupé.

LE COMMIS. Du tout, mon vieux... je sais bien où je suis... (A part.) Voici la nuit qui vient... attention à la petite.

LE CONDUCTEUR, à part. Ah! le commis ne veut pas céder sa place pour une meilleure... c'est Cavalier!

LE COMMIS, au conducteur. Vous savez que j'ai un coin?

LE CONDUCTEUR, regardant sa feuille. Vous avez un coin du coupé... c'est sur ma feuille...

LE COMMIS. J'ai mon bulletin... Intérieur nº 4.

LE CONDUCTEUR. Connais pas le bulletin! j'ai ma feuille...

LE VIEUX MALADE, au conducteur. Soixante francs si vous me faites monter dans l'intérieur.

LE COMMIS, au conducteur. Sacristi... est-ce que vous croyez que je vais me laisser polker comme ça!

LE VOYAGEUR du coupé. Conducteur!

LE VIEUX MALADE, au conducteur. Cent francs si vous me faites monter dans l'intérieur.

LE CONDUCTEUR, à part. Cent francs! Ah! j'allais mettre le chien dans la bergerie... Non! (Haut, et lisant la feuille.) Voyons: intérieur, M. Bellhomme.

LE COMMIS. C'est moi!

LE CONDUCTEUR. Nº 4, c'est juste. En voiture... en voiture... Allons... allons, à votre place.

LE COMMIS. Eh! oui, à ma place, j'ai un coin.

LE VIEUX MALADE. Deux cents francs!

LE CONDUCTEUR, fermant la portière du coupé. Pas pour cinq cents!

LE VIEUX MALADE, à part. C'est Cabestan... Ah! tu conduis... c'est bien... Je mènerai. (Il descend par l'autre portière et disparaît.)

LE VOYAGEUR du coupé. Conducteur!

LE CONDUCTEUR. Eh bien! qu'est-ce qu'il y a?

LE VOYAGEUR du coupé. J'ai réfléchi!.. j'aime mieux ne pas courir après ma femme... Ouvrez-moi la portière.

LE CONDUCTEUR. Je n'ai pas le temps. (Clinton monte dans l'intérieur.) Allons, vivement! le voyageur de la banquette.

LE PAYSAN, accourant. Ah! pristi! j'avais véritablement bien envie de descendre.

LE CONDUCTEUR, en haut. En route, l'endormi!.. postillon!...

LE POSTILLON (CAVALIER), arrivant. Eh bien! on y va!.. le feu n'est pas au chemin!.. Bonjour, monsieur Morizut.

CLINTON, dans l'intérieur. Meta, c'est moi.

META. Grand Dieu!

FORBACH, apercevant Clinton. Vous ici!.. Arrêtez, conducteur!

LE VOYAGEUR du coupé. Conducteur!

FORBACH, au conducteur. Je veux descendre!

LE VOYAGEUR, criant. Je veux descendre!

FORBACH, criant. Conducteur, ouvrez donc!..

LE CONDUCTEUR, criant. Je n'ai pas le temps!

LES VOYAGEURS, criant. Conducteur! conducteur!

LE COMMIS, à Clinton. Pardon, Monsieur... mais vous m'étouffez.

LA NOURRICE, au commis. Prenez donc garde au petit. (L'enfant crie.)

LE CONDUCTEUR. En route!

LE POSTILLON (CAVALIER), frappant les chevaux. Hu... Brr.. Courri.. (La voiture marche.)

FORBACH, criant. Ah! misérable conducteur!

LE VOYAGEUR, gémissant. Coupable Aglaé!

FORBACH, à Clinton. Monsieur! Monsieur!.. vous me le payerez...

CLINTON. Pas de scandale devant les étrangers...

LE POSTILLON (CAVALIER). Dites donc, monsieur Morizut, qu'est-ce qu'ils ont donc à gueuler comme ça... vos voyageurs?

LE CONDUCTEUR. C'est une distraction de voyage.

LE POSTILLON (CAVALIER). Ho... Brr... En font-ils un vacarme!

LE COMMIS, à Clinton. Saprebleu! Monsieur... vous me flanquez vos coudes dans l'estomac!

LA NOURRICE, au commis. Vous allez me blesser!

FORBACH, criant par la portière. Je ne veux pas rester ici, conducteur!

LE CONDUCTEUR, au postillon. Au triple galop... file!

CLINTON. Assez, Messieurs... assez. (Il tient le rameau qui endort, en touche Forbach et ensuite les autres voyageurs, excepté Meta.)

FORBACH, voulant crier. Arrêtez!.. arr... (Il retombe dans son coin, endormi.)

LE COMMIS, regardant Forbach. Il se trouve mal de colère!... arr... (Il tombe aussi et s'endort.)

VERDURETTE. Ah! mon Dieu, encore quelque poudre diabol... (Elle tombe endormie.)

LA NOURRICE. Eh bien! qu'est-ce qu'ils ont? Au secours!... au sec... (Elle s'endort.)

LE CONDUCTEUR, à part. Bien! ils dorment tous...

LE VOYAGEUR, du coupé. Ils en ont pris leur parti... Ils dorment, faisons comme eux.

CLINTON, se levant. Meta... Meta... vous le voyez... non, rien ne me fera renoncer à vous... ni la crainte de la mort... ni les menaces.

META. Oh! taisez-vous... si mon père s'éveillait.

CLINTON. Il ne s'éveillera pas.

LE CONDUCTEUR, à part. Ça commence..

LE POSTILLON (CAVALIER), fouettant ses chevaux. Bri... bri... Hue!.. (La voiture roule et cahote; les voyageurs endormis se balancent.)

CLINTON, à Meta. Voyez... ni ce mouvement, ni ce bruit ne peuvent le réveiller.. Osez me suivre?

META, se levant. Eh bien! soit... dusses-tu me conduire à ma perte!.. dusses-tu me vouer à cette destinée maudite qui pèse sur toi!

LE CONDUCTEUR. Enfin!.. (Au postillon.) Eh! doucement, l'endormi!.. (A part.) Il fait bien les aider un peu à se perdre.

LE POSTILLON (CAVALIER), fouettant les chevaux plus fort. Bri... bri...

LE CONDUCTEUR, l'arrêtant. Fais donc attention!

CLINTON, descendant de la voiture. Venez... venez... ne craignez rien.

LE POSTILLON (CAVALIER). Hé! gare dessous!.. (Au moment où Clinton a mis le pied à terre, il fouette les chevaux, la diligence verse, et les chevaux cassent leurs traits et disparaissent.) Hue! oh! la! (Des paysans arrivent, retirent les voyageurs de la diligence versée, la remettent sur ses roues et la poussent dans la coulisse.)

DEUXIÈME TABLEAU. — La forêt.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE POSTILLON (CAVALIER), LE CONDUCTEUR (CABESTAN), GIROFLÉE, LE VOYAGEUR du coupé, FORBACH, CLINTON, META, PETRUS et DES VOLEURS, puis DES GENDARMES.

LE POSTILLON (CAVALIER). Beh! beh! voilà mes chevaux qui courent après leur avoine.

GIROFLÉE. Ah! gredin de postillon!

LE CONDUCTEUR, au postillon. Bête brute.. Ivrogne!.. tu ne pouvais pas faire attention à tes chevaux?

LE POSTILLON (CAVALIER). C'est votre faute... fallait enrayer.

LE VOYAGEUR du coupé, tout contusionné. Ingrate Aglaé!... misérable Aglaé!...

LE CONDUCTEUR, au voyageur. Et le vieux bonhomme... celui qui était avec vous?

LE VOYAGEUR. Eh! il est descendu au dernier relais.

LE POSTILLON (CAVALIER), au conducteur. Mais il est remonté, monsieur Morizot.

FORBACH. Exécration et enfer! où est le misérable qui nous a mis dans cet état-là?..

LE CONDUCTEUR, montrant le postillon. Le drôle qui nous a versés? le voilà!

FORBACH. Non, non, celui qui est monté dans cette voiture... celui qui, tout à l'heure, m'a endormi de ce sommeil de plomb?

CLINTON, cherchant à entraîner Meta. Venez, Meta, venez!

FORBACH, apercevant Clinton. Ah! c'est vous, Monsieur, vous! dont la poursuite insolente s'attache partout à mes pas!

CLINTON. C'est moi-même, décidé à vous enlever Meta.

FORBACH, reprenant Meta. M'enlever Meta! pour la perdre, comme tu es perdu, descendant d'une race maudite... Non, non!.. (Les voyageurs redescendent la scène.)

CLINTON. C'est ce que nous verrons... Meta, voulez-vous me suivre?

FORBACH. Te suivre!.. Ah! eusses-tu l'enfer à tes ordres, il ne t'arracherait pas à ma colère... Tiens!.. (Il tire un coup de pistolet sur Clinton; mais Cavalier a détourné le coup en étendant la main.)

META, épouvantée. Ah! mon père!

TOUS. Un assassinat!

CLINTON, voulant s'élancer sur Forbach. Ah! misérable! (Le postillon (Cavalier) le retient.)

FORBACH. Venez... Meta... venez!..

META. Mon père!.. (Forbach l'entraîne.—Le postillon (Cavalier) s'est éloigné.)

CLINTON. Poursuivons-le, ou bien sa fille sera sa victime. (Tout le monde sort à gauche, du côté où Forbach est parti.)

LE CONDUCTEUR (CABESTAN), reconnaissant Cavalier. Lui!.. encore lui!..

LE POSTILLON (CAVALIER). Je te l'ai dit : toujours!... (Il sort.)

LE CONDUCTEUR (CABESTAN), seul. Clinton a raison.. Il est capable de la tuer... Elle mourrait innocente, et Gaspard serait sauvé! Non. Je suis dans un pays civilisé... je dois avoir ici des amis... Voyons... (Il parcourt le théâtre en sifflant. On voit apparaître des voleurs, marchant avec précaution, et cherchant.) J'en étais sûr : c'est un riche pays que la France! tout y pousse à plaisir! (Il sort.)

PETRUS, s'avançant au milieu des voleurs. Qui nous appelle?

JAVA (CABESTAN), rentrant en voleur. Me reconnaissez-vous?

TOUS. Java-le Tigre!

PETRUS. Tu étais au bagne?

JAVA. Je n'y suis plus.

PETRUS. Et que nous veux-tu?

JAVA. Vous procurer une affaire superbe... Dans cette diligence qui vient de verser là... se trouvait un des plus riches banquiers de Paris.

PETRUS. Où est-il passé?

JAVA, montrant le chemin qu'ont pris les voyageurs. Par là...

PETRUS. Bien! ils ont pris le chemin de la caverne. (Il s'éloigne, emmenant les voleurs à sa suite.)

JAVA, seul. Ah! la captivité où je les tiendrai l'un près de l'autre me promet enfin leur perte et ma victoire! (Il s'éloigne.)

CAVALIER, paraissant en gendarme, à ses hommes. Mettez des sourdines à vos bottes... distancez-vous les uns des autres... et montrez-leur que là où les souris mangent le lard... il y a des chats qui mangent les souris... Gare le chat! (Ils se dirigent, en marchant avec précaution, du côté par où les voleurs sont partis.)

TROISIÈME TABLEAU. — Le cabinet du ministre en enfer.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE MINISTRE et ses SECRÉTAIRES, L'EMPEREUR CLAUDE, HUISSIERS, puis des DIRECTEURS GÉNÉRAUX.

LE MINISTRE. Oui, Monsieur, je vous le dis, les diables sont devenus si bêtes, et les hommes si diables, que j'ai été forcé de prendre des damnés pour faire les affaires de l'enfer... Voyons, qu'est-ce que c'est que cette foule de solliciteurs que j'ai trouvés à la porte du ministère?... Voyons, de quoi s'agit-il?

L'EMPEREUR CLAUDE. Il s'agit de l'affaire des Clinton, dont vous savez que le sort n'est pas définitivement fixé.

LE MINISTRE. Comment! cette affaire n'est pas finie?.. Mais voilà deux mois que j'ai reçu une dépêche m'annonçant que le dernier de cette race allait se brûler la cervelle. J'ai annoncé ce résultat comme à peu près certain à Sa Majesté infernale qui tient à ces Clinton d'une façon particulière.

L'EMPEREUR CLAUDE. Vraiment?

LE MINISTRE. Oui, il paraît que le maître a eu des relations personnelles avec ces Clinton; c'est presque une affaire de famille; il m'en parle souvent... Mais comment n'est-ce pas fini?

L'EMPEREUR CLAUDE. Il paraît qu'il y a des obstacles.

LE MINISTRE. Qui est-ce qui est chargé de cette affaire?

L'EMPEREUR CLAUDE. Cabestan.

LE MINISTRE; il sonne, un huissier paraît. Qu'on sonne l'auditeur au conseil, Balthazar Cabestan... et allez dire aux Clinton qu'ils auront une décision dans vingt-quatre heures. (L'huissier sort.) En attendant, occupons-nous des affaires courantes. Empereur Claude.. voyons votre compte rendu des pétitions arrivées aujourd'hui au ministère?

L'EMPEREUR CLAUDE. Je suis à vos ordres, Monseigneur... (Il lit.) « La reine Cléopâtre demande la permission d'aller passer dix ans sur terre... Elle voyagera en lorette. »

LE MINISTRE. Accordé... cette femme n'a pas fait un progrès... Elle est restée de son siècle... La sotte est capable de rêver encore un trône... Qu'elle aille à Paris, elle y vivra de pommes de terre et repassera des faux cols... Après?

L'EMPEREUR CLAUDE, lisant. « L'Impératrice Sémiramis, qui avait été condamnée à laver les casseroles de la marquise de Brinvilliers, pour un soufflet qu'elle a donné à la reine Brunehaut, demande un passe-port pour aller plaider elle-même dans le procès en séparation de corps que lui intente son cent quatre-vingt millième mari... le sieur Robert-Macaire. »

LE MINISTRE. Renvoyé au rapport de l'empereur Olibrius, directeur général de la police... Autre chose?

L'EMPEREUR CLAUDE, lisant. « Un grand nombre de propriétaires de vignes, parmi lesquels on distingue Charles-le-Téméraire, duc de Bourgogne, Thibaut IV, comte de Champagne, Eléonore d'Aquitaine, duchesse de Bordeaux, demandent l'abolition des droits indirects sur les vins. »

LE MINISTRE. Ils sont fous; et sur quoi fondent-ils leurs prétentions?

L'EMPEREUR CLAUDE. Sur ce que le docteur Paracelse vient d'inventer une limonade gazeuse, fabriquée avec les résidus de cuir bouilli, de charbon de terre et de noir animal, qu'on vend sous le nom de vin, et qui a le plus grand succès... Une société en commandite vient de se former, sous la raison Crésus, Édouard VI, Lucullus et Cᵉ, pour l'exploitation en grand de cette invention qui menace de ruiner leur commerce.

LE MINISTRE. Je ferai droit à leur demande.

L'EMPEREUR CLAUDE. On abolira l'impôt?

LE MINISTRE. Non!.. on imposera la limonade... Cela rétablira l'équilibre pour le trésor... Avons-nous autre chose?

L'EMPEREUR CLAUDE. Il ne reste qu'une affaire très-grave...

Une compagnie de la deuxième cohorte a refusé, hier, le service.

LE MINISTRE. Il faut en finir avec cette cohorte qui est d'une indiscipline notoire... Quelles mesures a-t-on prises?

L'EMPEREUR CLAUDE. On a arrêté les plus mutins.. Jules César, Gengiskan, Mahomet II, Alexandre le Grand, Attila, Tamerlan, Pierre le Cruel, Saladin .. et on les a interrogés.

LE MINISTRE. Et qu'ont-ils dit?

L'EMPEREUR CLAUDE. Ils prétendent que le service est trop dur, et que les tours de garde reviennent trop souvent.

LE MINISTRE. Peste! ils ont bien changé d'opinion depuis que de conquérants ils sont devenus soldats... Qu'on envoie les huit premiers dans les compagnies disciplinaires qui sont chargées d'écumer le grand lac de feu... Quant à Jules César, on lui fera faire la charge en douze temps pendant deux mille ans sans interruption... C'est tout?

L'EMPEREUR CLAUDE. Messieurs les directeurs généraux attendent.

LE MINISTRE. Qu'ils entrent... Cette affaire des Clinton est éternelle; rien ne se fait. J'ai doublé le nombre des employés, on n'a plus fait que la moitié de la besogne, et quand je leur accorde de l'augmentation, ils ne font plus rien... Il faut réformer tout cela... (Haut, aux directeurs qui entrent.) Bonjour, Messieurs, je vous ai reçus pour vous dire que j'ajournais le conseil, et que je n'ai pas le temps de travailler avec vous.

TOUS. Avec plaisir, Monseigneur!

LE MINISTRE. Toutefois, je dois vous dire que je suis fort mécontent... Il m'arrive des plaintes de tous côtés. Monsieur le contrôleur général des finances, nous manquons d'argent... Je vous avais cependant signalé les manœuvres des hommes qui, à force de machines, sont arrivés à épuiser les mines les plus riches à leur seul profit; si cela continue, il nous faudra revenir au papier-monnaie, et vous n'y prendrez personne, en enfer... Les ressources de l'État s'en vont... On s'empare de nos charbons de terre, si bien que, dans quelques siècles, nous manquerons de combustible pour rôtir les humains.. Enfin, Messieurs, il y a un certain monsieur Mulot qui a eu l'insolence de venir chercher de l'eau chaude jusque dans la chaudière n° 1.

UN DIRECTEUR. C'est si peu de chose!

LE MINISTRE. C'est énorme!.. C'est ainsi que d'empiétements en empiétements d'un côté, et de concessions en concessions d'un autre, on arrive à la déconsidération et au mépris... Laissez faire l'humanité, et bientôt nous serons ses très-humbles serviteurs. Elle nous a déjà pris la poudre à canon, les machines à vapeur, les chemins de fer... en voilà assez... Encore cent ans de faiblesse, et les touristes viendront en enfer, comme les grisettes de Paris à la foire à Saint-Cloud... Veillez-y, Messieurs, ou Sa Majesté se fâchera... et alors... vaudrait autant être homme que diable.

L'HUISSIER. Monsieur l'auditeur au conseil, Balthasar Cabestan, vient d'arriver.

LE MINISTRE. Apportez-moi le dossier numéro six millions sept cent vingt et un mille dix-neuf, du carton numéro trois cent soixante-trois mille sept cent du casier numéro cent vingt-trois mille deux cent un, des affaires en litige.

L'HUISSIER. A l'instant.

LE MINISTRE. A demain, Messieurs, à demain. (Tous sortent, excepté le ministre.)

SCÈNE II.

LE MINISTRE, CABESTAN.

CABESTAN. Son Excellence m'a fait appeler?

LE MINISTRE. Ah! c'est vous, enfin, monsieur Cabestan... Savez-vous, Monsieur, que je suis fort mécontent de vous?

CABESTAN. Cependant, Monseigneur... (L'huissier entre et apporte un dossier.)

LE MINISTRE. Pas d'excuse, Monsieur, point d'explications... Vous apprenez que Sa Majesté veut s'assurer la possession de tous les Clinton, passés et futurs. . Pour cela, il suffisait de faire tomber dans le crime un pauvre jeune homme, dernier rejeton de cette misérable famille... Vous venez à moi, vous sollicitez cette mission, je vous propose à Sa Majesté qui vous accepte à ma recommandation... C'était une bague au doigt... Monsieur, une affaire à terminer en quelques mois, qui vous eût valu la décoration de la Griffe... et un avancement rapide; et, au lieu de quelques mois... voilà dix ans que cela dure .. Voyez le dossier de l'affaire, Monsieur... Voilà vos dépêches, Monsieur... J'y vois que vous avez touché cinq cent mille francs de subvention.

CABESTAN. Monseigneur!

LE MINISTRE. Il y a dilapidation ou incapacité... Je suis ministre, Monsieur, responsable des agents que j'emploie; j'ai beau dire au maître qu'ils font leur devoir, personne n'y croit rien, ni moi non plus. Je vous retire cette mission, Monsieur. Je vous demande votre démission.

CABESTAN. Monseigneur, une heure encore, une heure.

LE MINISTRE. Pas une minute, Monsieur, pas une seconde.

CABESTAN. Mais, Monseigneur, je suis perdu, déshonoré... ma carrière est anéantie.

LE MINISTRE. C'est votre faute, Monsieur, sortez... sortez!... (Il aperçoit Marguerite de Bourgogne.) Marguerite de Bourgogne!

CABESTAN, à part. La favorite de Sa Majesté! Écoutons!

SCÈNE III.

LES MÊMES, MARGUERITE.

MARGUERITE, entrant en courant. Ah! miséricorde! quelle affaire... le maître est furieux!

LE MINISTRE. Qu'y a-t-il?

MARGUERITE. Il y a que Satan s'ennuie.

LE MINISTRE. Donnez-lui à souper.

MARGUERITE. Il a déjà dîné trois fois.

LE MINISTRE. Menez-le à l'Opéra.

MARGUERITE. On fait relâche... nos trente-trois mille ténors sont tous enrhumés.

LE MINISTRE. Il fallait lui proposer une tragédie.

MARGUERITE. C'est ce que j'ai fait; mais il m'a dit assez brutalement qu'il ne voulait pas qu'on l'envoyât dormir... comme un petit garçon.

LE MINISTRE. Mais...

MARGUERITE. Rien n'y a fait... Je lui ai proposé une polka, une mazurka, tout cela est vieux, usé... Enfin, pour faire quelque chose de neuf, il m'a dit qu'il allait s'occuper d'affaires, et il vient travailler avec vous.

LE MINISTRE. Avec moi! Mais je suis perdu... rien n'est à jour... je suis destitué...

CABESTAN. Comme moi, Monseigneur!

MARGUERITE. Tiens... c'est le petit Cabestan... Bonjour, petit.

CABESTAN, saluant. Madame...

LE MINISTRE. Mais que faire... que faire?... Si nous pouvions seulement l'occuper ce soir, demain il n'y penserait plus.

CABESTAN, au ministre. Eh bien! Monseigneur, préparez une grande fête, annoncez une représentation extraordinaire dans la salle de votre palais, qui, à votre gré, s'ouvre sur telle partie du monde qu'il vous plaît de choisir... et où l'enfer assiste invisible et présent à tous les grands crimes qui s'y commettent.. Appelez tous les sujets de l'empire de Satan, et, lorsque lui et sa cour auront pris place, annoncez avec confiance la chute du dernier Clinton.

MARGUERITE. Ce serait un coup de maître.

LE MINISTRE. Êtes-vous sûr de réussir?

CABESTAN. Monseigneur, j'engage cent mille ans de diète cellulaire.

LE MINISTRE. Eh bien! faites cela, Monsieur, et si vous triomphez, je vous promets la grande plaque de l'ordre de la Griffe et le titre de baron.

CABESTAN. Soit, Monseigneur, et maintenant faites faire vos invitations.

MARGUERITE. Vous me garderez une baignoire, Cabestan?

CABESTAN. Me permettrez-vous d'aller vous y saluer? (Il lui baise la main.)

MARGUERITE, à part. Le petit fera son chemin.

LE MINISTRE, donnant un papier. Tenez, Monsieur... Venez, Madame... Allez, Cabestan, si vous réussissez... vous nous sauvez. (Il prend la main de Marguerite, et sort avec elle.)

CABESTAN, à part. Si je réussis... je te fais destituer.

QUATRIÈME TABLEAU. — La caverne.

Le théâtre représente une caverne, avec deux issues à droite et à gauche.

SCÈNE PREMIÈRE.

JAVA (CABESTAN), JOUJOU (CAVALIER), PETRUS, VOLEURS.

PETRUS. Allez, portez là tous ces paquets... Qu'a-t-on fait des prisonniers? (Des hommes traversent le théâtre en portant des paquets et des malles.)

UN VOLEUR. Les hommes sont par là, les femmes de ce côté.

PETRUS. A la bonne heure, j'aime qu'on respecte les mœurs.

(Les brigands vont pour étendre une toile.) C'est bon, laissez là votre toile, nous ferons le partage tout à l'heure, quand j'aurai décidé du sort des prisonniers. (Java entre.) Voici notre nouveau compagnon... Eh bien! Java, l'affaire a été cruelle, trois hommes tués dans une seule rencontre; c'est trop...

JAVA. Ce n'est guère!

PETRUS. Plait-il?

JAVA. Moins nous resterons, plus la part de chacun sera grosse.

PETRUS. Pardieu! tu mérites bien ton nom... Java-le-Tigre... Prends garde que cette proie ne se réduise à rien. Grâce à la nuit, les gendarmes ont perdu nos traces... mais ils avaient à leur tête un gaillard qui ne nous laissera peut-être pas la nuit pour nous reconnaître..., et j'aime mieux laisser évader nos prisonniers, que de me voir pincé moi-même.

JAVA. Et avec une pareille crainte, tu ne prends aucune précaution?

PETRUS. Joujou est resté en arrière... et il va bientôt nous apporter des nouvelles. Justement le voici.

TOUS. Ah! Joujou!

PETRUS. Le seul être au monde, peut-être, qui puisse t'égaler en cruauté.

JAVA. Tu le flattes, Petrus.

PETRUS. Non; mais seulement ce qui le distingue de toi, c'est que, pour toi, le mal est un plaisir raffiné dont tu jouis avec délices, et que, pour lui, c'est un enivrement farouche qu'excitent le bruit, les combats, l'odeur de la poudre, et puis, une fois cette ivresse passée, il oublie le crime comme un rêve auquel il ne croit pas.

JAVA. Et c'est à un pareil émissaire que tu confies le soin de veiller à notre sûreté?

PETRUS. Sois tranquille, Java; il a tout aussi bien l'instinct que la férocité du bouledogue. Joujou flaire un ennemi à une lieue à la ronde, et si quelqu'un approche de la caverne, il nous aura bientôt avertis.

JOUJOU, entrant. Ah! ah! ah! voilà qui est bien... j'ai tué le gendarme, je l'ai tué!

PETRUS. Ils sont donc à notre poursuite?

JOUJOU. Ah! ah! il était tout seul.. fatigué... un grand, couché au pied d'un arbre... Je me suis approché... à genoux.. et je lui ai mis la main sur le cœur... il s'est éveillé, ça m'a fait rire!.. Il a voulu se lever; mais j'étais debout avant lui; je l'ai piqué à terre: il a roulé ses yeux, remué les jambes, et puis... ah!.. plus!..

JAVA. Ce Joujou est affreux!

PETRUS. Mais les autres?.. les autres?..

JOUJOU. Puisque je n'en ai tué qu'un, il n'y en a pas d'autre

PETRUS. En ce cas, nous pouvons être tranquilles et nous occuper du sort de nos prisonniers... Holà! hé! qu'on les amène tous!

SCÈNE II.

LES MÊMES, FORBACH, META, VERDURETTE, CLINTON, LE VOYAGEUR du coupé, GIROFLEE, LE PAYSAN, LE COMMIS, LA NOURRICE.

UN VOLEUR, faisant entrer les femmes. Allons, marche, les cotillons!

DEUXIÈME VOLEUR, poussant les hommes. En avant, vous autres!..

PETRUS. Il faut d'abord commencer par le fretin; puis nous nous occuperons de vous, mes amours!

VERDURETTE, à Petrus. Un moment!.. je me réclame de mon maître, qui, à ce qu'il dit, est de votre connaissance.

PETRUS. Qui est-ce donc?

TOUS. Qui est-ce donc?

FORBACH, s'avançant. Ne me reconnaissez-vous pas?

TOUS. Forbach!

FORBACH. Moi-même!

CLINTON, à lui-même. Ils le connaissent!.. Mais quel est donc cet homme?

PETRUS. Je vais te le dire, Gaspard Clinton!

TOUS. Gaspard Clinton!

FORBACH. C'est inutile. Petrus, je vais le lui dire moi-même, car il est temps que cette lutte cesse entre nous.

PETRUS, aux voleurs. Sortez!

FORBACH. Non, qu'ils restent.

PETRUS. Java et toi, veillez sur les voyageurs.

JAVA, aux voyageurs. Allons, vous autres, détalez! (Tous les voyageurs sortent, excepté Clinton.)

FORBACH, retenant Meta qui suit les voyageurs. Ecoute, Meta.

SCÈNE III.

LES MÊMES, moins LES VOYAGEURS.

CLINTON. Parle donc, et peut-être cette lutte finira-t-elle plus vite que tu ne voudras, quand je te connaîtrai mieux.

FORBACH. Ecoute-moi donc et réponds-moi. (Avec tristesse.) Te souviens-tu de ta mère, Gaspard Clinton?

CLINTON. J'étais bien jeune quand elle mourut... mais je me la rappelle encore... pâle, silencieuse, résignée... et priant sans cesse pour moi, qui semblais voué à un malheur inconnu!

FORBACH. Tu as raison, Gaspard, tu ne connus d'elle que son malheur et sa résignation!. Moi, j'ai vu sa beauté, moi, j'ai été de moitié dans ses espérances.

CLINTON. Toi, misérable! tu as partagé les espérances de ma noble mère?

FORBACH. Oui, car alors elle partageait mon amour.

CLINTON. Ton amour!.. ton amour! Ah! n'insulte pas à cette mémoire sainte!

FORBACH. Et pourquoi la respecterais-je?.. Est-il au monde quelque chose que j'aie respecté? ne suis-je pas venu à la frapper elle-même pour arriver jusqu'à toi?.. Je n'ai pas respecté sa vie, m'arrêterai-je devant sa tombe, quand c'est toi qui me la défends, maudit?

CLINTON. Oh! mais quel est cet homme qui se vante si insolemment de ses crimes?

FORBACH. Cet homme était un pauvre matelot... brave, entends-tu? fier et honnête... et qui n'avait jamais baissé les yeux ni devant la mitraille ennemie, ni devant le regard de sa mère... Alors j'aimais et j'étais aimé de cet amour qui est une vertu... Marie, ta mère, la fille d'un pêcheur, belle comme les anges dont elle avait la pureté, me disait au départ: « Va, Michel, sois brave et pieux... et, soit que pendant le calme de la route, ou les dangers du combat et de la tempête, tu invoques le ciel, nos âmes s'y rencontreront par la prière, car moi, je prierai sans cesse jusqu'au retour... »

CLINTON. O noble mère! Et toi, misérable, tu l'as tuée.. pourquoi?

FORBACH. Pourquoi? c'est qu'à côté de nos cabanes jumelles s'élevait un vaste et puissant château. Comme le vautour qui du haut de son aire guette d'un œil sanglant ses innocentes victimes blotties dans l'herbe des prés.. de même, ton père, du haut de son donjon maudit, plongea son regard avide sur nos pauvres demeures perdues dans la feuillée du vallon: il y vit Marie, jeune, belle, pure... une de ces proies délicieuses qui aiguisent la faim des tigres rassasiés et de la débauche.

CLINTON. Que dis-tu?

FORBACH. Oh! je n'étais pas alors à côté de Marie, et ton père put s'approcher d'elle... ou plutôt, il put approcher de la vieille mère de Marie... épouvanter sa misère, flatter sa crédulité, étouffer ou acheter sa résistance... que sais-je? n'était-il pas l'esclave de l'enfer... n'avait-il pas à ses ordres la ruse qui trompe, la violence qui soumet, l'or qui donne le vertige, tout ce qui est crime enfin? il y employa tout... Et quand je revins, moi, après un an d'absence, portant dans mon cœur le souvenir de nos adieux, portant sur la poitrine la trace des blessures reçues dans le combat, Marie était comtesse de Clinton... et tu étais né... toi, Gaspard le maudit!

CLINTON. Mais, à supposer que tu dises la vérité... ce n'était pas le crime de ma mère?..

FORBACH. C'était celui de ton père, et je me suis vengé.

CLINTON. Par un assassinat!

FORBACH. Oh! le chemin est plus long que tu ne crois entre le désespoir et le crime... Mais ce n'est pas impunément que l'on fait une première lâcheté... Celle qui commença ma perte, fut de jeter à terre l'uniforme qui m'avait valu un commencement de fortune et de renom... Mais à quoi bon désormais la gloire et la fortune? celle pour qui je les avais ambitionnées ne pouvait plus les partager. Je laissai partir mon vaisseau, je rendis mon modeste grade, je répudiai mon passé, je déchirai mon avenir, je m'enfermai dans mon désespoir.

CLINTON. Oh! tu pares tes crimes passés de vaines paroles, Forbach.

PETRUS, avec tristesse. Tu te trompes, Gaspard, il a été bien malheureux.

FORBACH, pleurant. Oui... bien malheureux... Mais, ce que tu ne sais pas encore, Clinton, c'est qu'il est des hommes qui n'ont pas même le droit de leur malheur... le jour où le désespoir les brise assez pour que la force leur manque pour le travail. La misère accourt... la misère, cette voix fatale qui me criait sans cesse: « Rampe et souffre, misérable! et, de la fange où tu es plongé, regarde là-haut, sur le coteau, le château qui s'illumine pour une fête... c'est celui de Clinton... Ecoute ces musiques qui accompagnent de leurs joyeux mou-

vements le râle de l'agonie de ta vieille mère... c'est l'orgie qui danse dans le château de Clinton... Ecoute et regarde... souffre et rampe et humilie-toi! »

PETRUS. Il a raison.

FORBACH, *avec énergie.* Oh! non... non... ça ne sera pas toujours ainsi! m'écriai-je. Et quand j'eus déposé ma vieille mère dans sa tombe... quand j'eus prié sur ce peu de terre qui la recouvrait et qui ne m'appartenait même pas... je me relevai pour la vengeance.

CLINTON. Pour la vengeance!

FORBACH. La vengeance! Mot vide... cri sans écho dans ma bouche... Me venger!.. mais comment? quelle lutte possible pouvait s'engager entre le comte de Clinton et le paysan? Mais ne l'accusait-on pas d'avoir empoisonné son frère aîné? n'avait-on pas trouvé, le lendemain du crime, une pauvre enfant, abandonnée sur le bord du chemin?.. et ne disait-on pas que c'était la fille de ce frère assassiné? la nièce de ton père... ta cousine... Gaspard Clinton?..

CLINTON. Juste ciel! que veux-tu dire?

FORBACH. Ne disait-on pas tout cela? Et cependant une voix s'était-elle élevée pour demander le châtiment de tous ces crimes? Non. Que pouvais-je donc... moi .. misérable... contre cet homme qui échappait aux lois? J'avais, il est vrai, ramassé l'enfant sur le chemin, pour pouvoir, un jour, l'armer de ma vengeance...

META. Juste ciel!

FORBACH. Mais il fallait attendre de longues années... et ton père se glorifiait dans son impunité, et je me débattais dans la misère... Alors... alors je pensai que là où la vengeance loyale ne pouvait atteindre, le crime pouvait arriver...

CLINTON. Le crime!.. malheureux!

FORBACH. Oui, je pensai au crime... et le crime, aux aguets de toute voix qui l'appelle, me répondit par vingt bouches empressées... C'étaient les vagabonds sans asile... les braconniers toujours armés... les dévastateurs paresseux des champs laborieusement ensemencés. Chacun m'offrit d'être mon complice... mais je voulus être leur chef à tous... je le voulus, et cela se fit... Un an après, je tenais captif dans son château ce noble insolent, qui en était sorti une fois pour m'enlever, avec Marie, mon espoir, mon honneur, ma probité, ma vertu... Il n'osait poser au delà du seuil de sa maison infâme le pied dont il m'avait écrasé... il était si lâche, qu'il m'échappait!

CLINTON. Ah! tais-toi, malheureux, tais-toi!

FORBACH. Ah! Gaspard Clinton, tu as voulu que je parle... eh bien! je parlerai... Oui, ton père était si lâche, qu'il m'échappait.. Mais, ne pouvant attirer le tigre dans un piége, j'allai chercher le tigre dans son antre... Ce fut dans cette nuit dont tu as dû garder le souvenir que ma vengeance s'accomplit. Le château fut pris... tous ses habitants, maîtres et valets, femmes et enfants furent égorgés... Deux seuls êtres restaient vivants, pendant que l'incendie s'allumait aux quatre coins de l'immense édifice... c'était ta mère et toi... Ta mère, à qui je dis : « Veux-tu me suivre, au nom de notre amour passé? » et qui me repoussa, épouvantée de mon présent tout souillé de crimes qui palpitaient autour d'elle... La nuit était affreuse, la tempête et l'incendie rugissaient déjà autour de nous... Je la priai, je la suppliai... « Meurtrier et incendiaire, sois maudit! » me dit-elle... Alors, du fond de ton berceau tu poussas un cri... il m'éveilla de ma lâcheté... Je courus à toi, le poignard à la main .. mais, entre mon poignard et ton berceau, je trouvai la poitrine de ta mère qui tomba sanglante à mes pieds... Il me fallait passer sur son cadavre pour aller jusqu'à toi... je n'osai pas, et je laissai à l'incendie le soin d'achever et de cacher mon crime.

CLINTON. C'est affreux!

FORBACH. Alors un homme te sauva... Pourquoi t'a-t-il sauvé, mon Dieu?.. c'est donc pour que tu puisses continuer l'œuvre de ton père?..

CLINTON. Moi! moi!

FORBACH, *avec désespoir.* Oui, toi! N'as-tu pas aimé cette enfant recueillie par moi? et lorsque, fatigué de cette vie de sang que j'avais été promener sur les mers, je revenais pour demander au seul être à qui j'avais fait du bien dans ce monde un peu d'affection qui m'adoucît l'horreur de ma propre existence... n'ai-je pas trouvé que tu m'avais volé ce cœur, comme ton père m'avait volé Marie?.. Ne t'ai-je pas trouvé là... toujours là... persécuteur impitoyable, acharné, esprit malfaisant entre moi et tout retour au bien?

CLINTON. Tu me trouveras plus implacable à ta poursuite, plus ardent à te l'enlever, maintenant que je sais qu'elle n'est pas ta fille... maintenant que je connais l'horrible vérité.

FORBACH. Pas tout entière, Clinton... Tu as voulu savoir ce que j'ai fait, je te l'ai dit; et maintenant, il faut que je te dise ce que je veux faire.

PETRUS. Parle, Forbach.

FORBACH. Écoutez tous... C'est à toi, Petrus, que je voulais venir, pour te dire, seul à seul, ce que je vais te dire maintenant devant tous... Laisse là la folle protection que tu accordes à ce Clinton... Ce que tu veux, et ce que veulent tous ceux qui t'obéissent... c'est de l'or!.. De l'or, je leur en donnerai... (*Mouvement.*) Je leur en donnerai plus qu'ils n'en ramasseront en dix ans dans le crime... Mais pour cet or, Petrus, je demande la vie de cet homme.

PETRUS. Et si je t'avais refusé, Forbach?

FORBACH. Si tu m'avais refusé... je t'aurais dit : Petrus, fais bien attention que, pour le salut d'un homme qui ne t'est rien, tu n'es pas le maître de rejeter la fortune de tous ceux qui t'obéissent; que, pour un caprice de conscience, si facile d'ailleurs, tu ne peux pas les condamner à vivre incessamment dans le sang et les dangers! Je t'aurais dit : Prends garde de fatiguer leur obéissance, d'épuiser leur dévouement, et de les voir venir te demander compte de tes scrupules.

PETRUS. Et si tes menaces ne m'avaient pas plus touché que tes remontrances?

FORBACH, *tirant lentement un poignard.* J'aurais tiré ce poignard... (*Il se précipite sur Petrus.*) et je t'aurais tué comme je le fais. (*Il le frappe.*)

TOUS. Malheureux!

FORBACH, *se retournant vers les voleurs.* Et à ces hommes... je leur aurais jeté de l'or... de l'or... de l'or... (*Il jette de l'or aux brigands.*) de l'or... toujours de l'or! pour qu'après le protecteur je puisse frapper le protégé, et pour que cette femme soit à moi.

JAVA, *se mettant entre Forbach et Meta.* Pas encore.

META. Oh! sauvez-moi!.. sauvez-moi!..

JAVA, *aux voleurs.* Vous êtes fous... Non... non... celui qui l'aura la payera de toute sa fortune.

TOUS. Oui!.. oui!..

JAVA. L'enchère est ouverte!.. A toi, Forbach, que donnes-tu?

FORBACH. Eh bien! tout ce que je possède.

CLINTON. Et moi aussi... tout!

JAVA. A la bonne heure... nous prenons tout, et nous gardons la fille.

TOUS. Bravo!

JAVA. Pour la marier à celui d'entre nous qui va devenir notre capitaine.

FORBACH, *aux voleurs.* Ce sera donc moi, votre ancien chef!

TOUS. Oui!.. oui!..

CLINTON, *à Forbach.* Eh bien! à ce titre même, il faudra me la disputer!

FORBACH, *avec dédain.* Quoi! Clinton... tu veux...

CLINTON. Je veux te l'arracher .. fût-ce au prix du crime...

JAVA. Il a raison... et il ne peut sortir d'ici que mort ou vainqueur.

TOUS. Oui!.. oui!..

CLINTON, *ôtant son habit.* Enfin... à nous deux, Forbach!

FORBACH, *de même.* A nous deux! (*Java leur remet à chacun une épée.*)

CLINTON. Viens à mon aide, mon Dieu! je combats pour la justice.

FORBACH. Il te vaudrait mieux invoquer Satan, pour qu'il te couvre d'une cuirasse d'acier.

JAVA, *à part à Clinton.* Il a raison, nul homme jusqu'à ce jour n'a échappé à son épée ou à son poignard.

CLINTON. Qui sait? peut-être s'émousseront-ils sur ma poitrine... (*A part.*) Oh! ce pouvoir qui m'a été inutile pour la perdre m'aidera peut-être à la sauver... (*Il tire le poignard qui rend invulnérable et le met à sa ceinture.*) et je le forcerai bien à s'avouer vaincu.

JOUJOU, *à part.* Voilà le dernier présent de l'enfer... La lutte sera bientôt finie. (*Il sort.*)

FORBACH, *se mettant en garde.* Es-tu prêt, Clinton?

CLINTON, *de même.* Je t'attends, Forbach!

TOUS. Allez!.. (*Ils combattent. — Forbach donne un coup d'épée à Clinton.*)

FORBACH, *regardant son épée.* L'épée a touché... mais le sang n'est pas venu.. Tu es cuirassé... lâche!

CLINTON, *montrant sa poitrine.* Non, ma poitrine est nue.

FORBACH, *se mettant en garde.* Si c'est vrai, j'aurai du sang cette fois... (*Il attaque Clinton, le frappe, et son épée se brise.*) Le fer s'est brisé et pas de sang!

CLINTON. Ce n'est que le tien qui coulera... Veux-tu t'avouer vaincu?

FORBACH. Ah! maudit!.. maudit!.. l'enfer le protége!

CLINTON. Veux-tu renoncer à Meta?

FORBACH, *s'avançant peu à peu sur Clinton.* Moi!... oh! tu railles... Dernier rejeton d'une race vouée à Satan, tu me fais des conditions, parce que, pour ton âme que tu lui as vendue... il t'a fait invulnérable à mes coups. Eh bien! je briserai ce corps que ne peut entamer ni le fer, ni l'acier... (*Il se jette sur lui.*)

Oh! ces bras suffiront à te tordre comme un enfant... (Il le serre dans ses bras.) Eh bien! Clinton, l'enfer t'a-t-il sauvé?..

CLINTON, se débattant vainement dans les bras de Forbach, et tirant le poignard de sa ceinture. Tu le veux,.. Eh bien! meurs! (Il le frappe.)

FORBACH. Ah! maudit... (Il cherche à l'entraîner avec lui.) Viens, l'enfer nous attend! (Il tombe.)

TOUS, entourant Forbach. Mort!

CLINTON, avec désespoir. O fatalité... mais il l'a voulu... et c'est le salut pour vous et pour moi... Meta... venez... venez!

META, éperdue. O mon Dieu, protége-moi!

JAVA, à part. Oh! m'échapperait-il? Non! dussé-je révéler le secret de l'enfer!

CLINTON, courant à Meta. Suivez-moi, fuyons cet horrible lieu.

JAVA. Toi... toi, le vainqueur... toi, notre capitaine... c'est ici ta demeure, et tu nous appartiens.

TOUS. Oui!

CLINTON. Moi!

JAVA. N'était-ce pas la loi du combat... et Meta n'était-elle pas la récompense du vainqueur?.. Veux-tu donc la perdre après tant d'efforts pour l'obtenir?.. après avoir payé de ton salut les secours de l'enfer qui te la livrent enfin?..

META, avec désespoir, à Java. Que dites-vous?

CLINTON, s'avançant sur Java. Que nous veut cet homme?

JAVA, à Meta, en tenant Clinton tremblant sous son regard. Cet homme a été présent à tous les moments de sa vie... quand il voulait mourir, quand il rêvait sa vengeance, quand, pour l'accomplir, il payait du reste de sa fortune les talismans infernaux qui devaient te livrer à lui.

CLINTON. Toi!

META. Est-ce vrai?

JAVA, de même. Oui, j'étais là quand il franchissait les airs; là, quand il demandait à l'immobilité de le sauver de la colère de Forbach... là, quand il puisait dans une fleur empoisonnée le philtre qui devait égarer sa victime... et je suis encore là pour lui dire qu'il n'a pas vaincu Forbach, mais qu'il l'a assassiné. (Lui appuyant la pointe du poignard sur la poitrine.) Regardez, tenez, le fer s'émousse sur sa peau.

META, éperdue. O mon Dieu! ma tête se perd!

CLINTON, avec désespoir. Meta! Meta... ne l'écoute pas.

JAVA, de même. Meurtrier!.. ton pied s'est posé dans le sang... tu marcheras dans le sang... ou jamais Meta ne sera à toi... Assassin, tu nous appartiens!

TOUS. Oui... oui!

META. Oh! misère et désespoir!

CLINTON. Meta, je n'appartiens qu'à vous... je ne veux être qu'à vous... Coupable et innocent, je suis à vous! (Il se jette à ses genoux.)

META, le repoussant. Eh bien! s'il est vrai, fuyez-moi... repentez-vous... Allez, allez expier dans la retraite les crimes qui nous séparent à jamais.

CLINTON, se relevant avec une fureur désespérée. Oh! Meta... Meta... prenez garde... Si j'ai fait tous ces crimes, c'est pour vous obtenir... Voulez-vous être à moi?

META. Jamais!

CLINTON, menaçant. Meta... Meta... prenez garde! un pas de plus dans le crime ne me coûtera pas... Voulez-vous être à moi?

META. Jamais!

CLINTON, aux voleurs. Eh bien! je suis le maître ici... c'était la condition de la victoire.

TOUS. Oui! oui!...

CLINTON, se jetant sur Meta pour l'entraîner. Eh bien! à moi cette femme! . à moi cette femme!

CAVALIER, apparaissant tout à coup en génie. Non, Gaspard!

CLINTON, l'attaquant. Misérable!

CAVALIER, brisant l'épée, et d'une voix solennelle. Armes impuissantes contre la main qui t'arrête au bord de l'abîme. Gaspard Clinton... à mon tour d'évoquer ton passé. Ne te souviens-tu plus de la voix qui te parlait au milieu des ruines où tu avais été évoquer l'ombre de ta mère?.. ne te souviens-tu plus qu'il t'avait été dit que tu portais en toi le salut de ta race passée et de ta race à venir?.. N'as-tu pas compris que ta chute était la condamnation de tous les tiens, suspendue entre les mains de Dieu par les prières de ta mère, dont la vertu a balancé les crimes de toute ta race?

CLINTON. Que dis-tu?

CAVALIER. As-tu donc tout oublié? . Et lorsque je te rappelle ta mission sur cette terre, doutes-tu de mes paroles? crois-tu que ton suprême crime ne sera que celui de ces assassins vulgaires que l'enfer jette dans la foule de ses maudits? Non... non... On t'a révélé une part des secrets de l'abîme, je vais te les dire tout entiers. Non... tu étais une proie plus riche .. si riche, que tout l'enfer a été convié à la fête de ta damnation. Et, puisque les ténèbres t'entourent tellement que tu ne vois rien au delà de ta fatale vengeance, j'y jetterai la lumière céleste pour t'éclairer enfin... Vois, Gaspard! vois quels spectateurs assistaient à ta lutte!.. quelles mains battaient à ta victoire... Regarde!.. regarde!!.. regarde!!!.. (La caverne disparaît et laisse voir un immense cirque infernal, où se pressent tous les démons de l'enfer.)

CINQUIÈME TABLEAU.

CARESTAN, en diable. A moi! à moi! Clinton!

LES VOIX INFERNALES. A nous, le maudit! à nous, le maudit!

CAVALIER. Pas encore... Dieu lui laisse un moment pour le repentir.

FORBACH, cherchant à se relever. O terreur!

LES OMBRES DES CLINTON. Grâce pour tes ancêtres, Clinton!

FORBACH, étendant les bras, avec terreur. Grâce!.. grâce!..

CLINTON, tombant à genoux. Grâce pour eux et pour moi, mon Dieu!

CAVALIER. Et maintenant, marche dans ta liberté: ton salut et ta perte ne dépendent plus que de toi. Nous t'attendons! (Il sort. — La caverne reparaît.)

SIXIÈME TABLEAU. — La caverne.

SCÈNE PREMIÈRE.

CLINTON, FORBACH.

CLINTON, se relevant. Pitié! pitié! mon Dieu!.. où suis-je?.. dans cette caverne... ai-je rêvé?.. Non... non... laissez-moi... sauvez Meta... sauvez-la!.. Je les ai bien vus... là... tous... tendant vers moi leurs bras de feu... Oui, tout est vrai... Et Meta... où est-elle?.. Meta!..

FORBACH, élevant les bras, et d'une voix mourante. Qui appelle Meta?

CLINTON, apercevant Forbach et reculant épouvanté. Lui! encore lui!

FORBACH, à Clinton. Meta... elle est sauvée... Je l'ai vue, fuyant au milieu des rayons lumineux.

CLINTON. Toi?

FORBACH. Et je t'ai vu aussi, criant grâce et pitié... Ce ne sera pas trop tard, je l'espère.

CLINTON. Que dis-tu?

FORBACH, d'une voix mourante. Écoute, Clinton, et regarde où je suis tombé!.. Abandonné par celle qui m'avait promis son amour, comme tu l'as été par Meta, j'ai voulu la vengeance, sans me demander même si cela était juste... elle m'a conduit au crime... Un pas de plus et tu tomberas dans l'abîme où je péris... L'heure de la mort a des clartés qui nous montrent le passé sous un jour terrible... Je viens de voir se dresser devant moi tous les forfaits que j'avais oubliés... j'ai cru voir l'incendie se rallumer... j'ai vu ta mère expirant à mes pieds... ton père mort!... et tous ceux que ma main a frappés se sont levés autour de moi... Oh! n'appelle pas ce cortége funèbre de victimes à ton lit de mort... Fuis, et repens-toi... Prie et pleure .. Va, Gaspard Clinton, je te pardonne.

CLINTON, cherchant une issue. Mais comment sortir de cet affreux repaire?

FORBACH, se levant, aidé par Clinton. Viens et... car je ne sais s'il me reste encore assez de force pour te sauver... viens, et par cette issue...

CLINTON. Appuie-toi sur moi.

FORBACH. Et tu me promets que Meta sera heureuse?

CLINTON. Ah! fasse le ciel qu'elle oublie mes crimes!

FORBACH. Et vous prierez pour moi?

CLINTON. Je te le jure.

FORBACH, soutenu par Clinton. Viens donc! (Ils sortent.)

SEPTIÈME TABLEAU. — La maison de campagne.

Un jardin magnifique aux environs de Paris. — Au lever du rideau, une foule immense remplit le théâtre et se promène; on entend une musique lointaine. — Au fond, on aperçoit le coteau du Bas-Meudon, avec la Seine qui coule au bas du village.

SCÈNE PREMIÈRE.

CONVIVES, VERDURETTE, GIROFLÉE.

VERDURETTE. Eh bien! qu'as-tu donc?

GIROFLÉE. Ça ne se fera pas.

VERDURETTE. Quoi donc?

GIROFLÉE. Notre mariage, et celui de mon maître.

VERDURETTE. Veux-tu bien ne pas dire des bêtises comme ça!

GIROFLÉE. Ça ne se fera pas.

VERDURETTE. Comment! on a signé le contrat hier soir, on a dansé toute la nuit, l'église est prête.. on y va ce matin...

GIROFLÉE. On a fait la noce avant le mariage, c'est un mauvais signe... Ça ne se fera pas.

VERDURETTE. Mais pourquoi ça?

GIROFLÉE. Pourquoi? parce que je viens de voir entrer au château une figure de pendu qui a toujours porté malheur à mon maître, toutes les fois qu'elle s'est mêlée de ses affaires.

VERDURETTE. De qui parles-tu?

GIROFLÉE. De M. Cabestan... Et puis, mademoiselle Meta n'est pas arrivée.

VERDURETTE. Allons donc! je l'ai laissée, il y a une demi-heure, s'embarquant sur le bateau à vapeur qui doit l'amener ici, et j'ai pris le chemin de fer... Pourquoi? pour voir un peu plus tôt la mine de Monsieur... une jolie mine!

GIROFLÉE. Quand le maire et le curé y auront passé, je t'en ferai une mine aimable... Mais jusque-là, vois-tu...

UN CONVIVE. Oh! Messieurs, Messieurs, voyez... là-bas... (On aperçoit dans le lointain un bateau à vapeur qui descend la Seine.)

TOUS. Qu'y a-t-il?

LE CONVIVE. Le bateau à vapeur de Clinton.

VERDURETTE, regardant avec une lorgnette. C'est lui... c'est vrai... Viens-tu? (Le bateau à vapeur grandit à mesure qu'il approche.)

GIROFLÉE, s'éloignant. Oui... car, tiens, regarde... voilà Monsieur .. avec la figure du pendu.

VERDURETTE. Et M. Cavalier... laissons-les parler de leurs affaires. (Tout le monde va au-devant du bateau, qui disparaît un moment.)

SCÈNE II.

CAVALIER, CLINTON, CABESTAN.

CAVALIER. Te souviens-tu de tous les événements qui ont suivi ton projet de suicide, jusqu'au moment de l'horrible maladie qui vient de te retenir six mois dans ton lit?

CLINTON. Je me souviens d'un rêve affreux, abominable!

CAVALIER. Ce n'était pas un rêve... c'était la réalité... c'était une leçon!

CLINTON. Mais Meta, qui était dans la caverne au moment de cette épouvantable apparition, et qui n'en a plus le souvenir?

CAVALIER. Héritier d'une destinée maudite, tes yeux seuls ont pu voir cette infernale assemblée!.. Et toi, qui as été appelé à regarder dans les mystères surhumains de la vie humaine, il faut que tu les apprennes jusqu'au bout... Écoute. (A Cabestan.) Te reconnais-tu vaincu, Cabestan?

CABESTAN. Oui.

CAVALIER. Eh bien! retourne donc dans l'abîme d'où tu es sorti, pour y subir le châtiment qui va peser sur toi!

CABESTAN. Tu m'as laissé six mois libre, depuis le jour où tu m'as vaincu; j'en ai profité pour grappiller, par-ci par-là, des consciences de marchands, des probités de prêteurs sur gages, des vertus de femmes libres... La récolte a été assez bonne, et quand je me présenterai devant le maître, j'espère qu'il me tiendra compte de ce petit troupeau de sujets dont je me suis fait le pasteur; il passera sur la qualité en faveur de la quantité.

CAVALIER, avec mépris. Va donc!..

CABESTAN. Au revoir!.. quand j'aurai fait mon temps... dans trois ou quatre mille ans .. (Il sort.)

CAVALIER, à Clinton. Et maintenant, viens! (Le bateau à vapeur reparaît, et bientôt Meta entre en scène, suivie de tout le monde. Cris de joie.)

TOUS. Vive Meta!.. Vive Clinton!

SCÈNE III.

TOUS, excepté CABESTAN.

CLINTON, s'élançant aux pieds de Meta. O Meta! enfin, vous êtes à moi! (Meta le relève.)

CAVALIER, tendant la main à Clinton. Adieu, Gaspard!

CLINTON. Tu me quittes? toi qui m'as sauvé!.. toi, mon bon génie!

CAVALIER, désignant Meta. Ne t'ai-je pas remis aux mains de l'ange qui doit désormais protéger ta vie?

CLINTON. Ne te reverrai-je plus?

CAVALIER, avec solennité. Tu me reverras où se rencontrent tous ceux qui croient à la vertu... au ciel!..

FIN.

LAGNY. — Imprimerie de VIALAT.